Tome XX. — N° 118 10 Mars 1913

LA REVUE CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES

SOMMAIRE

Stendhal

155, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

PARIS

LE NUMÉRO : **UN FRANC**

LA

REVUE CRITIQUE

DES IDÉES ET DES LIVRES

Directeur : JEAN RIVAIN
Administrateur : EUGÈNE MARSAN
Secrétaire de Rédaction : JEAN LONGNON

Faisant alterner l'histoire avec la littérature et l'art ou les études de critique politique et sociale, la *Revue* n'est point une revue d'érudits ou d'esthètes ou de sociologues, mais, comme son nom l'indique, un recueil de critique générale corrigeant et complétant un point de vue par un autre.

Revue de critique, mais critique faite avec sympathie et optimisme et en vue de l'action. Elle étudie les faits de l'histoire ou de la politique contemporaine pour en retirer les enseignements qu'ils peuvent contenir, et les idées qu'elle analyse, si éloignées soient-elles de celles de ses collaborateurs, ce sera toujours avec l'arrière-pensée d'y découvrir quelque parcelle de vérité dont elle fait son butin.

S'appliquant ainsi à séparer beaucoup d'idées et de formules qui, jusqu'à ces derniers temps, paraissaient nécessairement unies, en réunissant, par contre, beaucoup d'autres que l'on avait à tort séparées, la *Revue critique des idées et des livres* pratique la méthode qui s'impose dans tous les pays qui ont momentanément oublié leurs voies traditionnelles. Un de nos maîtres, qui est un maître de la Pensée française, a donné à cette méthode un beau nom : **l'Empirisme organisateur**. C'est la formule qui nous guide dans nos travaux.

Nos lecteurs sont priés d'adresser tout ce qui concerne l'administration de la *Revue critique* à M. EUGÈNE MARSAN, et tout ce qui concerne la rédaction à M. JEAN LONGNON.

M. EUGÈNE MARSAN reçoit les mercredi et samedi de 5 h. à 7 h. et M. JEAN LONGNON, les mardi et vendredi de 5 h. à 7 h.

Les rédacteurs de la *Revue critique* reçoivent tous les jeudis de 5 h. à 7 h. aux bureaux de la Revue, 155, boulevard Saint-Germain.

La *Revue critique* paraît le 10 et le 25 de chaque mois en un volume de 128 pages in-8° demi-colombier.

Le Numéro : **Un Franc.**

Abonnements :

Paris et Provinces,	3 mois : 7 fr. ;	6 mois : 12 fr. ;	un an : **20** fr.
Etranger	— 8 fr. ;	— 14 fr. ;	— **24** fr.

Les abonnements d'un an partent du 1er janvier.

Les abonnements pris dans le courant de l'année sont comptés à raison de 1 franc par numéro, jusqu'à la fin de l'année en cours.

Abonnements à l'édition de luxe (exemplaires numérotés à la presse de 1 à 50, tirés sur papier vergé à la forme des usines d'Arches avec double filigrane aux armes de la France et aux initiales de la *Revue critique*, couverture de papier granulé à la forme) : **60** fr.

L'abonnement à l'édition de luxe donne droit au service gratuit de l'édition ordinaire.

Année 1908, 1909, 1910 et 1911 : chaque numéro, 1 fr. ; chaque trimestre complet, relié, 10 francs.

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

TOME XX. — N° 118 10 MARS 1913

REVUE CRITIQUE

DES IDÉES ET DES LIVRES

Stendhal

Pour fêter l'apparition des deux premiers volumes des Œuvres complètes de Stendhal *publiées par la vieille et célèbre maison d'édition Honoré et Edouard Champion, la* Revue critique des Idées et des Livres *consacre aujourd'hui un numéro entier à Stendhal. Cet hommage s'adresse directement à celui qui a le mieux représenté au XIXe siècle la tradition ardemment psychologique de notre littérature : cette peinture naturelle des plus fortes passions de l'homme. Cet hommage dépasse donc la personne de Stendhal, curieuse à la vérité, d'autant que volontairement elle s'enveloppait de mystère, dont il importe peu pour sa gloire qu'on reconnaisse ici certaines erreurs ; il dépasse même l'œuvre en ce qu'elle peut avoir d'inégal dans l'ensemble. Il vise à honorer dans cette œuvre la marque du génie des lettres françaises, cette profonde connaissance de l'homme rendue en une simplicité émouvante. En lui les lettres retrouvent leur sens de large humanité : « Une allée de*

solitude pensive, a dit Henri Clouard [1], par où l'on peut espérer se replier sur les lignes essentielles du génie français, sur l'ardeur psychologique des Stendhal, des Laclos, des La Rochefoucauld, — dans un parti pris de lucidité. » *L'œuvre de Stendhal rejoint par delà et Racine et Pascal dont elle semble développer ce mot :* « *Qu'une vie est heureuse quand elle commence var l'amour et qu'elle finit par l'ambition.* »

L'autorité de deux des maîtres du théâtre et du roman contemporains, M. Albert Guinon et M. Henry Bordeaux, et du critique du Romantisme français, *M. Pierre Lasserre, que nous avons consultés sur l'œuvre de Stendhal, nous assure que cette œuvre est une des plus belles illustrations de la tradition psychologique de notre littérature. Différents articles ou chroniques de Pierre Gilbert, d'Henri Clouard et de Fagus développeront suffisamment ce point en ce numéro.*

Une telle œuvre n'est pas sans piquer la curiosité sur la personne de son auteur ; et la personnalité d'Henri Beyle est si étroitement liée à son œuvre, en même temps que volontairement elle s'y cache, que de bonne heure des chercheurs ont tenté de l'en dégager. Nous avons donc demandé aux plus notoires des « *Stendhaliens* », *à des écrivains qui peuvent ne pas partager toutes nos idées, d'accepter de collaborer à ce numéro.*

M. Cordier, membre de l'Académie des Inscriptions, qui prépare pour l'édition des Œuvres complètes une savante bibliographie de Stendhal, a bien voulu nous donner, en des pages charmantes de souvenirs, le récit d'un curieux naturellement passionné par l'œuvre si imparfai-

1. *Les Disciplines.*



tement connue de l'auteur de la Chartreuse de Parme ; *on trouvera en ces souvenirs des documents d'un piquant intérêt.*

Ce sont aussi de bien curieux documents que ceux que nous a apportés, sur les Finances d'Henri Beyle, *M. Paupe, « l'archiviste du Stendhal-Club », l'homme le plus compétent en tout ce qui touche l'écrivain qui nous occupe. Cette contribution de deux des plus savants et des plus qualifiés des stendhaliens honore particulièrement la* Revue critique *qui tient à les en remercier ici.*

M. Paupe a bien voulu en outre nous faire profiter d'une étude inédite à lui confiée par M. Bélugou dont les Petits mardis stendhaliens, *dans la* Cocarde *de Barrès, sont célèbres. Le personnage de Stendhal se précise naturellement si l'on joint à cette étude sur* la sensibilité de Stendhal, *les articles de M. Emile Henriot, de M. Henri Martineau et d'Eugène Marsan. M. Emile Henriot, — qui, peut-on dire, appartient, comme écrivain, à la lignée stendhalienne, — en analysant la* Vie de Henri Brulard *par laquelle s'ouvre l'édition des œuvres complètes, nous retrace la jeunesse d'Henri Beyle et la formation de son esprit et de son cœur. Le caractère de Stendhal, passionné, comme on sait, de l'Italie se voit dans son goût des voyages que nous montre M. Henri Martineau, l'auteur de* l'Itinéraire de Stendhal *et de ces* Chroniques stendhaliennes, *si remarquées, du* Divan. *Ses idées, qui se ressentent de l'époque, sont exposées, avec les distinctions et les réserves nécessaires, par Eugène Marsan. Enfin des chroniques d'André Bécheyras et d'Eugène Marsan éclairent divers points de sa vie, divers traits de sa physionomie morale. Et comme conclusion, M. Lionel des Rieux nous apporte un portrait gra-*

phologique qui, non sans laisser quelque énigme, complète heureusement le personnage de Stendhal.

M. Henri Debraye, qui a été chargé par M. Edouard Champion de l'édition des Œuvres complètes, a bien voulu nous donner de curieux renseignements sur les précieux manuscrits de Stendhal que renferme la bibliothèque de Grenoble. Bien plus, il nous a communiqué deux fragments inédits du Journal. *Le premier, un* Voyage à Gap, *nous montre sur le vif quelques-uns des sentiments d'Henri Beyle à vingt-trois ans, cet ennui, ce dégoût de la province, et cette sorte d'angoisse de la destinée, propre aux hommes nés dans une condition inférieure à leur caractère, qui pesa sur toute sa vie. Le second, un* Voyage à Genève, *nous fait voir la manière de travailler de Stendhal, cette notation détaillée de son journal, qui, dans sa nudité et son prosaïsme, nous est précieuse encore pour nous apprendre à mieux connaître Stendhal.*

J. L.

Fragments inédits du Journal de Stendhal

VOYAGE A GAP [1].

30 mai 1806 [2].

Gap, auberge de Marchand, 10 heures du matin.

J'ai manqué d'activité avant-hier soir à Sisteron ; j'en suis puni par un séjour de vingt-quatre heures à Gap. Je ne pars qu'aujourd'hui par le courrier, à une heure (24 livres). Une chaleur étouffante, mal à la peau des

1. Henri Beyle avait suivi, on le sait, Mélanie Guilbert à Marseille. Son engagement théâtral terminé, la maîtresse de Stendhal regagna Paris, en mars 1806. Peu de temps après, Stendhal lui-même quittait Marseille et regagnait Grenoble par Apt, Forcalquier, Sisteron et Gap. Un séjour de vingt-quatre heures dans cette dernière ville inspira à notre auteur les lignes qui suivent. — Ce fragment du journal est extrait des manuscrits conservés à la bibliothèque municipale de Grenoble sous la cote R 5.896, tome XXVI, fol. 28 à 33. (Henry Debraye.)

2. On lit sur un feuillet préliminaire :

pommettes. Tourment de vouloir arriver à 2 heures et d'être monté sur une rosse indigne.

Gap est seulement une petite ville, et Sisteron n'est qu'un sale bourg. Gap est une préfecture. Ladoucette [1] a, dit-on, soixante mille livres de rente et 26 ans. Quel ennui de passer cinq ou six ans de sa vie dans un tel trou ! Je crois qu'un préfet doit être enchanté d'être à Grenoble.

Gap, dans un bassin entouré de montagnes assez hautes, médiocrement boisées, et en seconde ligne des montagnes couvertes de neige entièrement (tout ce qu'on en voit).

Dans l'intérieur, quel désœuvrement ! Quel ennui ! Hier, au café, un ennuyé s'en plaignait tout haut et prouvait que sa plainte était fondée par le manque d'intérêt de ses propos.

Mon hôte a plusieurs filles, dont les trois plus grandes se sont tenues constamment dans une chambre

Voyage :

De Marseille à Orgon, diligence.	15 l.
D'Orgon à Lille.	4 l. 10 s.
De Lille à Apt, on me demandait 12 l., je vais à pied.	
D'Apt à Forcalquier, jument blanche. . . .	12 l.
De Forcalquier à Sisteron, cheval.	6 l.
De Sisteron à Gap, rosse.	7 l.
De Gap à Grenoble, courrier. Nous partons à 1 heure et arrivons à	24 l.

1. Jean-Charles-François Ladoucette (Nancy, 4 novembre 1772, Paris, 19 mars 1848) baron de l'Empire (31 décembre 1809), puis comte sous la dénomination d'Orly (ord. roy. de mars 1815), fut préfet des Hautes-Alpes (Gap) de 1800 à 1809, puis de la Roer (Aix-la-Chapelle) de 1809 à 1815. Rentré dans la vie privée, il s'occupa avec distinction d'archéologie et d'antiquités, puis fut député de la Meuse de 1834 à 1848.

qui communique avec la mienne par une porte dont un battant n'est que bâillé, lorsqu'il n'est pas ouvert.

Je sens trop le bon ton pour dire et faire les choses de mauvais ton qui étaient nécessaires pour profiter de cette porte ouverte. Cela viendra.

Mais elles chantèrent et déclamèrent dès qu'elles me surent dans ma chambre, à 9 heures s'habillèrent pour aller à un bal voisin. Une vielle qui n'allait pas en mesure et jouait faux les faisait danser ; elles se mirent à chanter ; j'entendis des sons uniques par leur fausseté. Vers les 10 heures, grands cris : le feu, je me lève. C'était quelques morceaux d'amadou qui brûlaient dans une boutique en face de ma chambre.

Je lus un chant du *Tasse,* il me toucha ; hier soir, en me promenant autour des murs tombants de Gap, j'avais l'âme portée à la mélancolie. Je réfléchis ce matin à un poème épique ; combien je sens mon esprit au-dessous d'une telle entreprise ! On peut faire un poème épique entièrement neuf par les sensations qu'il donnerait aux lecteurs [1].

Je lis dans le *Moniteur* une ode de Lebrun. Enflure dans l'expression, qui, d'ailleurs, ne peint pas. Une seule strophe me paraît assez bonne.

Comment aucun observateur n'a-t-il encore été frappé de la nécessité où la réunion en grande masse mettait les hommes d'être plus agréables les uns aux autres

1. Stendhal avait l'intention, le 17 frimaire XI (8 décembre 1802), d'écrire les poèmes suivants : *le Paradis perdu* en quatre chants ; *la Chute de la République romaine et l'établissement de l'Empire par César ; l'Art d'aimer*, en d'autres termes l'art de séduire. (Extr. des mss. inédits de Stendhal.)

qu'ils ne le sont dans les petites sociétés ? Faute d'expérience, je ne puis pas décrire ce que je sens, mais je sens une nuance très marquée entre Marseille et Gap, comme entre Marseille et Paris.

Un air d'ennui et d'aigreur tout à fait inconnu à Marseille ; à Paris, je crois, une vanité qui ne demande qu'à vous amuser pour être contente d'elle.

Quelle vertu qu'une telle vanité ! La parfaite vertu serait de partager le bonheur des autres par sympathie, d'en être heureux par ce qu'il prouve à notre esprit ; mais enfin, l'effet en est le même.

A Paris, on est exposé à voir le ridicule des prétentions. Les Berthelot, les Jocrisse, les Maulion y sont communs, mais aussi on y voit des Pacé, qui, ailleurs, n'auraient été que des Lemey.

Me Lemey. Corruption de Marseille. Chose à éclaircir avec Lambert. Mme Guérard, la mère de cette grande créature.

Ce que j'écris en province (Marseille excepté) m'est ordinairement insupportable par l'enflure et la ridicule importance.

Pour fuir l'ennui à Grenoble.... [1], levé matin, et la grammaire.

Il faut, comme au physique, brusquer les maux de cœur qui me viennent et que je commence déjà à sentir ici. Lire Guibert.

Tout semble fade lorsqu'on sort d'un pays où l'on poivre et sale beaucoup : une des causes de l'ennui que l'homme du monde ressent en province. Quel sel au bal d'hier soir, sortant des bals de salon, ou même de

1. Un mot illisible.

ceux de Mme Phili ? Quels sels à ces derniers, sortant de celui de la duchesse de Clèves ?

Quel sel ont les femmes de province, quand on est habitué à celles de cour ? La nouveauté, l'innocence, la naïveté, la grande âme, *what a character small I have at the C. ?*

On s'exagère les défauts de l'endroit où l'on est.

C'est pourquoi peut-être Helvétius ne dit rien de la province. L'erreur de R[ousseau] la lui faisait aimer comme s'approchant de la sauvagerie.

Duclos seul en a dit un mot qui l'a peinte, et Picard a fait sentir ce mot.

Le simple fait peur aux provinciaux et leur paraît nu, à plus forte raison lorsqu'il est joint au grand. C'est ce qui les empêche de suivre jamais une mode. La grandeur de ma touffe épouvantait le perruquier de Sisteron.

VOYAGE A GENÈVE [1].

JOURNAL DU VOYAGE ENTREPRIS PAR ALEXANDRE MALLEIN, ALPHONSE PÉRIER, FÉLIX PENET ET HENRI BEYLE DE GRENOBLE A GENÈVE, ET DU VOYAGE DE CE DERNIER DE GENÈVE A PARIS.

9 germinal [XII]. Beau temps.

Alph[onse] va déjeuner chez MM. Cazenove, de là fait des commissions. Je vais me promener dans les rues

1. Dans une lettre datée du 8 germinal an XII (29 mars 1804), écrite de Genève à Edouard Mounier (*Correspondance*, éd. Paupe, t. I, p. 81-83), Stendhal dit avoir quitté Grenoble le 29 ventôse

basses [1]. J'arrive au bord du lac, j'admire la beauté de la vue. L'air est très pur, le coteau de Cologny est éclairé par le soleil, une légère brise agite le lac. La pureté et la fraîcheur frappent tous mes sens.

Nous allons ensemble au café Français, nous y lisons les journaux, correspondance de Drake. Alph[onse] va déjeuner chez M. Cazenove. Je déjeune et viens écrire à Edouard [2]. Nous partons à 10 heures et demie pour aller à la fabrique d'indiennes de Petit et nous sortons par la porte de Rive [3], le lac à gauche ; nous le côtoyons longtemps, nous croyons voir Coppet sur la rive opposée, nous dépassons la fabrique Petit et nous y revenons. Nous trouvons M. Arnold le cadet occupé à dessiner, sa femme à étendre la lessive ; mise simplement, elle nous fait des excuses et court s'habiller pendant que nous examinons l'appartement de M. Arnold et la fabrique. L'appartement, petit, mais très propre. M. Arnold me propose de porter au ministre de l'Intérieur un plan en

(20 mars) et être arrivé à Genève le 5 germinal (26 mars). A part un fragment précédent, qui date du départ de Grenoble, les souvenirs de Stendhal ne commencent que le 9 germinal (30 mars). La veille, Beyle écrivit à Edouard Mounier, dans son enthousiasme de sa « chère » Genève : « Je veux tâcher d'écrire tout ce que j'ai vu dans ce pays-ci. » Il quitta Genève le 12 germinal (2 avril) pour arriver à Paris le 8 avril 1804. — Alexandre Mallein, l'un des voyageurs, épousa, le 30 mai 1815, Caroline-Zénaïde Beyle, sœur cadette de Stendhal. — Le présent récit se trouve parmi les manuscrits stendhaliens de la bibliothèque municipale de Grenoble (R 5.896, tome XXVI, fol. 123 à 132). (Henry Debraye.)

1. Les rues basses sont parallèles à la rue du Rhône, parallèle elle-même aux quais du lac. Elles sont constituées par les rues de Rive, de la Croix-d'Or, du Marché et des Allemands.

2. Nous avons vu plus haut que la lettre à Edouard Mounier portait la date du 8 germinal.

3. Cette porte n'existe plus aujourd'hui.

relief de Bologne ; ce plan a 9 pouces de long ; il est construit sur une glace, avec de la pâte de carton et de la peluche. Il a demeuré six mois à le faire. Nous voyons la fabrique, un étendage bâti en planches disposées comme les planchettes des persiennes ; il y fait très frais ; les toiles que nous y voyons sont de Suisse, de coton, assez grossières. Nous voyons imprimer des réserves, nous voyons les moules qui servent à imprimer : les fleurs sont en bois, le pointillé en cuivre ; un moule ordinaire revient à 24 livres et fait 60 à 80 pièces. Nous voyons à l'étendage des pièces teintes en bleu ; en les frottant un peu, les réserves paraissent blanches.

M. A[rnold] nous fait voir un moulin à indigo par lequel un enfant de 17 ans fait quatre fois autant d'ouvrage qu'un homme ; à côté, nous voyons l'ancien procédé, par lequel un homme ne fait mouvoir qu'un moule.

Nous venons à la maison en voyant un petit port qu'il commence. Il va se promener souvent sur le lac pendant l'été et pêche beaucoup. Nous revenons, nous trouvons sa femme dans sa chambre, qui est très petite. Elle est mise simplement, mais avec goût : marmotte et des mèches huilées sur les tempes. Elle est très grande, assez jolie, gaie et franche. Elle était veuve lorsque M. A[rnold] l'épousa ; elle est de Genève et lui de Mulhouse. Elle a un enfant de son premier mari, l'enfant se nomme Jones. Elle en a un de sept mois, en nourrice, du deuxième. On parle de la ridiculité (*sic*) de M. Philis, directeur des Postes, oncle de Mlle Philis. A côté d'une Genevoise, il ne cessa pas de dire du mal des Genevois ; dînant chez Mlle R[olandeau], il ne parla que de la mauvaise qualité du vin de Bor[deaux] qu'elle buvait. Il offrit du vin, elle accepta, il n'alla pas en cher-

cher. Tout cela s'était passé le 8, à un dîner que Mlle Rolandeau donna à M. et Mme Arnold, à Alph[onse] et à M. Philis. Nous décidons Périer, qui voulait partir le 10, à rester encore le dimanche à Genève.

M. Arnold invitera Mlle Rol[andeau] chez lui, à la campagne ; nous y serons, Al[phonse] et moi, nous ferons après dîner une promenade sur le lac ; nous nous amuserons. Périer reste. Mme Ar[nold] nous dit que, s'amusant tout le jour, elle ne pourra pas faire ses dévotions ; elle nous dit qu'elle a trois dimanches pour les faire, et qu'elle les renverra à celui d'après Pâques. Ce détail, plein de franchise et de bonhomie, m'enchante ; il ne serait pas échappé à une Française : nous avons tous plus ou moins la manie

de clouer de l'esprit à nos moindres propos ;

ce n'est pas le moyen d'intéresser. L'art d'écrire un journal est d'y conserver le dramatique de la vie ; ce qui en éloigne, c'est qu'on veut juger en racontant.

Elle nous dit aussi que, la veille, étant à côté de M. Philis, elle lui avait donné des coups de poing, qu'elle désirait qu'il s'en allât. Une Française, à sa place, aurait fait de l'esprit sur la sottise de ce M. Philis.

M. Arnold le cadet n'a pas la gaieté de l'aîné, mais il nous montre beaucoup de bienveillance, à l'allemande. Il a le ton très commun. Il est dessinateur avec inspection sur les graveurs ; la position de sa fabrique est peut-être une des plus jolies du monde : Genève, à gauche, en amphithéâtre ; en face, le côté de..... [1], à trois quarts de lieue à droite, le lac jusqu'à Rolle, qu'on voit par un temps serein.

1. Le nom a été laissé en blanc par Stendhal.

Mme Ar[nold] paraît désirer Vizille comme je désirais les Echelles dans mon enfance.

Nous revenons dîner aux Balances [1], à la table d'hôte ; nous y trouvons le secrétaire et la femme de chambre de la comtesse de Frise, l'artiste Jaquet, amené par le secrétaire, l'hôte de Chamouny et l'ingénieur ordinaire d'Evian.

10 germinal XII. Pluie.

Nous nous levons à 7 heures et demie. A 8, MM. Cazenove arrivent ; ils parlent anglais avec P[enet] et italien avec moi. Le cadet, le plus petit, a plus de moyens que l'aîné. Ils sont à G[enève] prisonniers ; si on ne les avait pas retenus, ils seraient en Italie. Ils ont trois maîtres, un d'italien, un d'escrime ; l'aîné apprend l'allemand. Ils sortent à 9 heures, après un déjeuner de café, de beurre et de thé. Ils vont tous les soirs dans le monde, et sont très aimés dans ce pays, patrie de leur père.

Nous sommes allés, après nous être un peu chauffés, chez Mlles Coladon, marchandes de mode, qui vendent aussi du thé ; de là, chez MM. Roger et Tinguy, apothicaires, rue basse ; de là, chez nous, hôtel des Balances.

11 germinal an XII.

Périer et moi nous allons à la Fusterie [2] ; de là, à Saint-Pierre [3]. Les prédicateurs, très médiocres. Celui de

1. L'hôtel des Balances se trouvait dans la rue du Rhône. Il n'existe plus aujourd'hui ; l'hôtel de la Balance actuel est situé sur la place Longemalle.

2. La rue de la Fusterie va de la rue du Rhône à la rue des Allemands, c'est-à-dire aux rues basses.

3. Saint-Pierre fut d'abord la cathédrale. La Réforme l'a transformée en temple protestant.

Saint-Pierre cite Jean-Jacques de cette manière : « Un écrivain célèbre qui... dit : Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie [1]... », etc. Nous voyons communier.

Nous allons à midi et demi chez M. Arnold. Nous voyons le plan de Bologne. Enfin, Mlle Rolandeau arrive, nous sommes à dîner : Mme Arnold, Mlle R[olandeau], Mme Petit, sa femme de compagnie, Mme T., belle-sœur de Mme Arnold, MM. Arnold, Rivière, amant, dit-on, de Mme Petit, Cavé, maître d'armes, qui m'invite à le revoir, T., frère de Mme Arnold, et son père.

On dîne. Froid, jusqu'aux rébus. On va sur le lac, à la promenade, on se mouille, on rentre en courant. On valse. Périer part, on joue au 21, je gagne un louis. On revient à 8 heures dans la voiture de Mlle Rolandeau. Je m'amuse beaucoup, je plais à Mme A[rnold], j'étais très bien, à un petit mal de tête près. J'écris jusqu'à ce que je me couche, à 10 heures.

12 [germinal an XII].

Je vais à la Municipalité. J'achète des bouquins pour 29 sous de France. Je pars à.... pour Lyon. De G[enève] à P[aris], en 5 jours et demi, pour 3 louis et demi.

[Sans date.]

Je pars de Genève le 12 germinal XII, à midi et demi. J'ai pour compagnons un lieutenant de la 56e, bon militaire, et un jeune marchand drapier voyageur (à l'en croire) ; il paraît qu'il sait l'anglais et l'italien.

1. « ...La vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

Della stessa schiochezza que le grand du manège de Pélier, parlant sans cesse de ses bonnes fortunes. Le conducteur courrier, homme d'esprit, ancien maréchal des logis d'artillerie à cheval.

Nous passons au fort l'Ecluse, à côté de la perte du Rhône que nous n'allons pas voir. Nous soupons à Nantua. Un volume de la *Nouvelle Héloïse* trouvé sur une étagère. Nous nous arrêtons de 3 à 5 à Serlon, après avoir fait la descente à pied. Nous y prenons une dame laide et âgée et nous arrivons à Lyon vers les 5 heures, le 13 germinal XII. Belle vue de Lyon, le quai Saint-Clair. L'architecture n'est point aussi belle qu'à Genève. A Lyon, on voit des maisons souvent bizarres, à Genève des palais. Je suis frappé de la laideur des femmes, de leur mauvais teint, de leur affectation. Mon cœur était accoutumé à la franchise genevoise. Je trouve aux Lyonnaises le pied petit. Je revois Colomb, assez belle figure, grimacier. Il a lu les poètes, Rousseau. *Quantum mutatus ab illo !* En tout, homme d'esprit, mais mauvais ton. Il ne me montre aucune sensibilité.

Le 14, à 4 heures du matin, je pars par un cabriolet de Gouge qui m'est procuré par la maison Soland, qui, à Genève, m'avait promis une diligence passant par la Bourgogne. J'ai mal fait, à Genève, de tout solder. Les places se marchandent partout.

OPINIONS

Pour bien définir le caractère, l'influence et la portée de l'œuvre de Stendhal, nous avons demandé à l'un des représentants les plus qualifiés dans chaque ordre, de la critique, du roman et du théâtre contemporains, de nous donner quelques mots d'impression sur Stendhal. On ne lira pas sans un vif intérêt ces jugements de M. Albert Guinon, de M. Henry Bordeaux et de M. Pierre Lasserre.

M. ALBERT GUINON

J'ai tout lieu de croire qu'en voulant bien me demander quelle est mon opinion au sujet de Stendhal, c'est le dramaturge que vous avez prétendu interroger. Assez d'autres — romanciers ou critiques — en ce numéro consacré au glorieux souvenir du grand créateur, parleront de lui et de son œuvre en se plaçant du point de vue littéraire en général.

Tout d'abord, laissez-moi vous dire combien j'approuve — et partage — le sentiment qui vous a poussés à cette éloquente manifestation. Il était, au surplus, bon et juste qu'elle eût lieu ici même. Car l'écrivain qui porta si haut toutes les plus belles qualités de l'esprit français devait, légitimement, être fêté dans cette Revue de lignée si joliment française.

En vous communiquant brièvement mon opinion de dramaturge sur Stendhal, il va de soi que je tiens à affirmer bien haut la différence foncière — allant parfois jusqu'à l'antagonisme — qui existe entre le théâtre et le roman. Mais encore faut-il voir cette différence là où elle est, et non pas où la voient trop volontiers tel petit comédien ou tel gros chef de claque...

Or, je considère Stendhal comme l'auteur ayant eu l'influence la plus considérable sur le théâtre passionnel moderne et contemporain, après Racine. Stendhal, à mes yeux, s'apparente directement à l'écrivain de *Phèdre* et d'*Andromaque*, et je les compare nettement l'un à l'autre. Les personnages de Racine et ceux de Stendhal ont les mêmes mouvements d'âme ; ils ont, sous le joug tout-puissant du sexe, les mêmes actions et les mêmes réactions du cœur et de la chair.

Les femmes surtout, les amantes de Racine et de Stendhal sont identiques : elles sont de même sensibilité et, si j'ose le dire, de même frémissement... C'est à vous que je pense, ô Louise de Rénal, vertueuse et défaillante, ensevelie dans l'amère volupté de votre défaite, vous, la *mater dolorosa* de l'amour ; c'est à vous, belle Gina, souriante à travers vos larmes, qui répandez en dévouement fou toute la sensualité que vous n'avez pu verser en étreintes ; c'est à vous, Mathilde de la Môle, fille noble et si petite fille, résolue et si faible, amoureuse au cœur battant et aux dents serrées, véritable Julien Sorel fait femme, et la seule qui soyez vraiment digne de lui ; c'est à vous enfin, pure et fervente Clélia, attachée à la croix d'une passion sans merci, martyre de la pudeur comme d'autres de la foi !

Brûlantes et fières, délicates et âpres, frissonnantes et fortes, contraintes et effrénées, ce sont là, dans la plus

sûre et la plus haute acception du mot, des amantes essentiellement *dramatiques.*

Mais ce n'est pas tout. Stendhal est l'authentique créateur d'un personnage qui est devenu un des plus importants et des plus fréquents du théâtre contemporain : le nerveux. En effet, le Rousseau des *Confessions* n'est guère qu'un bas et morne estropié. L'étonnant Adolphe n'est qu'un être en proie à l'idée fixe et perpétuellement replié sur lui-même. Les nerveux de Stendhal, au contraire — Julien ou Fabrice — sont des nerveux agissants et exaltés : leurs nerfs s'éveillent et vibrent par un contact continuel avec le monde extérieur ; ils sont, si je puis ainsi parler, en constant état de nervosité vivante — quelquefois même, de nervosité héroïque. En outre, ils sont, avant tout, des personnages à revirements, donc, par excellence, des personnages de théâtre.

Ainsi, pour ces raisons diverses, j'apporte, en tant que dramaturge d'aujourd'hui, mon salut à Stendhal, qui est, selon moi — avec Racine et après lui — l'un des deux ancêtres du théâtre passionnel contemporain.

ALBERT GUINON.

M. HENRY BORDEAUX

Vous me prenez un peu au dépourvu en me demandant si brusquement mes impressions de lecture sur Stendhal. Je l'ai beaucoup fréquenté et annoté. Dans son *Journal*, j'ai, par exemple, mis en regard ces deux réflexions qui semblent se contredire : « Je m'occupe trop à me regarder pour avoir le temps de voir les autres. » Et ailleurs : « Ces grandes masses de caractères et de

passions qui font mon étude continuelle... » On les pourrait concilier avee ce mot tiré de *la Vie de Henri Brulard* « Je ne prétends pas peindre les choses en elles-mêmes,: mais seulement leur effet sur moi. » Ce passionné de la vie ne pourrait s'oublier. Il est incapable de ces jugements objectifs qu'un Balzac porta sur les mœurs de son temps. Toujours il se mit au premier plan. et dans le Fabrice de la *Chartreuse*, dans l'ambitieux Julien Sorel, il transpose ses propres désirs d'ambition ou d'aventure. Il ne crée pas ses personnages, il les vit. Cela leur donne un relief inoubliable. Ce qui me plaît le plus dans Stendhal, c'est cet amour formidable de la vie qui lui permet néanmoins le dédoublement nécessaire à l'artiste : il est toujours en action et il se regarde agir. L'analyse, dans Stendhal, est servie toute chaude.

HENRY BORDEAUX.

M. PIERRE LASSERRE

Vous me demandez d'exprimer comme ça. au pied levé, une opinion sur Stendhal. Vous êtes impitoyable! Je n'ai dans la tête, au sujet de cet écrivain qui échappe de si impertinente manière aux classifications, ni un jugement critique ni un chapitre d'histoire littéraire tout prêts. N'en cherchez pas ici l'esquisse. Je vous offre quelques réflexions d'amateur.

La première sera pour féliciter le noble éditeur Honoré Champion de nous promettre une édition complète, archi-complète, à ce qu'on m'assure. des écrits de Stendhal. De celui-là, il vaut certes la peine de ramasser les moindres choses. Pourquoi ? Parce que tout ce qui sortait de sa plume prenait ce tour, cet accent unique

qui ne plaisent pas, je crois, à tout le monde, mais qui ne séduisent personne à demi. Je relisais hier (pour le retrouver) ses lettres à sa sœur. A vingt-deux ans, de son bureau d'intendance de Berlin, il explique à cette jeune fille la Logique de Destutt de Tracy, il lui enseigne à décomposer un raisonnement, d'après la méthode des idéologues. Faut-il avoir de la fraîcheur dans l'âme et du feu dans l'esprit pour les faire sentir à travers cette matière de pédantisme ! Ce sont là les grandes vertus de Stendhal. A qui, mieux qu'à lui, appliquer le mot de Pascal : « On cherche un auteur, on trouve un homme » ? Et le plus charmant des hommes !

Sainte-Beuve, qui a été bien plus injuste pour lui que pour Balzac (ils n'étaient pas faits pour s'aimer et ce n'est peut-être point pour Stendhal que c'est dommage), Sainte-Beuve, reconnaissant la vivacité de la prise qu'il exerce sur certains lecteurs, parle de ceux qui ont été *mordus* par Beyle. L'expression est contestable. Elle semble prêter à Stendhal quelque chose d'acide et de corrosif. Ce n'est pas du tout mon sentiment. Je le trouve très relevé, mais très agréable. A plus forte raison, peut-on sourire de l'espèce de personnage satanique qu'en a fait et que devait en faire Barbey d'Aurevilly, dont le portrait en est d'ailleurs très beau. Que Barbey trouvât satanique en soi le libertinage de ce disciple d'Helvétius, cela s'entend ! Mais ce libertin montre, avec infiniment d'esprit, beaucoup de cœur et (au vieux et grand sens du mot) de naïveté. C'est vrai qu'il est quelquefois un peu esbrouffeur. Mais est-ce le signe de cette perversité, de cette corruption froide et retorse que lui attribue le critique romantique ?

Pareillement n'admettrai-je point la figure de dandy intellectuel que lui ont composée certains de ses admi-

rateurs. Stendhal est très français et aucun dandysme n'est français. Le dandysme suppose un certain fonds de rudesse et de barbarie sur lequel les diverses élégances n'arrivent à se détacher qu'au moyen d'un parti pris et d'un système. C'est dire qu'il n'avait aucune raison d'être dans l'ancienne France, à laquelle Stendhal appartient.

Stendhal avait bien conscience d'offrir, au milieu de son siècle, une espèce de paradoxe quand il disait ne devoir être compris que « vers 1880 ». Mais ne serait-ce point plutôt les grands objets de ses antipathies, de ses constantes inimitiés, dont l'installation triomphante dans la littérature et dans la civilisation françaises constitue un paradoxe et comme une mauvaise plaisanterie de l'histoire ? Au fond, ce diable d'excellent homme n'a eu que deux haines vivaces : celle de l'emphase dans le style et celle de l'hypocrisie dans les sentiments. Pour l'hypocrisie, il en parlait bien à son aise, puisque, comme l'a dit La Rochefoucauld, la vertu y trouve son compte. Cependant, s'il est bon que la vertu soit pratiquée, il ne l'est pas qu'elle soit à la mode. Et quand le nombre des belles âmes augmente trop, c'est que la beauté de l'âme se vend un peu trop au marché de l'éloquence. Nul doute que la victoire de la Réforme dans la France du XIX[e] siècle (surtout par l'intermédiaire du Romantisme) n'ait bénéficié de cette façon-là à la gloire de la vertu et de la beauté morale. Et que diable ! Stendhal n'est pas un « immoraliste » pour en avoir été horripilé et pour avoir réagi par quelques boutades de cynisme. Quant à son hostilité contre l'emphase, elle faisait de lui pour une bonne part (voir ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas chez Lamartine), l'ennemi de l'inspiration romantique à laquelle il joignit le pathos libéral et tous les pathos qui ont gonflé

progressivement sous le règne de Louis-Philippe pour faire explosion dans le délire généralisé de 1848. Lui en voudrons-nous de cette position ? Ce serait lui en vouloir à la fois de son horreur de l'ennui et de sa férocité d'honnête homme. (Il y avait de l'Alceste en lui.)

Dans une préface d'un sentiment admirable qu'il a mise à sa Correspondance publiée par MM. Paupe et Chéramy, Barrès rapporte que, vers sa vingtième année, à Rome, Melchior de Vogüé lui dit : « Ne suivez pas Stendhal ! C'est un mauvais maître. » Vogüé parlait avec sa belle sincérité. Mais enfin il était un peu juge et partie. Stendhal ne l'avait-il pas connu sous le nom de M. de Salvandy ?

On aura beau jeu à relever l'incohérence des idées politiques de Stendhal, sujet qui doit être traité ici par une autre plume. On y trouve cependant une inspiration commune : il ne supporte au gouvernement ni les cafards ni les raseurs. La France non plus... jadis du moins. — Et que je n'oublie pas le scandale que lui cause la supériorité sociale de l'argent ! Il est intarissable là-dessus et il voit bien que c'était le chef-d'œuvre des anciennes mœurs françaises que d'ôter, comme il l'a dit, « tout ridicule à la pauvreté ».

Comparons cet écrivain, qui ne se vendait pas, au glorieux entre les glorieux, à Chateaubriand. Chateaubriand « s'ennuie », il « bâille sa vie ». Et il le dit avec un faste magnifique. Stendhal adore la vie sous toutes ses charmantes et belles apparences ; c'est chez lui une fièvre. Et il la répand dans un style simple jusqu'à la nudité. Mais aussi, au cas qu'on vous mît en prison pour un an, avec la faculté d'emporter un seul auteur, quel compagnon choisiriez-vous ? Chateaubriand ou Stendhal ?

Insuffisant critérium, me dira-t-on, pour la critique

littéraire. Peut-être ! mais il a sa valeur. Stendhal n'en eût pas admis d'autre.

Il était fou du naturel dans les passions et dans la peinture des passions. C'est son génie. Mais du naturel même, il ne faut pas être fou. Stendhal y a gagné quelques bizarreries et légères extravagances dont il est trop facile de triompher.

Ce jugement sévère de Sainte-Beuve, dont je parlais, se rapporte à ses romans. Le critique dit à la lettre que ce ne sont pas des romans, mais de la matière avec quoi on en fait. Il était bien difficile et peut-être un peu chinois ce jour-là... ou pis encore. Je ne comprends absolument pas sa sentence. Et il me faut être dix fois sûr qu'il a tort pour l'oser dire. *Le Rouge et le Noir* a une forte ressemblance avec les plus classiques chefs-d'œuvre du genre, et si la *Chartreuse* est plus particulièrement « stendhalienne », elle n'en vaut pas moins. Un livre qui est tissu du récit le plus brillant et le plus plaisant, qui dessine des caractères aussi inoubliables qu'individualisés, qui est tout enveloppé d'une atmosphère, d'une poésie sans analogues, c'est bien un grand livre et non un amas de matériaux. La perfection homérique et racinienne demeure au-dessus de tout. Mais elle n'est pas de toutes saisons.

Il est remarquable et bien à méditer qu'avec sa manière d'écrire menue et sèche (très pure, quand elle n'est pas négligée), Stendhal, romancier, loin de manquer de couleur, prodigue au contraire, en se jouant, des tableaux et des effets à la Corrège.

La qualité de pensée de Stendhal est très forte. Il n'a guère la faculté des synthèses. Mais il a un *perçant* qui est d'ordre peut-être supérieur.

PIERRE LASSERRE.

Comment je suis devenu Stendhalien

Mon Dieu ! que je suis embarrassé ! M. Jean Longnon, sans crier gare, est venu me demander un article sur Stendhal pour la *Revue critique*, non pas la *Revue critique d'Histoire et de Littérature* à laquelle j'ai jadis collaboré assidûment, mais à la *Revue critique des Idées et des Livres*, qui, pour un homme de mon âge, est une revue jeune. Que dire sur Stendhal que l'on ne connaisse déjà ; on a traité de Stendhal diplomate, Stendhal mathématicien, Stendhal socialiste, Stendhal militaire, Stendhal économiste, Stendhal académicien — il n'a occupé que le 41[e] fauteuil de l'Académie — Stendhal par-ci, Stendhal par-là. Que de Stendhal ! mon Dieu ! Que je suis embarrassé ! Je n'ai qu'un moyen de sortir de cette situation difficile : c'est celui qui est le plus commode pour les vieillards à court de sujet : raconter quelques souvenirs personnels. Voilà pourquoi j'ai

remis à M. Jean Longnon, fils de mon regretté ami et confrère, Auguste Longnon, ce bavardage, cette causerie à bâtons rompus, *at random*, diraient les Anglais.

Pendant l'été de 1885, j'étais allé passer quelques jours à Grenoble, sous le fallacieux prétexte de suivre les travaux de l'Association française pour l'avancement des sciences ; en réalité, pour visiter le Dauphiné, où m'attiraient les charmes d'une nature grandiose. Pendant mon séjour à Grenoble, ma curiosité habituelle me conduisit au Musée et à la Bibliothèque qui ne tardèrent pas à absorber la plus grande partie de mon temps. J'étais tombé sur la série des volumes qui renferment les manuscrits de Stendhal. La figure un peu énigmatique de Beyle, son caractère complexe, contraste frappant avec la nature de son pays, objet de l'étude d'un très petit nombre de lettrés, ne pouvaient manquer d'intéresser un curieux comme moi, et je me plongeai avec délice dans cet amas formidable de papiers de tous formats, couverts d'une écriture pressée, parfois illisible, qui renfermait, plus que les ouvrages parus jusqu'alors, la pensée de l'écrivain. J'en fis un inventaire sommaire, puis je cueillis à droite et à gauche ce qui attirait le plus mon attention et je rapportai mon butin à Paris, sans m'inquiéter de ce qu'il adviendrait plus tard du résultat de mes recherches dans la bibliothèque de Grenoble. Je n'avais pas manqué de relever à l'Hôtel de Ville, dans le onzième registre de la paroisse Saint-Hugues, 1778 à 1783, l'acte de baptême du 24 janvier 1783 de « Marie Henry » né la veille, « fils légitime de noble Chérubin-Joseph Beyle, avocat au Parlement, et de dame Caroline-Adélaïde-Henriette Gagnon ». Beyle était né, en effet, le 23 janvier 1783, rue des Vieux-Jésuites, aujourd'hui rue

Jean-Jacques-Rousseau. J'avais ajouté à ma collection une copie du portrait de Stendhal par Alfred Dedreux d'Orcy, conservé au musée de Grenoble ; c'est une aquarelle exécutée par un artiste local de talent, Louis Vagnat, mort depuis.

Ces documents sommeillaient dans un carton, lorsqu'en 1888, un de mes amis ayant des attaches avec un périodique qui n'eut qu'une vie éphémère, *la Revue universelle illustrée*, me demanda un article. Je pensai à Beyle et donnai deux articles intitulés : *Notes sur Stendhal et ses amis par un curieux. A propos du Journal et des documents inédits ;* le premier seul parut dans le numéro de la revue du mois d'octobre 1888 ; je conservai le second en placards. Cette publication me valut la visite de mon homonyme, M. Auguste Cordier, qui n'est pas mon parent, quoique né comme moi, chose curieuse, à la Nouvelle-Orléans. Il est l'auteur d'ouvrages très originaux, insuffisamment connus, *la Bague Noire, la Tour du Nord*, un almanach illustré de Jeanne d'Arc, conçu sur le plan des almanachs de Munich. M. Auguste Cordier avait été très lié avec la famille de Romain Colomb, exécuteur testamentaire de Stendhal, dont il possédait un grand nombre de papiers. M. Auguste Cordier n'avait pas encore utilisé ses documents et *Stendhal et ses amis* lui donna l'idée d'écrire, en 1893 : *Stendhal raconté par ses Amis et ses Amies ;* depuis lors, il a publié un certain nombre de pièces inédites, en particulier dans *Stendhal raconté par lui-même* qui renferme quatorze testaments olographes, s'étendant sur une période de quatorze années, de 1828 à 1840, les budgets de Stendhal, comment avait vécu Stendhal. Je n'hésite pas à dire que je place les publications de M. Auguste Cordier parmi les plus in-

téressantes et les plus importantes relatives à notre écrivain. M. Auguste Cordier a fait don de ses papiers à M. Casimir Stryienski.

L'article de la *Revue universelle* fut le point de départ de mes relations avec ce dernier qui vint me voir. M. Casimir Stryienski, jeune professeur d'anglais à Grenoble, s'était à son tour passionné pour Stendhal : il avait copié une grande partie des documents de Beyle conservés dans la bibliothèque de la ville et venait de publier le *Journal* dont j'avais loué la publication. Tour à tour, M. Stryienski a donné, d'après les manuscrits inédits, *le Journal de Stendhal* (1810-1814) en 1888, la *Vie de Henri Brulard* en 1890 et les *Souvenirs d'égotisme* en 1892, qui ont renouvelé complètement l'histoire de la vie de Beyle dont ces ouvrages constituent une véritable autobiographie. Jusqu'alors on ne possédait guère, pour la biographie de Stendhal, que la notice de Romain Colomb, l'article d'Auguste Bussière dans la *Revue des Deux Mondes*, le fameux *H. B.* de Mérimée et le livre de l'Anglais Paton. Depuis, M. Stryienski a publié un grand nombre de notes sur Stendhal qu'il a négligé, dans les dernières années de sa vie, pour se livrer à des études historiques, fort intéressantes d'ailleurs. On sait que, le 3 août dernier, il fut victime d'un terrible accident d'automobile.

Sur ces entrefaites, Paul Calmann-Lévy, sur le conseil de notre ami commun, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, me demanda d'écrire une préface pour les *Lettres intimes* adressées par Beyle à sa sœur Pauline, appartenant à M. Lesbros-Bigillion, petit-neveu par alliance de Stendhal. L'éditeur pensait qu'il y aurait probablement des coupures à pratiquer dans ces lettres que je trouvais fort ennuyeuses. « Quand il écrit à cette

sœur qu'il n'oublie dans aucun de ses testaments, ni dans aucun des actes sérieux de sa vie, ai-je dit alors, ce n'est plus un militaire, un diplomate, un artiste qui parle : c'est un sérieux professeur, un pédant même ; ce n'est plus un frère, mais un oncle grognon. Quand il écrit à cette sœur, il ne conseille pas, il ne gronde pas, car il n'y a pas matière à gronderie, il ronchonne ; tranchons le mot : quand il écrit à sa sœur, il est mortellement ennuyeux. Aussi cette correspondance avec sa sœur ne formera-t-elle pas un de ces ouvrages que le délicat de lettres exhume pour s'en délecter devant les flambées solitaires d'hiver ou dans les clairs de lune rêveurs d'été, c'est, dirait un de nos romanciers actuels, un document humain, document pour servir à l'histoire d'une époque difficile et à celle d'un esprit bizarre. »

« Et cependant, combien cet homme nous laisse entrevoir « l'humour » qu'il aurait pu déployer s'il n'avait pas eu peur, pendant cinq minutes seulement, de voir paraître devant lui le fantôme flottant du ridicule. Il parle de l'*Esprit des lois* à cette gamine qu'il traite quelques instants plus tard de petite imbécile ; il l'appelle petite bringue après l'avoir rasée avec Montaigne. Mais l'homme est ainsi fait d'antithèses, et quand il ne veut pas être lui-même, il grossit encore ses contradictions apparentes. Stendhal, qui adorait le vrai, a voulu se montrer trop souvent artificiel ; il est peut-être plus curieux, mais étant moins génial, il diminue d'ampleur. »

Je ne pratiquai pas de coupures, et proposai à Calmann-Lévy de placer mes notes en tête du volume, mais elles formaient un tel contraste avec les lettres qu'il fallut y renoncer, et les *Lettres intimes* parurent en 1892, sans ma préface. Je m'étais décidé à imprimer

mes notes à part sous le titre de *Stendhal et ses amis* en un volume in-4°, tiré à petit nombre, dont Charles Hérissey, d'Evreux, termina l'impression le 31 janvier 1890. Le volume renfermait un grand nombre d'illustrations, de fac-similés d'autographes, etc., et la couverture portait le célèbre médaillon de Henry Beyle, par David d'Angers (1829), dont j'ai prêté le cliché pour la brochure relatant l'inauguration du monument funéraire de l'écrivain au cimetière Montmartre, le 19 juin 1892.

J'avais porté sur Stendhal plusieurs jugements qu'il ne me semble pas devoir modifier aujourd'hui ; j'ai dit entre autres choses que « Beyle et Mérimée étaient l'un et l'autre dépourvus d'imagination: l'œuvre dans laquelle Stendhal paraît en avoir montré le plus : *le Rouge et le Noir*, ne repose, somme toute, que sur un fait divers qui s'est passé dans le Dauphiné, son pays, et auquel il a même emprunté une quantité surprenante de détails. C'est à cette absence d'imagination que nous devons ce nombre invraisemblable de notes que Beyle nous a laissées, car dès qu'une idée lui paraissait bonne, il l'inscrivait immédiatement sur un papier quelconque, de peur de l'oublier, et se hâtait de l'emmagasiner, dans la crainte de ne pas en retrouver une autre à point nommé : si une pensée nouvelle jaillit de son cerveau, il s'empresse de la noter en marge de son journal, sur la garde d'un volume, sur une note d'hôtel : il ne se fie pas à sa mémoire et il économise ses frais d'imagination. Cette idée, il la travaille longtemps : il y ajoute le résultat de travaux antérieurs accumulés sur ses bouts de papier ; ce n'est qu'après de laborieux efforts que Beyle arrive, non pas à une forme définitive, mais à un premier essai qui est aussi éloigné de la rédaction finale que lui-même l'est de la conception première ».

J'ajoutais : « Oserai-je dire que ce même manque d'imagination se retrouve chez nos deux grands romanciers, Zola et Daudet, qui le cachent par une surabondance de recherches et d'études : chez l'un, il y a plus de lecture ; chez l'autre, plus d'observation. » Aussi fus-je ravi de lire dans le feuilleton de l'*Echo de Paris* du 19 novembre 1891, ce passage du *Journal des Goncourt* qui confirmait ce que j'avançais au sujet de Daudet :

Dimanche 27 janvier. — Daudet s'écrie : « Je suis un être tout subjectif... je suis traversé par des choses..., je ne puis rien inventer... Déjà toute ma famille y a passé... Je ne peux plus aller dans le Midi. »

J'avais parlé du fameux article publié par Balzac dans sa *Revue parisienne*, dans lequel il écrivait : « La *Chartreuse de Parme* est dans notre époque et jusqu'à présent, à mes yeux, le chef-d'œuvre de la littérature française. »

Une fois déjà, Stendhal avait eu la chance d'être loué dans le *Journal des Débats*. Le professeur de rhétorique de Mérimée, Joseph Lingay, chez lequel Beyle avait rencontré le futur auteur de *Colomba* en 1821, avait réussi à faire passer, dans le numéro du 6 mars 1818, un article signé Z., fort élogieux sur l'*Histoire de la Peinture en Italie*, dont voici le début :

Je désire que mes lecteurs se trouvent dans la même disposition où je me sens quelquefois doucement entraîner, celle de chercher avec complaisance et de rencontrer avec délices une distraction littéraire aux spéculations politiques dont je me laisse involontairement occuper, quelque étranger que je sois à leur objet direct. Mais je ne sais par quel détour la politique se reproduit dans les esprits les moins ouverts à ses insinuations : mes lectures, mes conversations, mes promenades, mes travaux, mes loisirs, tout s'y rattache, tout

m'y ramène ; elle se glisse, avec mon journal du matin, sous ma tasse de chocolat ; à ma première sortie, je la retrouve devant un monument ; au théâtre, elle ne manque pas de m'avertir de chaque allusion ; dans le monde, elle domine exclusivement les entretiens ; elle dicte à l'Académie le programme du concours proposé pour la poésie ; la musique a des refrains pour tous les partis politiques ; enfin, au salon de peinture, elle m'attend encore entre un portrait et un tableau d'histoire. Le Musée royal, je l'avoue, étoit, jusqu'à présent, mon refuge le plus assuré contre les entreprises de la politique sur mes pensées ; mais cette année, il n'y a pas eu moyen de s'y soustraire ; les plus tristes souvenirs m'ont assailli jusque dans le Musée des Arts, et pour l'honneur d'un clair-obscur, il m'a fallu subir une seconde fois la douleur du 20 mars. Heureux encore, si tous les arts, en se vouant à la politique, ne lui empruntoient et ne retraçoient à nos yeux que des souvenirs consolateurs, et l'image des plus belles vertus et de la gloire la plus pure ! Lorsqu'à la fin de l'exposition de 1817, tous les regards, tous les cœurs étoient attachés sur l'admirable tableau de M. Gérard, lorsqu'au pied de cette toile où respiroit le modèle des Rois dans le portrait du nôtre, toutes les opinions se confondoient dans un seul sentiment, alors je n'accusois plus la dépendance politique des arts, et je rendois grâce à cette heureuse combinaison du plus beau souvenir de l'Histoire de France avec le plus beau talent de l'école française ! Je voyois avec transport tous les esprits se rallier dans l'admiration commune d'un grand Roi et d'un beau talent, tous deux Français, et dont l'un, en retraçant avec tant de perfection l'image si chérie de l'autre, flattoit doublement l'orgueil national !

Cherchons dans la patrie des arts elle-même, dans l'histoire de sa gloire et de ses grands artistes, le plaisir sans mélange d'admirer les chefs-d'œuvre pour eux, de sentir le génie par ses propres efforts ! J'ouvre l'*Histoire de la Peinture en Italie*. Ce livre manquoit à la littérature...

L'article se terminait ainsi :

En résumé, ce livre est utile aux artistes comme aux amateurs ; c'est le plus complet, et en même temps le plus concis qui ait été publié sur cette matière. Les gens du monde voudront le lire, parce qu'il fournit beaucoup de phrases pour la conversation... L'auteur a beaucoup d'esprit, mais il a aussi tous les préjugés des philosophes ; car ils ont bien les leurs. Je ne les combattrai point dans un article consacré aux douces idées des arts : une telle discussion seroit ici déplacée.

La joie de Stendhal ne devait pas être de longue durée.

Dans le *Journal des Débats*, du lundi 9 mars 1818, parut un article daté : Paris, 8 mars, sans signature, dans lequel, au nom des saines doctrines, on rabrouait sévèrement et l'auteur du livre et l'auteur du compte rendu élogieux. Ce réquisitoire n'a jamais été réimprimé : il est trop curieux pour que je ne profite pas de l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de le reproduire :

Il s'est glissé dans ce journal, *Feuilleton du 6 de ce mois*, un article plein de louanges sur un ouvrage plein d'extravagances, intitulé : *Histoire de la Peinture en Italie*. La religion du rédacteur en chef a été d'autant plus facilement surprise, qu'il ne pouvoit soupçonner jusqu'à quel point une imagination délirante peut, dans un ouvrage sur la peinture, insulter aux principes de la plus saine politique, et outrager les maximes de la plus saine morale ; c'est ce que l'auteur de l'article, qui n'appartient et ne peut appartenir à aucun des rédacteurs du *Journal des Débats*, s'étoit bien gardé d'indiquer. On pouvoit entrevoir dans cet extrait que l'historien de *la Peinture en Italie* n'est pas toujours guidé par un goût sûr dans ses jugemens, et que dans ses observations, immédia-

tement relatives à l'art dont il traite, il s'écarte plus d'une fois des doctrines orthodoxes ; et l'auteur de l'article, qui semble partager en cela ses sentimens, a pu s'attendre à une tolérance qui n'entraîne pas de forts (*sic*) grands inconvéniens, et qui ne présente pas de forts grands dangers ; il nous semble, par exemple, que les rangs, dans la peinture, sont aujourd'hui fixés entre nos premiers artistes par les vrais connoisseurs, de manière que cet ordre et cette espèce d'hiérarchie ne sauroient plus être à la merci du caprice ; mais il a fort bien senti que la même sorte de tolérance ne pouvoit s'appliquer à des idées plus graves et à des choses plus importantes ; et c'est ce qui l'a engagé à laisser totalement dans l'ombre ce que l'auteur dit de l'influence du gouvernement monarchique sur les arts, doctrine qu'il étoit si facile de réfuter, et ce qu'il dit aussi à l'occasion de l'Antinoüs (p. 123 et 124, t. II), de certains égaremens honteux, dont il ose faire l'apologie avec une franchise qu'il seroit aisé d'appeler d'un autre nom : la citation de ce dernier passage, que nous rougirions de transcrire, feroit sans doute rougir aussi et l'auteur du livre et l'auteur de l'article. Nous nous bornerons à donner une idée plus complète de ce qu'avance l'historien de la *Peinture* touchant le gouvernement monarchique, considéré dans ses rapports avec les arts ; il prétend d'abord (p. 81 de son *Introduction*) que *le gouvernement monarchique brise les âmes des artistes*, que ce gouvernement (même page) *écrase le moral des peuples* ; il ajoute ensuite que, *quelles que soient les vertus du Roi, il ne peut empêcher que la nation ne prenne et ne conserve les habitudes de la monarchie ; que chaque classe de sujets n'ait intérêt à plaire au ministre ou sous-ministre, qui est son chef immédiat* ; ce qu'il développe de la manière suivante : « Je suppose tou-
« jours ces ministres les plus honnêtes gens du monde. Les
« habitudes serviles que donne la soif de leur plaire ont un
« caractère déplorable de petitesse, et chassent toute origina-
« lité ; car, dans la monarchie, celui qui n'est pas comme
« les autres, insulte les autres, qui se vengent par le ridicule.

« Dès lors, plus de vrais artistes, plus de Michel-Ange, plus « de Guide, plus de Giorgion. On n'a qu'à voir les mouve- « mens d'une petite ville de France, lorsqu'un prince du sang « doit y passer, l'anxiété avec laquelle intrigue un malheu- « reux jeune homme pour être de la garde d'honneur à che- « val ; enfin il est désigné, non point par ses talens, mais par « l'absence de ses talens ; mais parce qu'il n'est pas *une mau- « vaise tête*, mais par le crédit qu'une vieille femme dont il fait « le boston a sur le confesseur du maire de la ville. Dès lors, « c'est un homme perdu. Je ne prétends pas qu'il ne soit hon- « nête homme, homme respectable, homme aimable, si l'on « veut, mais ce sera toujours un plat homme. » (Pages 82 et 83 de l'Introduction.)

A la vérité, l'auteur cherche à faire entendre, quelques pages après, que ce qu'il vient de dire n'a point trait à *la monarchie constitutionnelle*, qui, suivant lui, *seroit assez favorable* à la peinture. Nous voulons bien l'en croire, car nous n'essayons pas d'aller au delà du sens littéral de ses paroles ; mais il est si facile de passer de la haine des Rois à la haine de toute espèce de gouvernement royal, qu'après avoir lu et le passage précédent, et ce que l'auteur dit (p. 258, t. I) à l'occasion de François Ier, pleurant la mort de Léonard de Vinci, on a quelque envie de penser que son exception en faveur de la royauté constitutionnelle, n'est qu'une sorte de précaution oratoire et d'artifice de rhétorique dont il se sert pour adoucir ce qu'il y a de trop cru dans l'énoncé de ses opinions. Il a, en effet, si mauvaise idée des Rois, qu'il s'étonne des larmes dont François Ier honora la mémoire d'un grand artiste, et qu'il s'écrie avec un sentiment qui est même autre chose que de l'étonnement et de la surprise : *Un Roi pleure !* comme s'il voulait dire qu'un Roi, par cela même qu'il est Roi, a nécessairement l'âme trop dure pour donner de pareilles marques de sensibilité. Au reste, tout cela se trouve parfaitement d'accord avec les déclamations antireligieuses et les insinuations immorales qui fourmillent dans cet ouvrage où l'auteur va jusqu'à dire ici,

que *le dogme de l'immortalité de l'âme est une invention toute moderne,* et là, qu'il préfère *les Contes de La Fontaine aux sermons les plus éloquens de Rousseau,* ce qui est tout à fait digne de son plaidoyer pour *Antinoüs.*

D'après cet exposé trop succinct, mais fidèle dans sa brièveté, on ne s'étonnera pas que les propriétaires et les rédacteurs de ce Journal croient devoir désavouer, d'un commun accord, l'article inséré dans le feuilleton du 6 de ce mois, article dont l'auteur s'est rendu coupable d'un véritable abus de confiance qu'il ne nous obligera sûrement pas d'expliquer : car cette explication publique pourroit avoir pour lui d'assez fâcheuses conséquences ; nous l'abandonnons à ses regrets, et nous espérons qu'il n'essaiera pas de retomber dans une pareille faute, devenue d'ailleurs impossible désormais pour lui. Il a induit un moment le public en erreur sur un mauvais ouvrage, après avoir trompé le rédacteur en chef de cette feuille ; c'est bien assez de tromperies ; nous souhaitons que la reconnoissance de l'historien de *la Peinture* suffise pour se consoler des reproches qu'il se doit faire : cette reconnoissance doit être grande si elle est proportionnée à la mesure des absurdités de tout genre, dont le rédacteur de l'article a bien voulu se faire le panégyriste.

Je n'ai pas trouvé trace de ces articles dans le volume imprimé à l'occasion du *Centenaire du Journal des Débats* publié en 1889. Le *Journal des Débats* s'est montré depuis beaucoup plus indulgent pour Beyle, car j'y ai inséré, le 29 octobre 1897, mes *Notes sur Stendhal bibliothécaire*, et M. J. Bourdeau, le 3 mai 1902, put y consacrer un long article sur le *Stendhal* de M. Chuquet.

Mais revenons à Stendhal.

Mon excellent ami, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, m'apporta un jour six volumes reliés en basane : c'était un Molière, et quel Molière ! Une édition banale, publiée en 1814, chez Nicolle, en six volumes.

in-8°, et annotée par Petitot. Mais au commencement, et surtout à la fin de chaque volume, de nombreuses pages additionnelles étaient couvertes de notes ; d'autres envahissaient parfois le texte même de l'ouvrage : toutes rédigées dans l'une des trois ou quatre écritures que je connais de Stendhal. Du reste, une inspection rapide de l'exemplaire indiquait clairement sa provenance : la reliure avait été faite pour Beyle. Les lettres H. B., marquées en queue sur le dos des volumes, n'auraient laissé aucun doute à ce sujet, si un memorandum en italien, contenu dans l'un des volumes, n'avait été encore plus explicite :

Comprato 42 in febrajo 1813, legato per soldi 50, il volume nel seguente marzo.

Ces notes, outre de longues critiques sur les pièces de Molière : *Tartufe*, *le Misanthrope*, *l'Ecole des Femmes*, *Georges Dandin*, *les Femmes savantes*, commencées « à Milan, en novembre 1813, pour remplir l'intervalle d'un rendez-vous à un autre, je lis Molière la plume à la main », renferment des essais sur le *Rire*, sur *Shakespeare*, donnés plus tard au public sous une forme plus étudiée sinon plus parfaite, et des réflexions sur la manière dont l'ouvrage a été édité par Petitot. Le pauvre homme !

Naturellement, ces volumes reposent maintenant à Chantilly, au milieu des trésors légués à l'Institut par M. de Spoelberch de Lovenjoul.

Je me décidai à publier ces notes ; j'avais tout d'abord demandé quelques spécimens à mon ami Léopold Cerf, imprimeur à Versailles ; puis voulant faire une publication de luxe, je confiai mon manuscrit à Charles Herissey, d'Evreux, qui acheva d'imprimer, le 6 mai 1898, le petit volume intitulé : *Molière jugé par Stendhal.* Je

puis dire qu'il tenait plus que ne promettait son titre, car outre le commentaire de Stendhal sur Molière, il renferme bon nombre de documents inédits, et, en particulier, les notes de Beyle sur Vauvenargues.

Cette fois, je croyais avoir dit un adieu définitif à Stendhal : j'avais même écrit, en tête de la préface de mon dernier volume : « Je n'ai aucun scrupule à dire que l'on a peut-être trop en public, moi tout le premier, parlé de Stendhal. Il en est de Beyle, comme d'autres écrivains qui se doivent déguster à petites doses, et non être avalés à grandes gorgées. Le seul auteur de ce siècle, que notre cerveau puisse absorber sans fatigue, est Alexandre Dumas. »

Hélas ! j'avais compté sans l'enthousiasme d'un jeune éditeur entreprenant ! M. Edouard Champion allait publier les *Œuvres complètes de Stendhal.* Il me demanda d'écrire la bibliographie des œuvres de son auteur : c'est un projet que j'avais jadis caressé et qui même avait été annoncé dans le *Livre* d'Octave Uzanne. J'hésitai beaucoup à accepter une collaboration qui devait me prendre beaucoup du temps que je consacre à des travaux d'une tout autre nature, puis ayant pensé que cet ouvrage serait un dérivatif à mes recherches ordinaires consacrées à l'Extrême-Orient, au contact de la jeunesse redevenant plus jeune, j'acceptai la proposition de M. Champion. Voilà pourquoi je suis redevenu stendhalien. Que ceux qui ne sont pas retombés deux fois dans le même péché me jettent la pierre !

HENRI CORDIER,
de l'Institut.

La sensibilité de Stendhal

M. Léon Bélugou publia, en 1894, dans la Cocarde, *de M. Maurice Barrès, une série d'études sur Stendhal, qui étaient intitulées :* les Petits Mardis stendhaliens *et qui forment une des meilleures contributions, suivant le mot de Jean de Mitty, à l'étude des « origines profondes de la pensée de Beyle* [1] *». Quelques-unes de ses études sont restées inédites : c'est l'une d'elles que nous avons le bonheur de publier aujourd'hui. Touché par les regrets que nous lui exprimions de ne point voir ses études réunies en volume, M. Bélugou nous fit cadeau de ses* Petites Beyleries *(comme il les appelle) par cet éloquent billet : « Je ne veux pas que vous ayez un crève-cœur à cause de moi. Stendhal pensait qu'une femme appartient de droit à celui qui l'aime le mieux. Puisque vous aimez tant ces « Mardis », ils sont à vous. Je vous les donne en déplorant votre goût* [2] *... »*

« On ne connaît pas assez M. Léon Bélugou, observait

1. Préface de *Napoléon*, page x, en note.
2. Le Stendhal-Club. *Revue de l'Ermitage*, 15 mars 1905.

M. Paul Léautaud, en 1905. C'est bien sa faute d'ailleurs. Il n'écrit jamais que pour dire quelque chose, et quand il écrit, il ne dit rien de plus que le nécessaire. A cette époque, cela détone un peu [1]. » *La préface des premières* Soirées du Stendhal-Club *n'est-elle pas la démonstration de cette judicieuse remarque ?*

Si les écrits de M. Bélugou sont aussi rares que recherchés, sa personnalité se dérobe plus encore derrière une réelle modestie. Voici, cependant, quelques détails biographiques, obtenus par surprise, qui intéresseront les Rougistes *: « Je ne suis pas Dauphinois, nous déclarait M. Bélugou. Je suis né, il y a bien longtemps, du côté de Dijon. Mais j'ai vécu jusqu'à vingt ans dans la ville et j'ai fait mes études au collège où Julien Sorel a passé une année de philosophie. J'ai même connu un vieux condisciple de Julien qui se souvenait encore, après soixante ans, des beaux yeux du petit sournois. J'ai connu les petits-fils du marquis de la Mole et je vais toujours à Grenoble avec un vrai plaisir. Vous voyez bien que tout cela ne signifie pas grand'chose* [2]... » *Nos lecteurs ne seront certainement pas de cet avis.*

Adolphe Paupe.

Rien de plus tenace, de plus inattaquable qu'une légende, et la prétention peut sembler naïve de tenter d'en rectifier même un seul trait. Il est pourtant des assertions qu'un stendhalien ne peut ouïr sans quelque impatience et contre lesquelles il a le devoir de protester à chaque fois qu'elles se produisent. Non qu'il

1. Lettre à Ad. Paupe, 11 décembre 1908.
2. Lettre à Ad. Paupe, 10 janvier 1906.

se flatte de convertir un seul des irréconciliables pour qui *le Rouge et le Noir* est le dernier mot de l'ennui et de la perversité ; tout de même, il peut se rencontrer dans le nombre un détracteur accidentel que la prévention n'aveugle pas, que l'abord un peu étrange a seulement déconcerté : celui-là reprendra peut-être avec faveur un livre jeté avec dépit et sera étonné de sentir un charme qu'il ne soupçonnait pas.

Parlez de Stendhal ; neuf fois sur dix, l'image que vous évoquerez est celle d'un analyste sec et paradoxal, dépourvu, aussi complètement qu'il est possible, de sensibilité. On accorde, assez volontiers, qu'il est un esprit supérieur ; mais c'est pour déplorer aussitôt la sécheresse et la froideur de son âme, son ironie, son scepticisme et sa méchanceté.

Si ce portrait était exact, si l'auteur de *la Chartreuse* avait une physionomie aussi peu séduisante, disons le mot, aussi franchement antipathique, on s'expliquerait mal la ferveur des amitiés qu'il inspira et la dévotion dont il est l'objet dans sa petite église. C'est un faible lien que la sympathie uniquement fondée sur l'intelligence, et il ne saurait y avoir d'attachement durable où le cœur manque.

La vérité est que Beyle avait une âme enflammée, « mélancolique et folle », une sensibilité presque maladive, un cœur débordant d'enthousiasme et de tendresse passionnée. A ce sujet, les documents surabondent, et il suffit, pour être édifié, d'ouvrir au hasard le *Rouge* ou la *Chartreuse*, les deux volumes de la *Correspondance*, les *Lettres intimes*, ou, mieux encore, la *Vie de Henri Brulard*, que les soins pieux de M. Stryienski ont récemment mise au jour. Voici en quels termes Brulard, c'est-à-dire Stendhal lui-même, nous est présenté :

« Les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées, ses enthousiasmes s'égarent, ses sympathies sont trop vives et ceux qu'il plaint souffrent moins que lui. »

Un peu plus loin, je lis : « Ma sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres me blesse jusqu'au sang. »

Ailleurs encore : « Je fus avec eux comme je fus plus tard avec les êtres que j'ai trop aimés, muet, immobile, stupide, peu aimable et quelquefois offensant à force de dévouement et d'absence de « moi ». Mon amour-propre, mon intérêt, mon « moi » avaient disparu en présence de la personne aimée, j'étais transformé en elle ». Etc., etc... Ce positiviste endurci, sans illusion et sans enthousiasme, composait ainsi son épitaphe : « *Il aima Cimarosa*, *Shakespeare*, *Mozart*, *le Corrège. Il aima passionnément V. M. A. Ange... M. Il respecta un seul homme : Napoléon.* »

Il est vrai qu'on l'accuse d'avoir mal parlé de Napoléon, dont il n'aurait vu que les petits côtés. Taine, aussi, a encouru ce reproche et il le méritait juste autant. « J'éprouve un sentiment religieux en écrivant la première phrase de la vie de Napoléon. » Ainsi débute cet iconoclaste. La vue seule de l'Italie le soulevait hors de lui-même. « Je tressaillais, les larmes me venaient aux yeux. Il m'arrivait de dire à propos de rien : « Mon Dieu, que j'ai bien fait de venir en Italie. » Il y rencontre lord Byron : « J'étais rempli de timidité et de tendresse. Si j'avais osé, j'aurais serré sa main en fondant en larmes. » Tel est l'homme dont on a dit qu'il avait surtout vécu « dans sa tête » et qu'il manquait de passion.

*
* *

Est-il davantage un sceptique ? Entendons-nous. Il y a deux façons bien différentes d'être sceptique, tout au moins de le paraître. Le vrai scepticisme naît du désenchantement ; l'homme, qu'un long voyage à travers les choses a désabusé, n'attache plus de prix à rien, et, tantôt avec tristesse, tantôt avec gaieté, prononce la mélancolique parole de l'Ecclésiaste.

A côté de ce scepticisme, il y a le scepticisme tout d'apparence, de l'âme passionnée. Celle-ci, uniquement attentive à l'objet dont elle est délicieusement affectée, s'y absorbe tout entière et néglige le reste. C'est un grand scandale pour les gens graves qui, plus heureux, ont le loisir de partager leur attention et de comprendre l'importance considérable des intérêts d'argent et de parti.

On devine de quelle nature était le scepticisme de l'homme qui a écrit cette phrase : « Dans tous les temps, toutes les distractions, tout ce qui est étranger à ma passion, a été nul pour moi ; ou heureuse ou malheureuse, elle remplit tous mes instants. » Voilà un scepticisme que pratiquait sans contredit Mlle de Lespinasse.

*
* *

On est dupe de l'ironie perpétuelle de Stendhal. On ne s'aperçoit pas qu'elle n'est qu'un voile dont se masquent, par crainte du vulgaire et horreur de l'étalage, les effusions d'une sensibilité rétractile à l'excès. Les âmes délicates ont cette pudeur : il leur répugne d'exposer leurs sentiments aux regards et aux moqueries des indifférents, des malveillants et des sots. « *Quelle*

duperie de parler de ce qu'on aime ! Que peut-on gagner ? Le plaisir d'être ému soi-même un instant par le reflet de l'émotion des autres ? Mais un sot, piqué de vous voir parler tout seul, peut inventer un mot plaisant qui vient salir vos souvenirs. De là, peut-être, cette pudeur de la vraie passion que les âmes communes oublient d'imiter quand elles jouent la passion. »

« Pendant tout le cours de ma vie, dit-il ailleurs, je n'ai jamais parlé de la chose pour laquelle j'étais passionné ; la moindre objection m'eût navré le cœur. »

Le soir, devant un papier, il n'avait pas la même retenue : il s'abandonnait sans réserve ; de là vient que lorsqu'on lit ses livres, on se sent en conversation avec une âme. Sans doute, là est aussi le secret de la fascination singulière qu'il exerce sur certains esprits, sur ceux qui attachent du prix à ces sortes de confidences. Toujours et partout il ne fait que raconter ce qui se passait dans son cœur ; il le disait à Balzac, et on peut le croire ; ses plus aimables créations : Mme de Rénal, Mathilde de la Mole, dans *le Rouge et le Noir*, pour ne parler que de celles-là, sont de la même famille que lui ; elles ont sa façon de chercher le bonheur et de comprendre la vie, et c'est parce qu'il leur a donné son âme qu'elles plaisent tant.

*
* *

Comme il fuyait les ennuyeux et qu'il était hautain, il passait pour méchant auprès de ceux qui le connaissaient mal ; cette réputation l'affligeait médiocrement et ne le surprenait pas. Il aimait à rappeler ce vers d'Ovide dont il faisait à lui-même l'application : *Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis*, ce qui veut dire : Parce qu'ils ne comprennent pas, ils m'appellent barbare.

Son opinion sur ce point n'a jamais varié ; dès ses premiers débuts dans le monde, sa conviction était faite, et il écrivait à sa sœur : « *Quand on a le malheur de ne pas ressembler à la majorité des humains, il faut les regarder comme des gens qu'on a mortellement offensés, et qui ne vous souffrent que parce qu'ils ignorent l'offense qu'on leur a faite : un mot, un rien peut vous trahir.* » Longtemps après, on retrouve cette préoccupation affirmée encore dans une de ses lettres : « *J'ai assez vécu pour apprendre que différence engendre haine.* »

En toutes choses, ce qu'il aimait, c'est la perfection du naturel. L'exagération et l'emphase lui étaient insupportables.

Il ne recherchait pas la gloire dont il avait sondé de très bonne heure l'inanité : son ambition était d'obtenir quelques lecteurs dont le suffrage lui importait par-dessus tout.

La popularité relative dont il jouit à l'heure présente ne lui aurait inspiré aucune vanité, plutôt quelque gêne ; il n'eût pas échappé à sa clairvoyance quel fond de badauderie recouvre cet enthousiasme. Il était loin de s'attendre assurément qu'il dût un jour obtenir à Grenoble, sa ville natale, non plus qu'ailleurs, l'immortalité en bronze ou en marbre ; la perspective d'une telle consécration eût diverti cet homme de goût. Mais il eût ri tout à fait des scrupules inattendus que donne à quelques-uns la fantaisie spirituelle de ses compatriotes.

En quoi, je me le demande, le patriotisme le plus ombrageux serait-il offensé qu'on élevât cette statue dans la ville de Lesdiguières ? Il y a là un mystère que Stendhal lui-même n'aurait pu éclaircir...

Léon Bélugou.

Novembre 1903.

LES FINANCES D'HENRI BEYLE[1]

(Documents inédits[2].)

Les stendhaliens m'excuseront si je leur offre aujourd'hui quelques documents d'un ordre très positif et d'une lecture un peu ardue ; mais ils se rattachent à l'existence d'Henri Beyle, dont ils confirment les difficultés pécuniaires, et, à ce titre, méritaient d'être publiés. Echelonnés de 1816 à 1819, ces actes authentiques sont de l'époque où Stendhal, préoccupé de s'assurer une carrière indépendante, fit le plus de chiffres pour son propre compte, avant d'en aligner dans un consulat.

Il établit, à plusieurs reprises, son budget, tablant sur le présent, escomptant l'avenir, pour aboutir à une grande déception lorsqu'il réalisera la succession pater-

1. Extrait d'un livre à paraître chez Honoré et Edouard Champion : *la Vie littéraire de Stendhal*, par Adolphe Paupe.
2. Collection de M. P.-A. Cheramy.

nelle. C'est ainsi que, dans le second de ces actes, nous le voyons rédiger, avec son ami Félix Faure, une convention qui devait lui procurer une rente appréciable. Mais pourquoi cette convention est-elle expressément annulée le jour même où elle est faite ? Mystère — qui ne doit pas nous surprendre avec Stendhal. Le plus simple n'était-il pas, si l'on renonçait à cette convention, de la déchirer ? Il semble qu'on ait voulu la faire (en l'annulant par une contre-lettre) pour s'en servir vis-à-vis de tiers, par exemple vis-à-vis de Beyle père et pour l'ennuyer, mais en ayant pris la précaution de la dépouiller de toute efficacité pratique.

Quoi qu'il en soit, nous retrouvons là M. de Salvaing, propriétaire, sa vie durant, d'un étage de la maison de Chérubin Beyle, et âgé de 59 ans en 1817. Il est assez piquant de voir Stendhal, dans sa *Correspondance*, supputant les années que peut encore vivre ce Salvaing, dont le décès doit l'enrichir un jour qui tarde à venir !

La convention du 16 avril 1819 est très claire ; quant à l'additionnelle qui la suit, elle nous paraît, sauf erreur, un arrangement pris par Beyle pour remédier aux retards apportés par son père dans le paiement d'une pension en exécution d'un arrangement conclu par eux en 1817. Les lecteurs du *Journal* de Stendhal savent que le père de Stendhal faisait volontiers la sourde oreille aux réclamations de son fils ; ce dernier était d'ailleurs fort négligent de son côté, si nous en croyons Hélie, homme « tout à fait supérieur », au dire de Stendhal lui-même, et dont la lettre du 21 avril 1819 est fort instructive.

Je remercie beaucoup la *Revue critique*, organisatrice de ce numéro exceptionnel, consacré à la mémoire d'Henri Beyle, d'avoir bien voulu me permettre d'y figurer —

comme un tabellion parmi des gens de lettres — ce qui honore singulièrement mes panonceaux.

ADOLPHE PAUPE.

Convention du 15 septembre 1816.

(Ecriture de Beyle.)

M. Henri Beyle est propriétaire d'une maison située à Grenoble, rue de Bonne, en vertu d'une donation en bonne forme de M. J.-C. Beyle, son père. Par cette donation, ladite maison est chargée de l'hypothèque d'une somme de quarante-cinq mille francs, empruntée à M. Requelfort par l'entremise de M. Paris, agent de change à Grenoble ; plus, M. de Salvaing doit avoir, sa vie durant, la jouissance du premier étage de ladite maison, plus, une pension de six cents francs payable à une servante de M. de Salvaing, après la mort dudit sieur, est hypothéquée sur ladite maison. Tel est l'état de la propriété de M. Henri Beyle.

Il déclare céder cette propriété à M. Joseph Robert, qu'il substitue entièrement, à cet égard, en son lieu et place, moyennant conditions ci-après :

1° M. Joseph Robert déclare connaître les charges de la maison et se soumettre à les remplir ;

2° Il s'oblige à payer à M. Henri Beyle une somme annuelle de deux mille cinq cents francs à compter de ce jour. Cette somme sera payée, à Milan, tous les mois par douzième. Ledit paiement annuel aura lieu jusqu'au jour du décès de M. J.-C. Beyle père. Moyennant quoi, le paiement des quarante-cinq mille francs, l'accomplissement des charges relatives à la jouissance de M. de Salvaing et de sa domestique, M. Henri Beyle met en son lieu et place, pour ladite maison, M. Joseph Robert, banquier à Milan.

A la réquisition d'une des deux parties, la présente convention sera convertie en acte public, tous les frais d'actes et autres devant être supportés par M. Joseph Robert. Au cas de non-exécution de la présente, M. Henri Beyle s'oblige à rembourser à M. Robert toutes les sommes à lui payées plus une soulte de dix mille francs. La pension de deux mille cinq cents francs court à compter de ce jour, quinze septembre 1816.

Fait double à Milan, en la maison de M. Robert, contrada de Pasari.

(S. S.)

Convention annulée. — 15 septembre 1816.

(Ecriture de Beyle.)

Les soussignés déclarent que la convention souscrite par eux aujourd'hui, 15 septembre 1816, et par laquelle M. H. Beyle cède une maison située à Grenoble à M. Joseph Robert, moyennant une pension annuelle de deux mille cinq cents francs, est nulle et de nul effet.

Signé : ROBERT FRÈRES.

Contrat de rente viagère.

(Ecriture de Félix Faure. — 7 octobre 1817.)

Entre les sieurs Henri-Marie Beyle, propriétaire, et le sieur Joseph-Désiré-Félix Faure, substitut du Procureur général, soussignés, sont intervenues les conventions suivantes :

ARTICLE PREMIER.

Le s[r] Félix Faure reconnaît avoir reçu du s[r] Henri Beyle, à différentes époques, et lui devoir aujourd'hui une

somme de dix mille francs pour le paiement de laquelle somme ledit sr Félix Faure s'oblige par les présentes à payer annuellement à partir du 1er novembre mil huit cent dix-sept, au sr Henri Beyle, une rente viagère constituée au dix pour cent, sur la tête du dit sr Henri-Marie Beyle, ladite rente de la somme de mille francs payable de six mois en six mois, en espèces métalliques et non autrement, savoir les premiers cinq cents francs au 1er juillet mil huit cent dix-huit, le second semestre au 1er janvier mil huit cent dix-neuf, ainsi de suite. Le sr Henri Beyle reconnaissant avoir été payé présentement des deux mois qui courent depuis le 1er novembre prochain, jusqu'au 1er janvier mil huit cent dix-huit.

Article 2.

Le sr Félix Faure se réserve expressément la faculté de résoudre le présent contrat de rente viagère quand il le jugera convenable, et ce, en restituant au sr Henri Beyle le capital de dix mille francs pour lequel la susdite rente viagère a été constituée.

Article 3.

Au moyen des présentes conventions, les parties contractantes déclarent être quittes réciproquement et renoncent à toute répétition pour toute espèce de comptes, prêts ou négociations quelconques qui auraient pu intervenir entre eux antérieurement aux présentes. — Déclarent avoir réciproquement retiré ou brûlé tous titres et quittances à cet égard.

Ainsi convenu et fait à double, à Grenoble, le 7 octobre mil huit cent dix-sept.

Signé : Félix Faure,
Substitut du Procureur général.

J'approuve quoique d'autre main soit écrit.

H. Beyle.

Enveloppe écrite par Beyle :

Contrat de rente nulle.

Monsieur le Chevalier Louis Crozet, Ingénieur des Ponts et Chaussées. Maison Dulac, sur le marché à blé, à Troyes.

Convention du 12 août 1819.

(Résiliation du contrat de rente viagère du 7 octobre 1817.)
(Ecriture de Félix Faure.)

Entre nous soussignés, il est convenu que nous résilions le contrat de rente viagère constitué au profit de M. Henri Beyle par nos conventions du 6 octobre mil huit cent dix-sept.

En conséquence, M. Félix Faure rembourse le capital de cette rente viagère à M. Henri Beyle, ainsi que la susdite convention lui en a donné la faculté.

Et M. Henri Beyle reconnaît avoir reçu tout présentement les dix mille francs composant le susdit capital, ainsi qu'il suit, savoir :

Quatre mille francs comptant;

Quatre mille francs en un billet payable à réquisition sur MM. Charles Durand fils et Cie, banquiers de cette ville, sous la date du 14 mai 1819 ;

Deux mille francs en un billet de pareille somme, payable au douze août mil huit cent vingt-quatre, avec intérêt au cinq pour cent, souscrit par M. Félix Faure au profit de M. Henri Beyle.

Au moyen de quoi, M. Beyle reconnaît être remboursé du capital de dix mille francs, prix de la rente viagère constituée à son profit le 6 octobre 1817 et avoir reçu précédemment tous les arrérages de cette rente échus jusqu'à ce jour.

Au moyen du présent acte, tous les comptes des soussignés, de quelque nature qu'ils soient, se trouvent définitivement réglés et soldés.

Déclarant nous être remis réciproquement toutes lettres et quittances.

Fait double à Grenoble, ce 12 août mil huit cent dix-neuf.

Signé : FÉLIX FAURE. Signé : H. BEYLE.

Convention de vente. — 16 avril 1819.

(Ecriture de Beyle.)

M. Joseph Robert, propriétaire, et M. Henri Beyle fils, propriétaire, sont convenus des faits suivants :

ARTICLE PREMIER.

M. Henri Beyle vend purement, simplement et irrévocablement à M. Joseph Robert la nue propriété du premier étage de la maison bâtie par M. J. Beyle père et située à l'angle de la place Grenette et de la rue de Bonne, lequel appartement a été acheté et est possédé à vie par M. de Salvaing. L'appartement est vendu avec ses caves, greniers et dépendances tel qu'en jouit M. de Salvaing.

ARTICLE 2.

M. Henri Beyle recevra de M. Robert la somme de dix mille francs, prix de vente de la nue propriété dudit étage (je dis 10.000 fr.) aussitôt que les hypothèques dont cet étage est grevé auront été levées.

ARTICLE 3.

A partir du premier mai prochain 1819, M. Joseph Robert paiera à M. Henri Beyle l'intérêt au 5 o/o de ladite somme de dix mille francs, et ce jusqu'au jour du paiement, et en cas de décès du propriétaire à vie M. J. Robert entrera sur-le-champ en jouissance.

ARTICLE 4.

Le paiement du prix de vente de *dix mille francs* aura lieu au plus tard dans les trois mois qui suivront le décès du propriétaire à vie et l'entrée en jouissance de M. J. Robert, et ce, quand même les hypothèques ne seraient pas levées, la valeur totale de la jouissance et de la nue propriété couvrant lesdites hypothèques.

ARTICLE 5.

Fait et conclu à Milan, le seize avril 1819, la présente convention de vente sous seing privé, laquelle convention sera échangée contre un acte public passé par-devant notaire, à la première réquisition de l'une des parties et aux frais de l'acquéreur. — La présente convention a été signée à double. — Vente pour le prix de dix mille francs.

Signé : ROBERT. Signé : H. BEYLE.

2e Convention du 16 avril 1819.

(Ecriture de Beyle.)

En considération de la vente ci-contre, M. Robert s'oblige à payer à M. Henri Beyle *quatre cents francs* le trois février de chaque année, et *quatre cents francs* le trois août, pension annuelle et viagère due par M. Beyle père à M. Henri Beyle. M. Robert exercera envers M. Beyle père tous les droits résultant de la convention qu'il a passée avec M. son fils le 3 février 1817, et effectuera les paiements de *400 francs chaque* à Milan, les 3 février et 3 août de chaque année, pourvu toutefois que M. Beyle père ne soit pas en retard de paiement de plus d'une année.

Fait et convenu à Milan, le 16 avril 1819.

Signé : ROBERT. Signé : H. BEYLE.

Lettre.

Grenoble, 21 avril 1819.

MONSIEUR,

Je ne puis m'expliquer comment il se fait que de six lettres au moins que je vous ai adressées depuis le mois de novembre dernier, aucune ne vous soit parvenue, tandis que toutes les vôtres ou au moins la plupart, autant que je puis en juger, me sont exactement remises.

Je vais par celle-ci répondre à celle que vous m'avez écrite le 11 de ce mois, datée de Milan, et cependant marquée au timbre de Lyon :

1° Selon votre recommandation réitérée, je vous la dirigerai, ainsi que j'ai déjà fait d'une précédente, sous le couvert de MM. Robert, négociants à Milan.

2° Je verserai à mesure de réception chez M. Barthelon, pour compte de MM. Robert, tous les fonds que je recevrai pour vous, au lieu de prendre des lettres de change. Je prendrai le parti de faire ainsi porter même les 800 francs que je versai chez le banquier le 4 décembre dernier, contre une lettre de change de pareille somme par MM. Robert, que je vous adressai le même jour sous le couvert convenu de M. Asti, lettre de change dont je vous ai plus tard envoyé un double, la première n'étant point parvenue.

Mais MM. Robert paraissent avoir été avisés de ce versement, de sorte qu'il suffira de faire rectifier la somme du reçu lorsque je verserai le terme de May.

3° Je me suis expliqué avec M. votre père sur le point de savoir s'il entendait appliquer le paiement de 400 francs qu'il a fait à MM. Robert, pour vous, sur le terme d'août ou sur celui de février dernier ; — il m'a affirmé que son intention avait été de payer le terme d'août.

Et quant au terme de février, il a nettement refusé d'accepter la lettre de change que je lui ai présentée et a motivé son refus sur ce que la pension, par lui constituée à votre profit, ayant été contractée de sa part, sous la foi de la vente passée aux demoiselles Chevalier, et cette condition n'étant pas entièrement accomplie, de votre part, par suite du refus d'hypothèque éventuelle promise à ces demoiselles pour sûreté de leur prix d'acquisition, il se tenoit pour dispensé de son côté d'exécuter les charges dont il s'était grevé envers vous.

Cette exception est plus ingénieuse que fondée, mais elle pourrait avoir du succès et j'estime qu'il vaut mieux la faire cesser, *en échangeant votre ratification contre le paiement des 400 francs échus ;* la raison qui me détermine le plus est que, nonobstant votre refus de ratifier, les demoiselles Chevalier n'ont pas laissé de prendre l'inscription éventuelle dont il s'agit contre vous sur le 1er étage, et que votre ratification aurait pour effet de délivrer les biens ruraux de votre père d'une inscription hypothécaire éventuelle, sans aggraver votre position.

J'ai reçu, je crois, la plupart de vos lettres de change et vous réserverai celles qui deviendront inutiles. M. votre père ni aucun de votre famille ne veut s'entendre à l'acquisition de votre appartement.

Cet appartement vaudrait 18.000 francs environ s'il était franc de toute charge ; mais la jouissance viagère assurée à M. de Salvaing réduit sa valeur d'un quart au moins.

Je me fais toujours scrupule de commencer les poursuites en paiement de 5.668 francs par le pressentiment que cette demande engendrera une contestation longue, coûteuse et sans aucun résultat satisfaisant.

Avant de l'entreprendre décidément, prenez l'avis de M. Faure qui connaît très bien votre position et dont les lumières vous garantiront un avis prudent et digne d'être suivi.

Agréez, Monsieur, l'assurance des sentiments d'amitié et de la parfaite considération de votre tout dévoué serviteur,

HÉLIE.

A Monsieur Henri Beyle.

Compte courant chez Robert frères, à Milan.

M. Henri Beyle chez Robert frères, à Milan.

DOIT :

1818		Fr.
Nov. 9	à lui compté.	400
Déc. 14	—	400
» 24	—	300
1819		
Janv. 31	—	403
Mars 1er	—	403
Avril 3	—	403
		2.312

AVOIR :

1818	Fr.
Déc. 21, sur Grenoble au 1er janv.	500
Payé à M. Robert à Grenoble.	400
Débiteur pour balance	1.412
	2.312

Ecriture de Beyle :

« Non compris les intérêts.

Ainsi, le 16 avril 1819, je dois 1.412 fr. à M. Robert.

J'attends 800 fr. qui ont été versés en janvier chez M. Berthelon. Je devrai alors 612 fr. »

La vie de Henri Brulard

« Ah ! quel bel article nous ferions sur vous, si vous étiez mort ! »disait à Henri Beyle Jules Janin, vers 1830. C'est sans doute pour devancer (s'en méfiait-il ?) l'auteur alors illustre de la *Femme guillotinée* que Stendhal entreprit de raconter sa vie. A vrai dire, il y avait songé de tous temps, et son goût de l'analyse exacte, c'est sur lui-même qu'il prenait le plus d'agrément à l'exercer : le sujet en valait la peine. De tous les plaisirs littéraires, celui d'écrire ses mémoires est le plus vif ; le plus personnel aussi : on n'est jamais sûr de voir les autres s'y intéresser, et c'est pour soi que l'on écrit. Si l'on ne cède pas à la vanité, le document a toujours chance de valoir par lui-même. Ceux que nous a laissés Stendhal sont les meilleurs et les plus parfaits du genre. Et, outre qu'ils présentent, au point de vue de l'homme général, la monographie la plus passionnante qui soit, on peut tenir pour assuré, qu'en particulier, de tout ce qui a été dit ou écrit sur lui (on en a beaucoup parlé et ce n'est

pas fini), le plus définitif et le plus vrai est encore ce que Stendhal lui-même en a dit.

Aussi est-ce fort intelligent, pour le premier éditeur qui ait eu l'idée de donner une édition complète, critique et définitive des œuvres de Henri Beyle, de faire commencer la série de cette publication par les volumes autobiographiques.

I

On a souvent dit qu'il fallait une clef pour bien pénétrer Stendhal et le mieux comprendre ; et de sa *Correspondance*, Sainte-Beuve a même écrit qu'il n'y manquait que cela. Cette clef, les trois volumes autobiographiques de la *Vie de Henri Brulard*, du *Journal* et des *Souvenirs d'égotisme* l'ont fournie aux fidèles de l'œuvre beylique. Mais de tous ses écrits, la *Vie de Henri Brulard* est celui par lequel on pénètre le plus intimement la pensée de Stendhal, où l'on voit le plus clairement la formation même de cette pensée, sa naissance et son mécanisme dès le premier âge.

Beyle — Sainte-Beuve, qui a presque tout vu, et senti, deviné le reste, l'a dit — Beyle, à cheval sur le XVIIIe et le XIXe siècle, est resté en plein XIXe l'homme du XVIIIe, comme Paul-Louis Courier, comme Benjamin Constant. Il est, comme eux, « du très petit nombre de ceux qui, au sortir de l'Empire, en 1814, et dès le premier jour, se trouvèrent prêts pour le régime nouveau qui s'esseyait..., il se trouva en mesure dès 1814, à une date où bien peu de gens l'étaient [1]... » D'où son avance, et ce rôle d'excitateur d'idées — le mot est encore de Sainte-Beuve — qu'il remplit à mer-

veille, devançant de quinze ans le cénacle romantique. Son action, son activité, son zèle sont tout du dernier siècle ; sa formation spirituelle, comme sa naissance, du précédent. Où en trouver la disposition initiale, l'occasion, la raison même ? — Dans son milieu : sa province, sa famille. C'est là le double sujet des deux tiers de la *Vie de Henri Brulard* : dans le dernier, il s'en échappe. Nous verrons comment.

Le milieu d'abord : Grenoble. Henri Beyle y naît le 23 janvier 1783. C'est la province, la vieille province française, prospère, libre, indépendante, fière, tôt habituée à la persévérance, au courage, à la fermeté civiques. La famille Stendhal, ancienne dans le pays, appartient à la haute bourgeoisie. L'arrière grand-père de l'écrivain, Joseph Beyle, était procureur au Parlement de cette province, à la fin du XVIIe siècle ; son fils, Pierre Beyle, hérite de sa charge ; le fils de Pierre, Chérubin-Joseph Beyle (le père de Henri) est avocat à ce même Parlement. Pour la branche maternelle, la famille Gagnon, de qui Stendhal aimera à se réclamer, compte des marchands, des médecins, des chirurgiens ; Henri Gagnon, le grand-père très aimé de Henri Beyle, l'homme de sa famille à qui il doit le plus, fut doyen du collège de médecine de Grenoble. — Ainsi, des avocats, des médecins, voilà les ancêtres de Stendhal. Il tient d'eux quelque chose assurément : le goût des réalités, de la logique, de l'observation minutieuse, l'esprit juste. Mais ce lointain atavisme ne suffit pas à l'expliquer. Il n'y puise que des prédispositions. Cherchons plus près. Parmi ses proches, les témoins de sa naissance et de ses premières années, le

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IX.

petit Beyle, de très bonne heure, va se former, ou si l'on veut, se déformer, ce qui revient au même. Ne comptons pas sa mère, dont il hérite l'âme sensible, à l'en croire : elle mourut tôt, comme il n'avait que sept ans. Ce fut le premier malheur de sa vie, note-t-il dans une page d'une extrême délicatesse. Il l'adorait. La famille se compose du grand-père maternel, Henri Gagnon, et de sa sœur, Elisabeth Gagnon, de sa fille, Séraphie Gagnon, du père, Chérubin Beyle ; de Pauline et de Zénaïde les sœurs cadettes de Henri. L'humeur aigre de Séraphie règne sur la maison : « toute l'aigreur d'une fille dévote qui n'a pas pu se marier ». La voilà peinte. Plus tard, Stendhal l'accusera d'être la maîtresse de son père, et de monter son père contre lui, qu'elle détestait. A ses yeux, dit-il, « j'étais un monstre, et j'avais un caractère atroce ». Fondée ou non, l'antipathie était nette. D'où mille conflits entre le petit Beyle et son père, que Séraphie dominait. Ces premières hostilités, ressenties dès l'enfance, influent sur les caractères : celui de Henri en fut à jamais modifié. Il était tendre, confiant, détendu, comme sont les enfants heureux. Il devint sec d'apparence, méfiant, contracté ; il put paraître avoir une âme noire. Je ne sais pas bien, d'après certains traits rapportés par lui-même, s'il ne fit que le paraître. En tout cas, son père ne le connut jamais, s'en soucia peu, le heurta. Sans doute, Henri eut-il tort : mais le pli fut pris, très tôt. Au risque de passer pour un monstre, il avoue détester ce père. Entre ces deux ennemis, son père et sa tante, il n'a de refuge possible que près de son grand-père Gagnon, vieillard aimable, ami de Voltaire et voltairien, spirituel, sans grand goût pour les beaux arts, mais lettré, cultivé, de cette culture générale si honnie de

nos jours, et à laquelle l'ancienne France dut tant de lumières, jusque dans ses plus modestes employés. Après quarante ans, Stendhal trace de cet homme, auquel il doit tout, un portrait charmant dans *Brulard*. On le voit, docteur à la mode, non sans bonnes fortunes, un peu goutteux, portant perruque poudrée à trois rangs de boucles, son petit chapeau triangulaire sous le bras, « la canne à pomme en racine de buis bordée d'écaille » à la main, tel que l'eût pu dessiner Carmontelle, lisant Horace dans le texte, cultivant Hippocrate, et, bien que fort loyaliste, non sans amitié pour l'Encyclopédie, Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert ; le bourgeois aisé de l'ancien régime enfin : un Fontenelle médecin. Gai avec cela, peut-être philosophe, assez peu ami des discussions (il avait peur de sa fille, l'aigre Séraphie, et, je crois bien, laissa gronder Henri fort injustement, quelque jour), peu lyrique, et, quoique sensible, ayant peur des effusions. Pour achever de le peindre, Stendhal note : « Il avait en horreur l'attendrissement de famille niais. »

Sa sœur, Elisabeth, pieuse, droite, d'une grande noblesse et distinction de cœur, très aimée de Henri, qui la craignait : « le caractère élevé et espagnol » — de cet « espagnolisme » que Stendhal prit d'elle, et qui lui fit faire, par la suite, tant de sottises en matière de sentiment, à force de générosité. Espagnolisme : terme stendhalien, don-quichottisme sentimental ; la nuance a sa valeur.

Chérubin Beyle avait le caractère le plus opposé. Comme c'est par haine de ses idées que Stendhal a commencé de prendre les siennes, dès l'enfance, revenons un peu sur le personnage inquiet de son père. « C'était, écrit Beyle, un homme extrêmement peu

aimable, réfléchissant toujours à des acquisitions et à des ventes de domaines, excessivement fin, accoutumé à vendre aux paysans et à acheter d'eux, archidauphinois. Il n'y avait rien de moins espagnol et de moins follement noble que cette âme-là ; aussi était-il antipathique à ma tante Elisabeth. Il était, de plus, excessivement ridé et laid, et déconcerté et silencieux avec les femmes, qui pourtant lui étaient nécessaires... La mort de ma mère le jeta dans la plus haute et la plus absurde dévotion... Il ne m'aimait pas comme individu, mais comme un fils devant continuer sa famille... Mon horreur était de vendre un champ à un paysan en finassant pendant huit jours, à l'effet de gagner 300 francs ; c'était là sa passion... L'argent fut donc, et avec raison, la grande pensée de mon père, et moi je n'y ai jamais songé qu'avec dégoût... » Voilà donc le père si différent d'un fils si sensible. Les heurts deviennent de bonne heure quotidiens.

La vie de la famille Beyle n'était guère divertissante : vie de vieilles personnes, accoutumées à tenir compte des convenances, vivant très retirées du monde, jamais satisfaites des événements — « on gémissait de tout », dit Stendhal — et qui n'avait rien de gai pour un petit garçon bien portant, lequel déjà témoigne, dans les limites de son âge, d'un assez fort tempérament. Va-t-il trouver dans ses premières études, dans ses premiers maîtres, un dérivatif, un point d'appui ? Non pas. Le jeune Beyle se révolte contre les affreux pions qu'on lui donne pour apprendre le rudiment et il en conservera longtemps le souvenir. Un chapitre de la *Vie de Henri Brulard* doit porter ce titre, dans son esprit : « La tyrannie Raillane. »

L'abbé Raillane aurait été « un noir coquin ». Non

qu'il eût commis des crimes, dit, quarante cinq-ans plus tard, son ex-élève, mais il est difficile « d'avoir une âme plus sèche, plus ennemie de tout ce qui est honnête, plus parfaitement dégagée de tout sentiment d'humanité ». Joignez à cela l'air très pincé, le teint vert, l'œil faux, « avec les sourcils abominables ». Raillane « était ennemi juré de la logique et de tout raisonnement droit ». Il molestait son élève, coupable d'imprudence dans ses paroles. « Mais, Monsieur, bouillonnait l'enfant, c'est vrai, c'est ce que je sens... » — « N'importe, mon petit ami, il ne faut pas le dire, cela ne convient pas. » — D'un autre, Raillane eût pu faire, selon le mot de Stendhal, « un coquin ». Aussi bien, Raillane se fit-il haïr ; au point que, le 4 décembre 1835, au moment où il écrit *Brulard*, Stendhal ayant eu l'occasion de rendre service à une aimable dame qui n'était pas cruelle, n'alla pas plus avant, malgré des yeux fort beaux qui le regardaient sans cruauté, parce que le nez de la dame, très joli d'ailleurs, lui rappelait légèrement celui du détesté abbé Raillane. Il n'y eut pas que ce dernier ; il y eut aussi, entre autres, « l'ignoble M. Tourte », subalterne qui s'était faufilé dans la maison et ne manquait pas, pour faire sa cour au père Beyle, de gourmander Henri. Ces années d'enfance furent malheureuses. En un mot, pour résumer son malheur, « jamais on ne m'a permis de parler à un enfant de mon âge », écrit Stendhal. Il se sentait en tutelle ; il se fit un caractère dissimulé, méchant, sombre, déraisonnable, acquit l'habitude (passagère d'ailleurs) du mensonge... Il aurait pu, à travers cette première épreuve, perdre tout caractère et toute noblesse d'âme. Par bonheur, grâce à un heureux ressort, il en sortit victorieusement, bien mûri avant l'âge, à un certain point de vue, trempé en quelque sorte contre

la faiblesse de cœur et l'hypocrisie, et ayant appris à détester, sachant haïr. A douze ans, Henri Beyle avait déjà les mêmes dégoûts qu'à cinquante. Je note donc que c'est à Grenoble, dans sa famille même, que Stendhal se forme tout entier, ou, du moins, se prédispose à sentir et à comprendre comme il sentira et comprendra plus tard. Vous l'avez vu, né tendre, prêt à s'émouvoir au premier mouvement affectueux qui lui est marqué (« J'ai toujours eu le défaut de me laisser attendrir comme un niais par la moindre parole de soumission des gens contre lesquels j'étais le plus en colère ») ; vous l'avez vu pleurant comme un frère le « pauvre Lambert » mort, la perte d'une grive privée écrasée un jour par son père ; dégoûté de l'hypocrisie, ayant l'horreur du mensonge et du *cant ;* déjà enclin au repliement sur soi-même, au goût de l'indépendance, de la liberté ; prenant, par réaction au milieu, ce républicanisme du cœur, plus sentimental que politique ; écœuré de la bassesse du cœur (l'abbé Raillane), du sale et de l'ignoble (son aristocratisme natif) ; son penchant enfin à la mélancolie, à l'analyse (« Je sentais mes maux ») ; son désir du bonheur entrevu déjà, et qui lui apparut un jour à la campagne, aux Echelles, chez son oncle Romain Gagnon, et au sujet duquel il a laissé cette phrase d'une mélancolie affreuse : « Je ne pourrais peindre ce bonheur ravissant, pur, frais, divin, que par l'énumération des maux et de l'ennui dont il était l'absence complète... » — Triste façon de peindre le bonheur, chez un enfant !

II

Ainsi formé, tout pétri de dégoûts, Beyle ne se laisse pas submerger par ses rancunes. Grenoble, son milieu,

ses horizons l'insupportent. Il en sortira. Et voilà, dans un caractère digne de ce nom, comment naissent les résolutions. Il en sortira, et, pour ce, il ne voit de recours que dans l'étude des mathématiques, qui le libéreront, en nécessitant son envoi à Paris. Aussi, la décision prise, Henri s'enfonce résolument dans l'étude austère de l'algèbre et de la mathématique la plus compliquée. En 1797, il entre à l'Ecole centrale de Grenoble. Il y reste deux ans. Il en sort, en 1799, avec le premier prix et une excellente mention spéciale, portée officiellement au palmarès. Ce passage de Beyle à l'Ecole marque dans son existence une date qui a son importance : c'est là qu'il prit un premier contact avec les hommes ; c'est là qu'il se sentit libre pour la première fois. Il y trouva, dès l'abord, des déceptions très salutaires : des compagnons égoïstes, très peu semblables à ce qu'il s'était imaginé d'eux, auxquels il ne sait opposer que son espagnolisme et ses idées délicates ; la raillerie de ses égaux, l'indifférence, la méfiance, le peu de sympathie de ses maîtres ; la liberté même l'étonna, plus qu'elle ne le ravit ; mais, par contre, ses premiers succès lui valurent l'admiration de sa famille. Et son orgueil, qui n'était pas mince, s'en accrut encore. Il était sauvé ; délivré de la tyrannie et dégagé de ce sentiment obsédant et épuisant, la haine impuissante, il prit du ressort, s'enfonça dans l'étude avec une ténacité féroce, et en vint à bout. Hormis le goût des bonnes définitions, qu'il y acquit, je crois que l'amour des mathématiques, chez Stendhal, fut un moyen, bien plus qu'un but. Il leur dut de sortir de sa province et de gagner Paris. Faire des comédies, à Paris, comme Molière, tel est, de bonne heure, l'ambition de notre héros. Car les lettres, les beaux-arts, la musique, ont, très tôt, rempli son âme d'un

amour solide. Depuis qu'il volait les tomes du Voltaire paternel pour les lire en cachette, tout enfant, et traduisait Horace et Pline avec le bon grand-père Gagnon, Beyle a fait des progrès. Il a lu tout ce qui lui tombait sous la main, sans méthode, au hasard, le meilleur et le pire, les romans à la mode de 1780 et les *Liaisons dangereuses* — dont, à Grenoble, il connut, dit-il, l'héroïne. Mme de Montmort (Mme de Merteuil dans le roman) qui lui donnait des noix confites ; — *Don Quichotte*, *Bélisaire*, *Télémaque*, la *Nouvelle Héloïse*, les nouvelles de Florian (dont il songea un instant faire une pièce) ; et en même temps, il dévore Shakespeare, qui a sur Racine, qu'il hait déjà comme « jésuite », l'avantage de n'être pas recommandé par sa famille ; et, revenant au siècle, il apprend à connaître les mœurs dans les ouvrages de Saint-Simon et de Duclos, à qui il ressemble et qu'il goûtait beaucoup. J'ai naguère indiqué, esquissé le parallèle.

Puis les philosophes, Helvétius, Tracy, Montesquieu, Jean-Baptiste Say, Adam Smith, et Machiavel, déjà. On imagine la confusion primitive, dans un cerveau de jeune garçon passionné, des notions puisées sans autre contrôle que celui de la sympathie personnelle, en des ouvrages si divers. Mais l'ordre viendra peu à peu, la faculté critique d'un esprit chaque jour plus lucide et plus averti fera le tri de ces idées encore sans lien entre elles ; pour l'instant, il s'agit de meubler au petit bonheur un esprit avide et ouvert à toutes les influences ; et Beyle y entasse les connaissances les plus diverses et les plus variées. Ce qu'il faut retenir, c'est cette fièvre intellectuelle, cette curiosité de tout savoir et de tout connaître, cet appétit d'apprendre et de juger que Henri Beyle satisfait en acceptant toutes les nourritures

que le hasard lui propose. L'imagination, chez Stendhal, s'éveille d'aussi bonne heure. Par la voie des sens, il goûte les arts et il en jouit. On le voit passionné de dessin, et, à l'Ecole centrale, remporter un prix ; la musique le touche également. Il veut l'apprendre. Les leçons de violon et de clarinette alternent dans son emploi du temps avec l'étude de la ronde bosse et du paysage. Mais ceci n'est que passager ; on ne sache pas que Stendhal ait été un virtuose, et ce ne sont pas les dessins et les croquis grossièrement jetés en marge de ses manuscrits qui révèlent en lui un artiste très accompli. N'importe : le goût y est. La première circonstance favorable décidera de sa vocation. Elle eût été, sans doute, beaucoup plus tôt réalisée si, pendant dix ans, entre plusieurs essais dramatiques non avenus, Stendhal n'avait, comme il dit, attendu le moment du génie. Il ne savait pas encore que le métier d'écrire n'est qu'une longue et constante et minutieuse application : l'inspiration ne vient pas vite à ceux qui l'attendent.

L'achèvement de ses études mathématiques comportait le projet de se faire admettre à l'Ecole polytechnique et nécessitait, par suite, le voyage de Paris : Beyle l'avait prévu, et depuis longtemps bouillait de quitter Grenoble. Le jour vint ; du voyage, notre jeune homme parle peu. L'émotion coupe ses souvenirs ; il passe. Ce qu'il sait toutefois, c'est qu'il arriva à Paris le lendemain du 18 brumaire, exactement le 10 novembre 1799 [1]. On

1. Il y a controverse sur la date précise. Stendhal dit le 10 novembre ; mais il n'a guère la mémoire des dates. Consulter l'*Itinéraire de Stendhal*, de M. Henri Martineau, où l'on trouvera des précisions excellentes sur la chronologie stendhalienne.

imagine aisément le bonheur du voyageur. Et déjà, l'analyste qui est en lui se révèle et le force à disséquer sa sensation : « La volupté ne gâtait rien à mon imagination », note-t-il. Au bonheur d'être dans ce Paris si vivement désiré, il joignait mille espérances romanesques, dont l'amour faisait tous les frais. « Mon idée fixe, en arrivant à Paris, l'idée à laquelle je revenais quatre à cinq fois le jour, en sortant à la tombée de la nuit, à ce moment de rêverie, était qu'une jolie femme, une femme de Paris, bien autrement belle que Mlle Kably (une actrice dont il était amoureux à Grenoble) ou ma pauvre Victorine (sœur de son ami Bigillion, autre amour d'enfance) verserait en ma présence ou tomberait dans quelque grave danger duquel je la sauverais, et je devais partir de là pour être son amant. Ma raison était une raison de chasseur. Je l'aimerais avec tant de transport que je devais la trouver !... » Ces quelques lignes jettent, à mon sens, une fort intéressante lumière sur le cœur du jeune Stendhal, quand il avait dix-sept ans. Voilà où conduisent l'espagnolisme, l'excès de sentiment. Nous renvoyons à la *Vie de Henri Brulard* et au *Journal* pour d'autres détails de ce genre ; la passion pour Mlle Kably, notamment (passion fort platonique — et pour cause !) renseignera très curieusement sur la sensibilité de Beyle adolescent ; il a le goût de l'amour, il est né avec. Rien de moins favorable à la carrière amoureuse; si ce n'est l'intelligence et la perspicacité, Stendhal n'a rien de Don Juan. Il est trop amoureux de l'amour. Plus tard, quand on se trouvera en présence de la vraie passion, chez Stendhal, ces premières impressions tendres seront utiles à contrôler.

Comme il est naturel, le jeune provincial en fut pour ses frais d'imagination : ce premier séjour à Paris

ne le favorisa en rien, quant aux dames, et la déception sentimentale vint s'ajouter à toutes les autres qui l'attendaient. Car Paris, inévitablement, déçoit Stendhal. Aussi le moment n'est guère venu pour conquérir la capitale avec des comédies. Pour l'instant, on est à la guerre, et de longues années encore. Et Beyle souffre de cette impression d'indifférence générale qui attend tout provincial débarqué de la veille dans ce trop vaste Paris où la mêlée des intérêts de tous ne laisse pas beaucoup de place aux nouveaux venus. Malgré l'accueil aimable de la famille Daru, dont il est parent ; malgré ses amis de Grenoble qu'il retrouve ; malgré la nouveauté du spectacle qu'il a sous les yeux, Beyle s'ennuie, se trouve seul, souffre d'apercevoir qu'il n'a pas reçu l'éducation des autres. La société où il est admis, par la faveur des Daru, l'étonne et le glace. Il s'y sent mal à l'aise. parce qu'il n'en a pas l'usage, et déjà, très intelligemment, il découvre la raison de l'ennui qui règne dans les salons : le manque d'esprit, parce que « chacun réserve toutes ses forces pour un métier qui lui donne un rang dans le monde ». Lui, l'homme fait pour briller dans l'intimité familière d'un « salon de huit ou dix personnes dont toutes les femmes ont eu des amants, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi », il n'est pas du tout à sa place dans la société qui gravite autour de Daru, secrétaire général de la guerre en 1800. Ce jeune sauvage, dans un milieu raffiné où il se trouve transplanté, du jour au lendemain, fait piteuse figure ; mais, du moins, s'il est « étrange », il n'est pas « plat » ; pas assez, sans doute, pour réussir.

Pendant ce premier séjour à Paris, Beyle occupe un emploi de gratte-papier surnuméraire au ministère de

la guerre, sous la protection de Daru. Et cela ne l'amuse point. Fort heureusement, cet état ne dure pas. Le premier Consul prépare la campagne de 1800, et les Daru sont envoyés à l'armée d'Italie. De là, ils appellent Beyle, qui va les rejoindre, sans trop savoir à quel titre. Mais l'important est de partir : l'aventure est tentante pour qui ne laisse rien derrière soi, et Beyle n'est retenu par rien. Une nouvelle phase s'ouvre pour lui : il va commencer à vivre.

Il faut lire, dans la *Vie de Henri Brulard*, les derniers chapitres, où sont mentionnés les événements du voyage de Stendhal et de son arrivée au corps de réserve, à Dijon. C'est, trait pour trait, Fabrice del Dongo, de la *Chartreuse de Parme*, quand il rejoint l'armée, la veille de Waterloo. Pour la première fois, il connaissait le bonheur ; ai-je dit son trouble et son émotion, quand, vers 1795, à l'époque de la première campagne d'Italie, il voyait défiler à Grenoble, sur la place Grenette, les régiments, et partir pour la guerre les futurs vainqueurs de Lodi, d'Arcole et de Rivoli? Le petit spectateur de Grenoble est devenu acteur dans le grand drame militaire qui se prépare ; et l'on ne saurait imaginer sa fièvre, si on n'a lu ces quelques pages de *Brulard* auxquelles nous renvoyons. A Genève, où il passe, le cœur de ce soldat improvisé qui ne sait pas tenir un sabre, manque d'être désarçonné à tout instant et porte, pour tout bagage militaire, une trentaine de volumes stéréotypés de ses écrivains favoris dans son porte-manteau, s'attendrit : n'est-il pas dans la patrie de ce Jean-Jacques qu'il a tant aimé ? Il court voir la maison natale du philosophe.

De Genève, par Lausanne et Vevey, Beyle arrive au mont Saint-Bernard, vers le 23 mai, dans les dispo-

sitions les plus heureuses. « J'étais gai et actif comme un jeune poulain ; je me regardais comme Calderon faisant ses campagnes en Italie ; je me regardais comme un curieux détaché à l'armée pour voir, mais destiné à faire des comédies comme Molière... Je ne demandais qu'à voir de grandes choses... » Sur le passage même du mont, Stendhal n'a conservé qu'un souvenir des plus romantiques. L'enivrement de la liberté, l'idée de faire la guerre, l'excitation du danger, la littérature aussi qu'il portait en lui, l'Italie proche, quels ferments dans une jeune tête passionnée ! Ce sont les dispositions de Stendhal quelques jours avant d'entrer à Milan. On sait assez quel coup de foudre fut pour Stendhal la découverte de cette ville. La sensation fut si forte pour lui que son souvenir reste confus. Mais, en rapportant le détail de ces jours mémorables, trente-cinq ans après, quel accent donne-t-il à ces quelques pages ! « Comment faire un récit un peu raisonnable de tant de folies ? Par où commencer ? Comment rendre cela un peu intelligible ? Voilà déjà que j'oublie l'orthographe comme il m'arrive dans les grands transports de passion, et il s'agit pourtant de choses passées il y a trente-six ans... Quel parti prendre ? Comment peindre le bonheur fou... Ma foi, je ne puis continuer. le sujet surpasse le disant... On gâte des sentiments si tendres à les raconter en détail... »

III

C'est sur les premiers souvenirs de Milan que s'achève la *Vie de Henri Brulard.* S'achève, non : s'interrompt. Stendhal, alors à Civita-Vecchia, obtint, le 26 mars 1836,

un congé pour Paris. On lit sur la dernière page de son manuscrit la note suivante : « 1836, 26 mars, annonce du congé *for* Lutèce. L'imagination vole ailleurs. Ce travail en est interrompu... »

Tel quel pourtant, ce livre est, à nos yeux, le document le plus précieux qui soit : un livre unique et qui doit rester tel. Sans doute, serait-il déplorable que l'on s'autorisât de l'exemple de la *Vie de Henri Brulard* pour n'écrire que des livres semblables. Le décousu, l'improvisation, l'écriture lâchée, l'absence de toute composition ne sauraient avoir d'excuse, en aucune manière. Mais il serait étrange qu'on en fît un crime à Stendhal, chez qui ces défauts impardonnables à tout autre sont inséparables — du moins pour ses écrits biographiques — de tout ce qui passionne et séduit chez lui. Dans ce genre d'écrits, l'auteur du *Rouge*, de la *Chartreuse*, des *Cenci* (ouvrages parfaits d'exécution au contraire) excelle. Il ne les destine pas au public, du moins pas immédiatement ; il ne les entreprend que pour satisfaire au goût passionné qu'il a de lui-même et de la recherche de sa vérité, de sa propre connaissance. Il a le besoin physique d'écrire, de décrire sa vie, sa sensation, de fixer tous les instants de sa pensée et de sa vie physique. Monstrueux repliement sur soi ? Dérivation du sens de la personnalité ? Infatuation folle ? Non pas. Egotisme, tout simplement. Et Stendhal, qui a créé la chose, ou presque, en a créé aussi le mot, avec ce rare bonheur d'expression typique qui lui est propre. Cette nouvelle passion intellectuelle, née d'un siècle romantique, on en a vu, depuis Stendhal, maint exemple fameux. Mais c'est chez Stendhal qu'elle s'est développée avec le plus de force et de puissance : il en porte le germe en naissant, et toute sa vie lui est

consacrée : il est le type et le prototype de ceux que cette manie a touchés, et. comme il arrive, c'en est le plus parfait, comme c'en est le premier modèle. Aussi bien, voilà pourquoi la vie de Stendhal passionne ses admirateurs au même titre, et certains davantage même, que son œuvre, encore que celle-ci ne soit proprement bien complètement explicable que pour ceux qui connaissent sa vie.

Mais la vie de Stendhal n'a pas qu'une valeur individuelle : elle ne serait qu'une succession très amusante d'anecdotes si, par les livres qu'il lui a consacrés : la *Vie de Henri Brulard*, le *Journal*, les *Souvenirs d'égotisme*, la *Correspondance*, Stendhal, à force de génie psychologique, d'invention autoanalytique, de pénétration, de divination, n'avait donné aux sentiments, aux passions, aux sensations, aux idées qu'il y note, d'un trait véritable, ce caractère de généralité qui dépasse l'individu et est le propre de toute notre littérature classique, et de toute la littérature classique, en un mot. « Le sujet surpasse le disant », note-t-il souvent au cours de ses souvenirs, quand l'émotion le domine à un trop haut degré. Pour nous, dirons-nous volontiers en le lisant, c'est l'humain qui dépasse le disant. Encore faut-il toujours songer que c'est Stendhal qui écrit et ne cesse d'être le sujet de tant de minutieuses analyses : Stendhal qui peint Stendhal, et par la profondeur et la force de ses vues aboutit par le chemin le plus imprévu et le plus divertissant à la vérité générale, par la recherche de ses vérités particulières. Lui seul le pouvait faire, à cause de cette stupéfiante originalité qui fut la sienne, lui seul pouvait rester lui-même, Stendhal, et sans jamais se perdre de vue, arriver à ce résultat. Le bizarre, l'imprévu, l'amusant chemin qu'il nous fait

prendre, à sa suite ! Je sais bien que certains esprits, qui ne sont pas de mauvais esprits, n'aiment pas le *Journal*, *Brulard*, les *Souvenirs d'égotisme* : mais c'est qu'ils n'aiment pas Stendhal et témoignent à sa mémoire une antipathie analogue à l'antipathie physique que certains de ses contemporains ont pu avoir pour lui. Elle s'explique, mais n'empêche pas que pour beaucoup d'autres, Stendhal soit tout de même et reste une nécessité dans nos lettres.

Ce chemin dont je parlais tout à l'heure, et dont Stendhal suit les méandres et les détours, au cours de sa vie, la *Vie de Henri Brulard* en est le premier stade, et non pas le moins important, le moins difficile : c'est dans cette première partie de son voyage que s'ouvrent le plus de carrefours, que se croisent le plus de routes différentes, où l'on voit Henri Beyle hésiter, s'arrêter, puis repartir, poussé par son instinct, vers le but mystérieux du voyage. Merveilleux document que ce livre, où tant de richesses abondent, dans leur fleur ! C'est tout Stendhal en raccourci et en promesses, avec cette particularité piquante que, écrit trente-cinq et quarante ans après l'époque qu'il raconte, c'est l'impression et la sensation du moment qu'il dépeint. L'instant et le souvenir ! La vivacité de celui-ci a fait revivre celui-là et le fixe à jamais.

Sur la valeur littéraire d'un tel livre, tout est dit. Nous n'y insisterons pas. Aucun roman n'est plus amusant, aucun portrait plus parlant. Nous ne nous flattons pas de le découvrir : nous le sentons très vivement, et l'actualité de cette nouvelle édition, plus parfaite et plus définitive que la précédente, nous fournit l'occasion de le dire. Mais, à ce propos, qu'on nous passe encore quelques lignes.

La *Vie de Henri Brulard* parut pour la première fois en librairie, on le sait, chez l'éditeur Charpentier, en 1890. M. Casimir Stryienski avait apporté ses soins à la publication de ce livre, exhumé par lui de la bibliothèque de Grenoble. Cette édition a suffi pendant de longues années à l'admiration des stendhaliens ; et l'on doit savoir gré à l'éminent beyliste que fut Stryienski de l'avoir donnée. Toutefois, de la confrontation de l'imprimé et des liasses du manuscrit autographe, quelques curieux des choses stendhaliennes rapportèrent certaine déception. Le manuscrit présentait des leçons différentes du livre ; des fautes, dues parfois à une mauvaise lecture, s'étaient glissées dans l'ouvrage édité ; des incorrections le déparaient, soit dans les noms cités, soit même dans le texte. Enfin, détail plus alarmant, le manuscrit n'avait pas été reproduit intégralement. La nouvelle édition, publiée l'an dernier, de l'ouvrage de Stryienski, ne tenait compte que de certaines corrections matérielles. Des stendhaliens s'émurent et l'on en vint à désirer que le fonds de la bibliothèque de Grenoble fût méthodiquement exploité. M. Edouard Champion qui a entrepris, comme nous l'avons dit, avec un beau zèle et un rare courage, la première édition complète et définitive des œuvres de Stendhal, a fait justement état des réclamations de tous les admirateurs de l'écrivain, et en commençant son édition par la publication de la *Vie de Henri Brulard*, il a voulu tenir compte des erreurs de son précédent éditeur et y remédier. Il a confié à un archiviste paléographe, M. Debraye, la mission délicate de relever exactement le texte du manuscrit de Stendhal ; ce qui a été fait. Et c'est ce texte qui est aujourd'hui publié. Il ne nous est malheureusement pas loisible de montrer par des

exemples précis la différence des deux versions éditées. C'est un travail qu'il serait pourtant curieux que l'on fît, pour le plus grand avantage de l'édition nouvelle dont il est ici question. Qu'on sache seulement que M. Stryienski avait cru suffisant de faire contenir son édition de la *Vie de Henri Brulard* en un volume in-18 de trois cents pages, et que la nouvelle édition en comporte, sans les notes, cinq cent dix-sept, de plus petit caractère, imprimées en deux tomes in-octavo. Pour les notes, M. Edouard Champion a fait joindre en appendice à son édition une importante et précieuse série d'indications de tous ordres : critiques, graphiques, chronologiques, des explications, des éclaircissements littéraires, des pièces justificatives, des portraits, des photographies des manuscrits, des plans, des reproductions, des croquis jetés par Beyle en marge de son manuscrit ; tout un appareil critique dûment contrôlé, et dont la valeur ne saurait échapper à ceux qui ont ce beau livre entre les mains. Ces documents ajoutent au livre de Stendhal, et l'on ne saurait s'en passer quand on les a lus. Ils l'éclairent, l'expliquent et le servent, sans le surcharger. On serait injuste de ne savoir pas un gré infini à ceux qui ont pris ces soins, qui pour être subsidiaires et matériels, voire assez ingrats, n'en sont pas moins indispensables, quand il s'agit de l'édition définitive des textes de nos plus illustres et de nos plus magnifiques écrivains.

EMILE HENRIOT.

Politique et Psychologie

Aucune des questions qui se posaient à toute intelligence active, en ces commencements d'un siècle partagé, dont Stendhal n'ait dit quelque chose. *Armance*, *le Rouge et le Noir*, *la Chartreuse*, comportaient de grands tableaux de la société : naturellement il y a mis de forts dessous politiques. Et d'après l'une de ces curieuses préfaces où se dessine si vivement le tour de son esprit, il aurait travaillé vingt ans à ces *Mémoires sur la vie de Napoléon* qu'il devait à la fin laisser inachevés. Mais, surtout, l'on relève dans tous ses écrits une foule de réflexions explicites, semées au jour le jour.

Disons vite. L'on est étonné qu'un génie si pénétrant puisse aller si loin dans l'erreur. Il aura souvent l'air de croire au triomphe de la vertu et à la diffusion du bonheur par le gouvernement des deux Chambres. L'on cite de ses phrases où plane la nuée de la science

aidant à l'ascension de la démocratie. Et c'est dans cet esprit qu'il prononce à l'occasion certains mots. La Liberté. Ou bien : l'Instruction. Ou bien : la Logique. Lui, presque le contemporain de Rivarol !

Mais d'où vient pourtant que les derniers dévots des « principes » de 89 ne songent guère à se couvrir de son autorité. Sont-ils déconcertés à ce point ? Et faut-il que nous leur rappelions que s'il est vrai que nous pourrions opposer des textes du même Stendhal aux textes qu'ils mettraient en avant, les leurs (à prendre les choses en gros) sembleraient d'abord l'emporter ? Sur de bonnes citations sans commentaires, ce qui passerait pour une marque éclatante de loyauté, Stendhal apparaîtrait comme un admirateur des gens et des choses de la Révolution, aimant par cela même une grande part des actions de l'empereur, et pour d'autres motifs la personne héroïque de Napoléon, royaliste assurément, mais parce qu'il se fait une raison, enfin libéral et parlementaire. Alors, qu'est-ce donc ? Puisqu'on se garde de le citer comme une autorité bien pensante, puisque l'on n'essaie pas sérieusement de dériver sa renommée, il faut donc qu'on y trouve quelque obstacle décisif : certains mots trop clairs, des nuances choquantes, et quelque chose de plus subtil encore, le ton, la qualité de la pensée, une liberté de l'esprit, une distinction du goût, je ne sais quoi qui se sent bien.

* * *

Beyle s'est toujours plaint de sa triste enfance. A tort ? A raison ? Dans les premières années qui suivirent la mort de sa mère, il put bien souffrir de son entourage. Plus tard, il eut Colomb, d'autres amitiés,

et toujours le grand-père Gagnon. Quoi qu'il en soit, il ne pardonne pas à son père et à sa tante de l'avoir plié aux leçons du « tyran Raillane » et de « l'ignoble M. Tourte ». L'abbé Raillane, la tante Séraphie, Chérubin Beyle étaient royalistes et catholiques. Non pas Vendéens ni Provençaux. Des conservateurs mesquins, qui prenaient tout par le petit côté. Ils bougonnaient. Par une réaction des plus naturelles, s'ils furent pour lui ce qu'il dit, ou s'ils ne furent pas tous si méchants, par l'élan d'une âme chaleureuse, maladroitement rebutée, le petit Beyle va-t-il devenir jacobin précoce ?

Pas si vite. Rappelez-vous l'attentat commis par dix ou douze galopins de Grenoble contre l'arbre de la liberté. Il en était [1]. Plus tard, lorsqu'il écrit *téjé* pour jésuite, *king* pour roi, la *gion* pour la religion, en même temps qu'à se garder contre une police moins éveillée qu'il l'imagine, il pense, il est vrai, à faire rétrospectivement dépit à son père, à sa tante, à Raillane et à l'autre. Vous ne voudriez pas pourtant que sa rancune contre ces quatre pauvres gens le menât tout entier. Il songe aussi à étonner les gens par des paradoxes raides. Le génie de la contradiction le possède. Il va, fantasque, admirant ici Danton et Robespierre, « ces grands hommes [2] », et là tel grand pape. Se plaisant à reconnaître partout le mérite, il écrira : « Le juste milieu du Directoire se séparait avec un soin égal des gens à talent et des

1. Je n'avais, en écrivant cet article, que ce faible indice. En feuilletant les manuscrits de Grenoble, M. Debraye a vu sur la marge d'un cahier de l'écolier Henri Beyle, cette inscription : *Vivent les chouans !* Voir aux *Faits et Documents* du présent fascicule.

2. Tout l'ignoble de la Révolution n'était pas bien prouvé du temps de Stendhal. Quel eut été son dégoût !

âmes généreuses du parti royaliste et du parti républicain [1]. » S'il a affaire à un sot et que ce sot ait, par hasard, des vues justes, Stendhal lui donnera quand même des chiquenaudes. Le plaisir en sera trop grand, il n'y résistera pas. Et nous en retrouverons quelque chose dans ces écrits où il ne prenait pas toujours la peine de tout mettre au point. Lorsque Stendhal vous choque, il arrive souvent que c'est d'une pensée isolée et qui, reliée à d'autres, dans un autre texte ou par un contexte imaginaire (et vraisemblable), plairait entièrement. Par contre, prenons garde de ne pas nous laisser piper à certaines déclarations rassurantes, faites avec le plus grand sérieux. Certes, Stendhal n'est pas facile. Déconcertant lorsqu'il tranche, rare dans la nuance, avec des retours soudains... Quel homme ! On ne sait vraiment par quel bout prendre ces mille textes divers épars dans toute son œuvre.

Il y a sottise à prétendre que la Restauration fût impopulaire dans la mesure où elle tenta de restaurer l'Ancien Régime. Il faudrait oublier qu'elle fut obligée d'accepter un système de deux Chambres et que ces deux Chambres détenaient un pouvoir réel, mieux assuré par l'esprit public que par la constitution. Par là, tout le pays fut sollicité de se partager en factions ennemies. Toute la société, salons et boutiques, s'organisa pour cette querelle des partis, dont 1848 devait sortir après 1830. Un Bonald, un Maistre, un Rivarol, têtes politiques, peuvent se soustraire à de telles divisions et, même sous la hache, raisonner librement du gouvernement des hommes. Mais Stendhal ?

Voici l'ancien auditeur au Conseil d'Etat, à l'écart de

1. *Vie de Napoléon*, en note.

ce personnel où d'anciens républicains, des dignitaires de l'Empereur, continuent pourtant de servir. Le dépit pouvait déjà le jeter et le retenir dans un parti. Mais la voix de l'intérêt personnel est chez lui soutenue par les Sirènes les plus généreuses. Stendhal a noté quelque part, avec cette âpreté qui l'amuse, qu'un Italien a besoin de trois mois de séjour en France pour comprendre qu'un marchand de drap puisse être ultra. Fausses ou vraies tel est l'empire des idées chez nous. Les marquis libéraux ou jacobins ne nous ont pas manqué plus que les marchands ultras.

Après 1815, le souvenir des grandes guerres vivait chez nombre de Français, qui jugeaient prosaïque la digne et féconde retenue des Bourbons revenus dans un pays défait. Il n'y a aucun rapport nécessaire entre l'idée révolutionnaire de l'Etat et les victoires républicaines. Bien au contraire. Pour tenir tête à l'étranger, la Convention dut compenser le désordre de ses lois par une dictature frénétique. Mais un vocabulaire subversif, et par conséquent une suite d'idées fausses, se trouvait historiquement associé au souvenir et au nom de ces victoires, dont le prestige effaçait dans l'esprit des mécontents jusqu'à la mémoire des deux invasions. En y pensant, ils mettaient ces dernières à la charge de l'autre parti. Et tout était dit. Quant à savoir gré à qui que ce fût de cette marine, telle que l'Angleterre n'osa pas se mesurer avec elle, de cette armée, qui devait prendre Alger et, ma foi, de ces finances, les plus prospères que jamais la France ait eues, merci bien. Nul n'y songeait. La suprématie de notre pays, qui restait le premier de tous, paraissait aller de soi, nécessairement, comme la course des astres. Nul, sinon *les rétrogrades*, nul ne voyait non plus la folie de ce remaniement de l'Europe impli-

qué par certaines doctrines. « Dans un temps de faiblesse, dit Stendhal, tout changement est un mal [1]. » Mais dans un temps de force ? Les adversaires des Bourbons, libéraux, bonapartistes et républicains mêlés, je dis les meilleurs, ceux qui ne cherchaient pas coûte que coûte une revanche de parti, croyant la France forte, comme je l'ai dit, par destination, se croyaient tout permis et, mêlant à leurs passions, à leurs intérêts et à leur dépit, ce zèle du mieux ennemi du bien, se disaient que, mon dieu, toutes les expériences n'avaient pas été faites et qu'on en pouvait bien faire d'autres pour les beaux yeux du roi de Rome, la liberté de la presse, ou l'unité de l'Italie.

Sur tous ces points, Stendhal pense à peu près comme un *carbonaro*. Le mot convient à merveille, car il y fallait vraiment la foi du charbonnier. Mais il avait treize ans lorsque jouant au soldat avec son ami Colomb, ils apprirent les victoires d'Italie. Il prend donc parti, comme tout l'y invite, et les Institutions elles-mêmes. Et il fait bonne guerre, avec ses armes à lui, sa sagacité, son esprit, ses dons d'observateur.

Ne demandez pas tant et tant. Si Stendhal atteignait dans le raisonnement politique à cette maîtrise, à ce *sublime* qu'il a dans le roman, quel monstre aurions-nous à célébrer ? D'ailleurs, il a assez peu de savoir historique, sauf dans l'anecdote. Il ne connaît peut-être les Bourbons qu'à travers les Mémoires (qui ne sont pas tout) et Louis XIV à travers Saint-Simon. Sur l'Eglise et sur le catholicisme, il a hérité du XVIIIe siècle force préjugés. Découvrir les ressorts qui jouent dans le cœur des

1. Ce qui n'est pas vrai d'ailleurs dans tout les cas.

hommes, voilà son lot. Notez qu'il ne prétend pas y mettre trop de désintéressement volontaire, puisqu'il rapporte, par dessein et par goût, toutes choses à lui-même. Mais il a cet autre désintéressement que lui donne son génie : il faut qu'il fasse de bonnes observations. Il a souvent dit vrai, comptez-y, lorsqu'il s'en prenait à des adversaires, *clers ou lais*, partisans comme lui et plus engagés que lui dans la guerre des partis. Veut-on que nous en soyons gênés ? La belle affaire ! Que nous servirait-il d'être libres de ces passions misérables et d'avoir suivi Maurras lorsqu'il recréait, en termes nouveaux, la question de l'Etat ? Il n'y a qu'à peser un à un les mille propos politiques de Stendhal. Il n'y faut qu'un peu d'esprit critique et le travail en est profitable (sans compter le divin plaisir qu'on y prend).

Connaissons bien Stendhal. Ni ses amitiés ni ses préjugés n'émoussaient à jamais sa pénétration. Le jour venait immanquablement qu'il rouvrait les yeux. Même, il n'était pas tout entier d'un seul côté. Pensez à Octave de Malivert, nourri des philosophes du XVIII[e], partagé entre sa classe et le parti industriel, il voit les mérites et les défauts de l'un et de l'autre, et il élève au-dessus de tout un obscur idéal utopique.

Il arriva qu'un banquier italien dit à Stendhal : « Je vois chez vous un élément aristocratique. » En notant dans ses papiers ce jugement qu'un Sainte-Beuve, un Mérimée devaient confirmer, Stendhal ajoute avec tranquillité : « Je me suis, en effet, trouvé cette maladie : chercher à me corriger eût été duperie : je m'y livre avec délices [1]. » Suit un paragraphe tel qu'on a besoin

1. Question pour Lionel des Rieux. Quel est le sens de cette

d'avoir l'esprit fait à ses manières pour saisir l'enchaînement.

Qu'est-ce que le *moi ?* Je n'en sais rien. Je me suis un jour réveillé sur cette terre, je me trouve lié à un corps, à un caractère, à une fortune. Irai-je m'amuser vainement à vouloir les changer, et cependant oublier de vivre ? Duperie : je me soumets à leurs défauts. Je me soumets à mon penchant aristocratique, après avoir déclamé dix ans et de bonne foi contre toute aristocratie. J'adore les nez romains, etc...

Individualiste comme Alfieri, auquel il fait des reproches bien amusants sous sa plume [1], ou même comme Chateaubriand, qui, lui, n'y voyait à peu près que du feu, Beyle n'a qu'à s'écouter aussi pour faire l'*aristocrate*, au sens révolutionnaire du mot. Nombre des raisons qui finalement l'empêchent de se dire et d'être républicain, sont de ces raisons impérieuses et secrètes, presque inavouables, qui ne s'écrivent point et ne se disent guère, et qui, chez nous, blessent plus d'une fibre, dans le cœur du politique comme dans l'âme du chrétien. Il a du goût pour le suffrage censitaire (à peine moins fou que l'autre). Il accueille chaleureusement l'idée d'une aristocratie proportionnelle de la propriété. Et dans la logique de cet individualisme aristocratique il met au-dessus de tous les systèmes et de toutes les

ponctuation, les deux points, se succédant comme il arrive plus d'une fois chez Stendhal.

1. « Cette âme si haute ne vit pas que la condition *sine qua non* pour écrire quelque chose de passable en politique, c'est de s'isoler des petits frottements personnels auxquels on peut avoir été exposé. » Et lui, Stendhal, que-fait-il ? Il a bien de la chance que son génie lui permette les miracles qu'on va voir, si l'on veut bien tourner la page.

institutions le rôle des grands hommes. Souvenez-vous comme il parle de Turenne, de Napoléon et des grands capitaines, dont il explique jusqu'aux sottises par un effet de la même hardiesse qui anime leur génie. — Voilà donc leurs fautes bien pardonnées. Il est si content de percer jusqu'à l'extrême détail le secret de ces têtes, de ces cœurs d'exception ! « Si j'avais eu le temps, écrit-il un jour en Italie, je serais allé à Corfou. Il paraît que l'opposition y forme des âmes. »

Ces contradictions, dont Beyle n'est rien moins que soucieux, se résolvent, si vous y pensez, du point de vue qui est le sien. Il cherche avant tout ce rapport du *bonheur personnel* et des institutions, auquel les purs politiques sont sages de ne pas trop s'arrêter : 1° parce qu'il est subordonné ; 2° parce qu'on risque gros à le vouloir saisir directement. Rien qui trouble plus l'esprit. Mais Stendhal pour n'être pas dupe se fie à sa veine, à sa curiosité, à son inquiétude. A défaut d'une sûre méthode politique, sa pénétration le libère à chaque instant et de ses amis et de ses adversaires. Et ce sont des éclairs dont tout lecteur démocrate ne finira jamais de se frotter les yeux. Il dira : « La calomnie constante et réciproque des deux partis ultra et libéral... ». Pas possible ? Les libéraux ne sont-ils pas, comme l'histoire l'enseigne, la même vertu ? Un autre jour : « J'ai abandonné Sismondi comme *ultra libéral* et d'ailleurs ne voyant pas dans les incidents de l'histoire *ce qui peint le cœur de l'homme ; c'est là, au contraire, tout ce qui m'intéresse.* » Vous voyez le fil qu'il tient. Autre exemple, qui est des meilleurs puisqu'on y voit Stendhal se réfuter lui-même sur-le-champ et l'observateur donner au théoricien un brusque démenti. Il avait écrit :

Il n'y a qu'une très petite partie de *l'art d'être heureux* qui soit une science exacte, une sorte d'échelle sur laquelle on soit assuré de monter sur un échelon chaque siècle : c'est celle qui dépend du gouvernement.

Il s'arrête, met le point final à sa phrase, mais une voix intérieure s'élève qui dit : *mais non*, *c'est bien plus compliqué.* Et Stendhal ouvre, sans barguigner, cette parenthèse :

Encore ceci n'est-il qu'une théorie, je vois les Vénitiens de 1770 plus heureux que les gens de Philadelphie d'aujourd'hui.

La dernière ligne est capitale et montre comment Stendhal n'hésite pas à reléguer ses chimères, quand elles le gênent trop, dans une Amérique, alors bien lointaine et problématique. Encore ne manque-t-il pas de dire : « J'estime les Américains, mais ils m'ennuient. » Vive un égotisme qui permet de revenir (fût-ce à grands frais) de si loin !

Miracle peut-être unique dans l'histoire de la pensée : il ne cherche pour ainsi dire que des réussites de psychologue et de dilettante. Et cela le mème à une sagesse politique subtile, vive enjouée, d'un tour exquis [1]. « Je crois la France le pays le plus heureux de l'Europe ; c'est-à-dire on y a toute la matière du bonheur ; LE RÈGNE DES PARTIS empêche peut-être de le sentir. »

1. Je n'ai pas cru devoir rappeler le passage très connu qui s'achève sur ces mots : « Je ne veux faire la cour à personne, mais moins encore au peuple qu'au ministre. » Il est dans les *Mémoires d'un touriste* où l'on en trouverait encore d'autres de la même signification.

Notez que Beyle ne prononce pas à la légère son mot favori : le bonheur. Son grief n'est pas frivole. Autre chose, qui n'est pas moins forte. « Si je savais un coin du monde où l'on ne parlât pas plus politique qu'en 1770, j'y volerais, fût-il aussi loin que les jardins d'Armide. » N'est-ce pas joli ? Comme nous avons tous fait, pour des raisons plus graves il est vrai, que la France de 1825 avait le bonheur d'ignorer, Stendhal a donné un jour sa démission de souverain. L'ennui lui pesait de ce rôle dérisoire, qu'on prétendait lui faire jouer : la monnaie d'un roi.

Il ne gardait pas beaucoup d'illusions, sur les bienfaits d'un Etat théoriquement fondé sur l'opinion, celui qui écrira : « Le peuple n'a de force et n'est quelque chose que lorsqu'il est en colère ; alors rien ne lui coûte. Sa colère tombe-t-elle, le moindre sacrifice lui semble impossible. » Ignorant les antiques franchises du peuple français et trop peu politique pour prévoir la possibilité de les renouveler sous d'autres noms, si Stendhal ne sait comment représenter les citoyens auprès du prince, sinon par les deux Chambres, tout ce que j'ai pu dire, bien ou mal, et ces lambeaux que j'ai reproduits, font voir autre chose qu'un bon disciple de Montesquieu dans la phrase fameuse : « Parmi les modernes si corrompus, le rouage le plus nécessaire à la liberté, c'est un roi. »

Beyle n'ignorait pas, d'ailleurs, le pouvoir de l'argent...

Mais, certes, je n'ai pas entrepris de tout dire aujourd'hui sur un tel sujet.

EUGÈNE MARSAN.

LE STYLE

Il n'est pas rare que le stendhalien sente de la répugnance à expliquer sa passion, tant elle lui tient aux entrailles; car il n'y a pas une doctrine du stendhalisme, ni dogme ni rituel, ni rien qui excite au prosélytisme indiscret et aime à se répandre : on est stendhalien ou on ne l'est pas, mais on l'est toujours *pour soi*. L'œuvre de Stendhal est; on en jouit, comme d'un ciel pur ou d'un air délicieux, par toutes les racines du sentiment et de l'intelligence la plus active. L'excitant qui est à chaque page d'Henri Beyle, cette joie supérieure, exempte de mauvais trouble, cette passion enfin communique une allégresse dont la qualité ne se discute non plus que la lumière et fait qu'on s'y livre heureux. Etre stendhalien, dirai-je, c'est une manière d'être et de vivre, où Stendhal joue le rôle d'accélérateur.

L'être bien occupé de son bonheur aime parler de ce qui le cause, pour se garder en sensation de jouissance ; mais qu'a-t-il affaire d'expliquer sa sensation ? Il n'y songe pas.

Un des grands plaisirs du beyliste, s'il ne lit pas son dieu, c'est d'en parler, d'évoquer les histoires qu'il raconta, de citer des traits de lui. Et par suite, être stendhalien, cela implique surtout ceci : comme ce qui passionne dans l'œuvre de Stendhal, c'est l'homme, la manière de prendre la vie, une conception dramatique du malheur et de la destinée, il ne nous excite profondément que parce que l'homme qu'il fut ou l'homme tel qu'il le conçut plaît à l'homme que nous sommes et le subjugue. C'est la victoire de la personnalité ; elle approche des limites de la grandeur individuelle et nous y attire. Pour aimer Stendhal, il faut une certaine trempe morale et tenir la vie comme un navire tient le flot. Stendhal affecte en nous l'homme plus que l'auteur.

Ce n'est pas un grand peintre seulement, c'est davantage une personne, à la fois séductrice et provoquante. De lui seul, la vie tient cet accent de noblesse, cette suavité, cette douceur de voix, cette loyauté, ou pour mieux dire, cette grandeur dans l'embûche même ; enfin, et surtout, cette précipitation du rythme et cette rapidité de pulsation, cette vertigineuse légèreté, dont on raffole. Ainsi Stendhal n'éprouve pas seulement notre aptitude à la vie, il agit comme ferment d'excitation, par sa maîtrise au paroxysme de la passion, sous les coups du malheur et dans les torrents de la félicité.

*
* *

Or, rien n'est plus stendhalien que le style de Stendhal. Et rien n'est davantage contesté que la beauté de ce style, à propos duquel je voudrais lever une

équivoque. Dès la première heure, Balzac, avec des formes, Victor Hugo, sans aucune nuance, dirent que Stendhal écrit mal et on l'a cru depuis sur la foi de ces deux autorités téméraires. Il y a un an ou deux, Rochefort faisait encore un acte de soumission au verdict de Hugo et croyait devoir ratifier que Stendhal écrit mal. Assurément il n'a pas la magnificence de René ni cette véhémence du discours qui sert à Jean-Jacques pour passionner le sophisme, et la conception toute scolaire du beau style, qui, après nous être venue de Chateaubriand, s'est encore un peu plus raidie grâce à Gustave Flaubert, la conception du « beau en soi », du « style artiste » de « l'écriture » condamne, en effet, Stendhal autant que l'apprêt et l'artificiel ont de pouvoir et d'armes contre le naturel et le vrai. Assurément aussi il a de l'incorrection, moins toutefois que Saint-Simon. Mais le goût a aujourd'hui recouvré assez de libre ingénuité pour sentir la vie, le feu de ce style endiablé et toujours si pur.

Nous ne nous faisons plus du style la même idée que le sauvage se forme de l'élégance représentée à ses yeux par quelque verroterie. Le style est bien pour nous, n'est-ce pas ? l'expression la plus simple, vive et directe de l'idée ? Ce n'est pas un affiquet, un vêtement de surcharge, mais plutôt le dépouillement, l'apparition d'une beauté toute nue qui frissonne à l'air ? — Alors, je ne pense pas que Stendhal écrive mal si nul style mieux que le sien n'a jamais su se rendre expressif.

Stendhal écrivait pour son plaisir. Ecrire des romans le soir à la chandelle, il dit quelque part que c'est son plus grand bonheur. En effet, il n'était heureux qu'en inventant et exprimant des passions ; et bien qu'il ait joui de la vie et des hommes autant que personne au

monde, bien qu'il ait constamment aspiré à épuiser la somme de jouissances que le réel peut offrir, ce n'était encore pas assez pour cette ardeur infatigable : l'imagination lui réservait des plaisirs, je ne dis pas préférables aux autres, mais qui étaient à sa disposition toujours et qu'il dirigeait et multipliait davantage selon son cœur. La plume à la main, après la journée finie, la vie continuait pour Stendhal, mais une vie qu'il engendrait : elle était éperdue.

Soutenir donc que Stendhal écrit mal, signifierait à peu près qu'il eut une nature médiocre. Son style, instrument de jouissance, comparable à la pipe pour l'opiomane ou à l'aiguille pour le morphiniste, n'a qu'une ambition : être actif, virulent ; il doit causer le plaisir ; ce n'est pas un enregistrement, une description, après coup, d'états de sensibilité ; il n'évoque pas, il provoque ; c'est un acte en vue du plaisir ; ici donc tant vaut le cœur, tant vaut la plume, et le cœur sera réjoui selon les talents de la plume. Car, il faut le redire, Beyle n'écrit que pour exprimer, et parce que l'expression le passionne. D'autres ont tenu la plume pour fixer des sentiments, des impressions, des émotions d'âme, qui étaient passés à celui-ci, mais l'écriture sert à produire ces sentiments et ces émotions ; elle n'est pas effet, mais cause ; elle ne succède pas, elle précède le plaisir et l'engendre ; au-dessus de tout il place l'expression et le tour ; un événement ne le touche à sa vraie profondeur qu'après qu'il lui a prêté son accent. Si c'est bien là la définition même de l'artiste, ironsnous reprocher à Beyle je ne sais quel manque d'art ? Car enfin si Stendhal écrivait mal, comme il se déclare satisfait, en définitive, de ce qu'il écrit, c'est que son âme mal née jouirait à contre-temps. Si, au contraire,

l'on veut bien admettre, comme faisait Balzac, qu'il fut exceptionnellement doué pour le plaisir et la sensibilité, ayons confiance que son style remplit la perfection de son objet et possède une beauté, non point froide et embaumée, mais active, telle que Pygmalion la souhaitait pour son ouvrage, telle aussi qu'un ancien l'aima, la nuit qu'il conversa dans le temple avec Vénus.

Stendhal a averti qu'il s'adresse aux *happy few* : nulle jactance en cela, il se définit. Une certaine formation littéraire ne suffit plus pour goûter son style ; les amateurs d'ésotérisme, de mystères et de sectes seront déçus au même titre que les natures basses et les victimes de la manie littéraire. Il ne s'agit que d'être normal ; il faut, dirai-je, être parfaitement doué sous le rapport de ces attributs jugés par Voltaire indispensables au poète tragique et non moins utiles, en somme, à l'interlocuteur de Stendhal. Les *happy few* comprennent les êtres assez heureux et ouverts aux sensations que Stendhal peut jeter dans les transports qu'il se faisait éprouver à lui-même.

Le terme d'interlocuteur, au lieu de lecteur, que j'ai employé à propos de Stendhal, me paraît le plus juste. Il vit dans ses livres ; il reste, lorsqu'il écrit, en conversation; il demeure l'homme de société, non pas l'honnête homme du grand siècle, mais le Milanais passionné et vif à qui la parole sert pour donner et recevoir le plaisir. L'anecdote est chez lui la face la plus connue de ce talent : l'intérêt qu'il prend à citer un trait de psychologie pour lui rendre la vie, prouve qu'entre son papier et lui s'établissent des vibrations comparables à tout ce qui se peut échanger de secret, de prompt et de nerveux entre des hommes qui se regardant les uns les autres se voient émus par un récit.

Le plaisir qu'il prenait à écrire de sa main des choses finies, parfaites en leur genre, certains papiers trouvés parmi ses manuscrits et qui n'ont pas laissé d'intriguer ses lecteurs de la bibliothèque de Grenoble, n'en témoigneraient-ils pas? ce sont des pages entières recopiées du Code, qu'il affectionnait comme personne ne l'ignore, ou bien de tel ouvrage, français ou étranger, soit italien, soit anglais, dont il devait être alors occupé. Pour lui, l'action d'écrire aurait-elle fini par se confondre avec l'action de causer?

Ainsi, du moins, il se tenait en pleine possession de cet étonnant prestige de style, qui exténue à dessein le mot, le rend impalpable et comme invisible, atome de feu qui dévore tout écran entre la chose et la sensation et va droit frapper en nous son but ; sa matière est incroyablement épurée, volatilisée ; à peine a-t-elle plus de corps qu'un son en peut avoir. Merveille d'intelligence, ce style pourtant tâche de ne garder du travail d'analyse et d'une contention psychologique que l'on devine extrême, que ce qui peut s'exprimer dans le langage le plus direct et par les deux premières personnes [1]. Stendhal court au dialogue comme à son suprême bonheur : ainsi, nous l'avons dit, il évitera la description en forme des états d'âme pour faire sentir, comme par contact, les délices de Fabrice, la douleur de Mme de Rênal. Prodige de l'art dans lequel l'intelligence, partout présente, mais cachée, joue comme une lumière et avive toutes les racines des nerfs ; merveille de

1. On verra plus loin que le style direct, l'expression personnelle est toujours comme à fleur de texte dans Stendhal : même lorsqu'il traduit pour son compte les sentiments des personnages, sa plume encore a des inflexions de voix.

la sensibilité qui trouve l'expression humaine et, dans ses frémissements, fait pressentir l'acte. Pour cet art d'exprimer un monde par quelques mots auxquels des préparations insensibles ont ainsi ménagé une puissance illimitée de répercussions et de retentissements profonds, un seul être se compare à Stendhal, une voix autorisée vous l'a dit, c'est Racine. Qu'on comprenne seulement la condition expresse d'un tel effet de l'art : c'est la grande simplicité des moyens, et comme l'effacement, l'assourdissement, l'étouffement des mots dont aucun ne doit accrocher l'attention, mais tous la forcer plus outre ; non qu'il faille une langue énervée et plate, exactement une pudeur de l'expression est requise, qui laisse à l'explosion sentimentale produire tout son effet. Quand Balzac rédige son fameux jugement : « Le côté faible de cette œuvre est le style, en tant qu'arrangement de mots, car la pensée éminemment française soutient la phrase », il passe si près de la vérité que pour le style, on le dirait aveugle de naissance. Stendhal n'arrangeait pas ses mots ? Essayez donc d'en déranger un seul ; lui-même l'a tenté en un jour de condescendance pour Balzac et il existe un exemplaire de la *Chartreuse* récrite en style plus « balzacien » : avec la permission du propriétaire, un érudit grenoblois, cette *Chartreuse* nouvelle sera publiée en appendice dans l'édition Champion-Debraye : on conviendra alors que l'histoire de l'adorable duchesse ne veut pas d'autre style que celui qui appartient à Stendhal et qui possède parfaitement ce que Balzac dans une inspiration meilleure appelle « une remarquable solidité littéraire ».

Pour Stendhal, il ne s'agit pas de briller, mais de créer des sensations : impossible par conséquent d'être

plat s'il atteint son but. Mais c'est son critique qui verse dans la platitude quand de Ranuce-Ernest il trace ce portrait : « Ranuce-Ernest et son ministre sont attachés l'un à l'autre comme les deux frères siamois. En effet, ils ont à eux deux ourdi le plan impossible (précaution oratoire de M. Beyle) de faire un seul Etat du nord de l'Italie. Sous son masque d'absolutisme, le prince trame des intrigues pour devenir le souverain de ce royaume constitutionnel. Il meurt d'envie de singer Louis XVIII, de donner une charte et les deux Chambres à la haute Italie. Il se croit un grand politique, il a son ambition, il relève à ses yeux sa position chétive, par ce projet entièrement connu de Mosca, il a l'emploi de ses trésors ! Plus il a besoin de Mosca, plus il reconnaît de talent à son ministre, plus il y a de raisons au fond de cette âme de prince pour une jalousie inavouée. On s'ennuie à la cour, on s'amuse au palais San Severina. Que lui reste-t-il pour se démontrer à lui-même sa puissance ? La chance de tourmenter son ministre. Et il le tourmente cruellement ! » Ce n'est pas trop faire le sorcier que de sentir là comme une influence du tour stendhalien. Cependant la plume du puissant romancier semble lourde, parce qu'il veut trop expliquer. Avec les mêmes mots (en rejetant toutefois ces malencontreux « frères siamois ») Stendhal eût fait merveille : au lieu d'expliquer, il eût peint et sensibilisé tout cela à l'aide de mouvements expressifs. Son génie de style est là. Il met de la musique sur ce qui, chez un autre, demeurerait libretto.

Justement l'admiration tendre de Stendhal pour la musique italienne explique assez bien son art. En prose, dans l'ordre du roman psychologique, il a rendu ce que,

par un excès de complaisance peut-être, son âme enthousiaste adorait dans la musique des Italiens : du pathétique passionné et dramatique, exprimé directement par la voix ; et il est juste de lire la *Chartreuse* ou l'*Abbesse* un peu comme on déchiffrerait une partition musicale. Un exemple me fera comprendre ; je le tire de l'*Abbesse de Castro*, mais il n'est, après tout, pas plus typique que cent autres, auxquels déjà vous pensez.

Au premier coup de feu, Hélène avait tremblé pour les jours de son amant, et n'avait plus songé qu'à s'enfuir avec lui. Comment peindre son désespoir lorsque la petite Marietta lui parla de l'effroyable blessure que Jules avait reçue au genou et dont elle avait vu couler le sang en abondance ? Hélène détestait sa lâcheté et sa pusillanimité.

— J'ai eu la faiblesse de dire un mot à ma mère, et le sang de Jules a coulé ; il pouvait perdre la vie dans cet assaut sublime où son courage a tout fait.

Les *bravi* admis au parloir avaient dit aux religieuses, avides de les écouter, que de leur vie ils n'avaient été témoins d'une bravoure comparable à celle du jeune homme habillé en courrier qui dirigeait les efforts des brigands. Si toutes écoutaient ces récits avec le plus vif intérêt, on peut juger de l'extrême passion avec laquelle Hélène demandait à ces *bravi* des détails sur le jeune chef des brigands. A la suite des longs récits qu'elle se fit faire par eux et par les vieux jardiniers, témoins fort impartiaux, il lui sembla qu'elle n'aimait plus du tout sa mère. Il y eut même un moment de dialogue fort vif entre ces personnes qui s'aimaient si tendrement la veille du combat ; la signora de Campireali fut choquée des taches de sang qu'elle apercevait sur les fleurs d'un certain bouquet dont Hélène ne se séparait plus un seul instant.

— Il faut jeter ces fleurs souillées de sang.

— C'est moi qui ai fait verser ce sang généreux, et il a

coulé parce que j'ai eu la faiblesse de vous dire un mot.

— Vous aimez encore l'assassin de votre frère ?

— J'aime mon époux, qui, pour mon éternel malheur, a été attaqué par mon frère.

Après ces mots, il n'y eut plus une seule parole échangée entre la signora de Campireali et sa fille pendant les trois journées que la signora passa encore au couvent.

Autant que le torrent lui permet de se rendre compte, le lecteur s'est senti, à deux reprises, soulevé d'une émotion singulière, à chaque fois que les paroles s'envolent des lèvres de la future abbesse. Ces paroles marquent à n'en pas douter les moments de haute tension émotive, pour lesquels un mode spécial d'expression, le style direct, le dialogue, devient nécessaire. Mais pour mettre en valeur ces sortes de motifs mélodiques, quel art encore est dépensé dans ce qu'on pourrait appeler le récitatif, afin d'agiter doucement d'abord, puis de plus en plus fort, l'âme du lecteur, pour la calmer ensuite et la reprendre encore ! Que d'accents directs même dans le récit, quelles inflexions expressives ! « *Au premier coup de feu, Hélène avait tremblé... Comment peindre son désespoir... Hélène détestait sa lâcheté... Il lui sembla qu'elle n'aimait plus du tout sa mère.* » On juge alors que c'est son art même que Stendhal a caractérisé dans ce passage de l'*Abbesse*, qu'il adresse censément, pour la commodité de la fiction, à un prétendu conteur florentin : « Comme on voit, au XVIe siècle, on aimait l'exactitude dans les histoires d'amour. C'est que l'esprit ne jugeait pas ces histoires-là, l'imagination les sentait, et la passion du lecteur s'identifiait avec celle des héros [1]. » Aussi je crois que

1. De même il faut, je crois, comprendre que si dans Stendhal

l'on fait tort à Stendhal en le donnant comme élève de la seule école de Condillac et de Cabanis, l'école analytique.

Analytique, certes, son style l'est étonnamment : l'extraordinaire complication de l'intrigue psychologique de la *Chartreuse* exigeait un instrument d'une précision aiguë dans les moindres nuances, d'une agilité prodigieuse à saisir les mouvements les plus fugitifs. Mais ce n'est qu'une partie de son art, et comme l'élément ; sa forme, son tour, son expression n'est rien moins que raisonneuse, elle est sensible, elle respire. elle vit ; elle est musicale [1], en dépit de Balzac. Et donc elle doit revêtir une apparente simplicité, sacrifiant ainsi l'éclat au naturel, au pathétique, au charme tendre de la voix. Car de meme que le musicien ne possède à son service qu'un petit nombre de notes dénuées de beauté propre et que toute son affaire est de combiner, l'écrivain dont Stendhal est le modèle, n'emploie que les mots en apparence les plus banals, les plus vulgarisés [2], seulement il les fait jouer et chanter.

l'exubérance des faits, des épisodes, cette ingéniosité fertile du détail matériel excèdent ce que la clarté du récit et l'intelligence des sentiments peuvent réclamer, c'est que ces faits, ces épisodes ont une valeur plus pathétique que logique ; ils sont là pour la joie et donnent le rythme : par eux le récit tremble encore de passion.

1. C'est toujours à cette analogie que nous en revenons ; n'est-elle pas juste ? Stendhal a dit de la musique, sur un faux ton de reproche, qu'elle « commet la fausseté perpétuelle de donner un cœur tendre et noble à tous les personnages » On a fait la même remarque des personnages de la *Chartreuse* : c'est qu'ils s'expriment par Stendhal.

2. « L'art d'écrire est l'art par excellence, parce qu'il est le seul qui n'ait pas recours à un outil spécial. L'écrivain peut créer une phrase parfaite avec les quelques mots dont se sert son domestique. » (Albert Guinon.)

On oublie trop que, pour le style, il admirait surtout l'harmonieux Fénelon. Chateaubriand, par contre, n'obtenait que cette épithète de *grand écrivain*, qui sonne, me semble-t-il, avec un peu de dédain pour son affectation. Le tendu, le pompeux, l'emphatique lui donnaient la courbature. Il lui fallait un style qui en gardant de l'âme eût une extrême mobilité, pour refléter l'agitation de son cœur, de ses sens. Il fallait que ce style servît à lui créer mille alibis par heure ; ce style, enfin, c'était lui-même à plusieurs exemplaires. Lui demander, après cela, de mieux écrire, autant eût valu exiger qu'il changeât de figure avant que de se rendre chez la Pietragrua. « Il a tout à fait, dit Balzac, la physionomie de son talent. » Son style, passionné autant que lui, ne peut pas tout le temps se curer les ongles. Auprès d'une maîtresse, parle-t-on de ces soins ? Le style de Stendhal a donc d'autres soucis : il lui faut toucher, émouvoir, se dépenser, donner du plaisir : sous ces conditions, il sera excellent dans son type, ce qui est toute son affaire.

Pierre Gilbert.

La tradition du roman psychologique

> La parole la plus commune, si elle est dite avec un accent vrai, peut attendrir ma voix et même faire couler mes larmes.
>
> Les passions sont un accident dans la vie, mais cet accident ne se rencontre que chez les âmes supérieures.
>
> STENDHAL.

Un jour que l'auteur des *Mémoires d'un touriste* avait pris un bateau sur la Loire, une jeune beauté ni parisienne ni grecque, mais de traits profondément français, lui réjouit l'âme. « Ah ! disait-il, quel charme divin ! Donner aux yeux une sensation absolument neuve ! N'être la copie de rien au monde ! »

Ce souvenir doit rester lié dans nos mémoires à l'image de Stendhal et lui servir de légende, car il eût pu se vêtir de l'orgueil de Moréas : « Je ne me compare à personne. » Il est unique, non pas seulement de la façon commune à tous les grands écrivains, mais d'une sorte plus secrète et qui le marque entre tous. Il n'en

relève pas moins d'une longue et profonde tradition de nos lettres, celle précisément qui leur donne le caractère le plus distinctif.

Stendhal est entré dans cette tradition, en l'exaltant d'une âme jusqu'alors inconnue.

I

Je ne songe point à écrire ici un chapitre d'histoire littéraire ; mais il faut bien noter en quoi Stendhal, au sein même de la famille Laclos-Benjamin Constant, demeure différent, en même temps qu'assembler tous ses titres de Français.

Qui ne sait qu'un patrimoine français existe, qui est commun à une lignée allant tout au moins de la *Princesse de Clèves* à *Dominique* et au *Petit Ami ?* Il est d'un intérêt inestimable pour notre littérature que les personnages de Mme de La Fayette veuillent montrer une si humaine dignité et qu'en face de l'amour ils paraissent si bien armés de retenue qu'ils proclament, en succombant, la puissance du dieu : la grâce décente de la princesse ne se laisse blesser que d'une force nécessaire et surhumaine. Elle fait même davantage ; elle épure dans l'ordre du langage ce qui le fut déjà dans celui de l'émotion ; la délicatesse de l'expression racinienne, qui décante, achève ce qu'avait commencé et presque accompli cette culture de l'esprit et du cœur où la société précieuse collabore avec les grands poètes et moralistes classiques. Et l'on voit alors les passions tendre à une figure idéale, à un graphique essentiel. C'est dire que le roman psychologique français contient en puissance un traité définitif des

passions et en constitue une sorte d'histoire naturelle.

En tirera-t-on ce reproche qu'*Adolphe* et sa maîtresse ne vivent point ? Evidemment nous ne savons point à quelle heure ils dinaient ni même si Eléonore avait du tempérament. Mais Benjamin Constant porte leur cas d'amour malheureux sur un plan où nous nous rencontrons nécessairement avec eux. Des traits nets de nudité dépouillée et de lucide généralité, dont aucun ne se trouve inutile, éveillent une expérience assez profonde pour rester commune aux hommes les plus différents. Mais Laclos va plus loin. Il met sous nos yeux une expérimentation; sous nos yeux, par l'intermédiaire de Valmont et de la cynique marquise, un sentiment est formé, grandit, se précipite à ses fins. Et cela est si net, si définitif, que nous croyons bien tenir le trait central, qui passe d'ailleurs par toutes les nuances qu'on voudra. Elles sont infinies, et quelques-unes, quoi qu'on dise, d'une bien délicate tendresse ; mais jamais elles ne voilent la vigilance inexorable de l'auteur. Vous vous souvenez du mot que la pieuse Mme de Tourvel soupire, dès qu'elle a succombé : « Vous êtes heureux ? et heureux par moi... Je sens que cette idée me console. » Mot subtil et profond, par lequel un cœur particulier apporte sa vérification à une vérité générale.

Et voyez comme ainsi la pensée s'inscrit dans l'émotion, lui permet de s'élever aux points d'où l'on contemple et comprend, d'où l'on éprouve et vérifie les vues des La Bruyère, des La Rochefoucauld et des psychologues de la chaire. Laclos, Constant, ô les durs moralistes ! Rien ne vaut, pour mesurer tout leur prix, de les quitter un moment pour la *Nouvelle Héloïse*, née d'une pure conception mentale et des fumées de l'imagination, et qui ne se prive pas de prendre les pires libertés avec

le vrai pour tromper des désirs. Aussi Musset lui-même ne vit-il en Julie qu'une « ombre vaine ». L'influence générale de Rousseau oblige à se demander quel intérêt peut bien avoir une civilisation à se laisser égarer sur la géographie du cœur humain. S'il y eut parfois quelque ridicule dans la peur d'être dupe qui servait de cuirasse à Stendhal, les grands romantiques nous font l'en excuser.

Il est difficile d'entrer dans ces vues sans entrer du même coup dans une sorte de métaphysique de la question.

Ce qui unit entre eux les grands romanciers de la tradition psychologique, c'est tout d'abord une lucidité aiguë au sein même et du sentir et du vouloir ; c'est aussi une aisance dans l'abstrait, qui fait qu'en peignant l'émotion ils l'expliquent déjà ; c'est, en outre, une défense préétablie de l'intelligence en face de tout l'imprévu possible, une possession de soi, une maîtrise. On pensera donc qu'il y a dans cette attitude, au secret de cette humanité qui se surveille, quelque chose d'infiniment précieux et dont la qualité l'emporte sur tout le reste, un don qui règne : et c'est proprement le génie de l'homme. En effet, s'il faiblit, aussitôt court dans le monde un murmure féminin, avec des frissons : l'homme se trouble, s'abandonne, se livre aux choses, quitte à les nommer Dieu. Ecrivain, il trahit la sagesse vigilante des maîtres au profit de tout ce qui se tapit au fond de nous pour nous abuser. Romancier, il crée *Madame Bovary*. J'en conclus que si un Stendhal adhère à notre grande tradition psychologique, ce n'est point simple penchant : il y reconnaît le champ véritable de ses forces, il fait acte filial dans une illustre famille, il s'assoit au milieu de ses pairs. Le classique, c'est l'homme supérieur.

*
* *

Madame Bovary me semble un roman conçu à la façon d'un opéra de Gounod où l'accompagnement tendrait à couvrir cette mélodie banale qu'est le désir d'Emma. Je veux dire que Flaubert, séduit par un pathétique plus sensuel que hautement humain, non seulement s'occupe de rendre le tremblement de l'émotion en écho de l'heure et du lieu (plutôt que de lui assurer, par une transposition intellectuelle, son corps fondamental) mais qu'il ouvre encore le fond psychologique français, en même temps que sa personne consciente, à l'invasion sournoise du panthéisme : entendez que l'âme d'Emma Bovary n'est, à tout prendre, qu'un faisceau de velléités groupées par le hasard, et quelquefois même un simple prétexte à projections lumineuses. Les reflets du ciel et des champs, les reliefs les plus vulgaires de la vie quotidienne, les suggestions des sens et des nerfs, la pénètrent, l'aveulissent. Aucun des plaisirs qui se peuvent prendre à ce roman de Flaubert, et notamment celui de sa musique, qu'on peut aimer, ne fera que la chasteté supérieure de notre littérature n'y soit perdue, ainsi que la dignité véritable de l'homme, — je dis l'Homme.

On m'objecte que tout un concert de troublantes et chaudes images emplit aussi *Volupté*. Soit ! J'accorde même que le livre de Sainte-Beuve est venu jusqu'à nous chargé des soucis de son époque, bruyant de ses entreprises. Mais, d'abord, observons dans ce chaos comme les précautions infinies de l'analyste, son onction vigilante, soutenues de sa richesse d'information morale, donnent au récit le prix d'une confession, où l'on voit un cas particulier en éclairer mille autres fraternels. J'admire surtout que la préoccupation de l'auteur se

tienne toujours dans les hautes parties de l'être. Encore que Sainte-Beuve se penche volontiers sur les mystères de l'intimité et arrache des secrets à la physiologie, toujours il porte son butin à ces hauteurs où la limite se fait incertaine entre le cœur et la pensée. Et ce roman, pourtant si indiscret d'intention, est marqué du grand signe de la pudeur classique. Souvenir médité, maîtrise de soi, mais, par-dessus tout, passion psychologique ont dégagé d'une nuée d'émotions troubles le visage si beau et si pur d'une pieuse amoureuse. Mme de Couaën, la princesse de Clèves ! Bérénice ! Et Madeleine, celle de Fromentin et celle de Boylesve ! Beaux éclairs dont sont traversés des yeux contenus et qui se baissent... L'art des maîtres crée des *moi* véritables et qui ont leurs résistances, des *moi* antérieurs aux circonstances, supérieurs à elles : je ne sais quoi d'unique, de permanent, de central.

Mais *Volupté* nous aidera à saisir une réalité, peut-être la plus précieuse, du roman psychologique, et que Sainte-Beuve rend plus qu'aucun autre aisément sensible, je dirai tout à l'heure pourquoi : un tout continu qui se meut sans aucune rupture de lien entre ses éléments : émotions d'une âme pourtant complexe, où il semble que l'observation s'acharne à découvrir un centre secret, la source d'où tout a coulé. N'oublions pas que l'art de Flaubert trouvait son répondant philosophique dans l'*Intelligence* de Taine, au lieu qu'une philosophie, mieux accordée à la vie profonde et qui met au centre de l'homme une liberté initiale, (le bergsonisme, si l'on veut) ne pourrait que soutenir et fortifier une garantie de la personne humaine contre tout ce qu'il rôde de panthéistique dans l'art, à l'écart de la grande voie.

J'en tirerai deux conséquences.

1° Ce continu du moi, vu par un écrivain, et du moment qu'il réalise une certaine finesse de vie bien dégagée de l'instinct, ne sous-entend-il pas, dans les personnages d'un roman, une certaine constance de réflexion, une certaine attention lucide qui ne sont pas fort communes ? En effet, héroïnes et héros de nos romans psychologiques sont tous des natures infiniment distinguées, pour le moins : nouvelle opposition, après tant d'autres, aux traditions naturalistes et impressionnistes qui nous distillent toujours leur poison.

2° Le moi voluptueux d'Amaury, nous le comprenons, l'éprouvons, le sentons et le touchons, dans ce roman de Sainte-Beuve qui est un confessionnal, non plus le salon des Laclos et des Benjamin Constant. Ce qui était intellectuel tend au sensible ; ou plutôt, le grand art intellectuel élève à soi toute une portion obscure de l'être ; et le *continu* de *Volupté* n'est si subtil et sinueux, et ne se développe en un si moelleux clair-obscur qu'en pénétrant dans l'émotionnel. Ceci est très important. Toute la personne véritable, le moi particulier, rentre ainsi dans une tradition qui n'admettait jusqu'alors que des figures générales. Exactement, là où les sentiments étaient au premier plan et les personnages au second, nous voyons arriver un individu, un homme bien déterminé, mais qui s'analyse : et une lignée en sortira, de *Dominique* à la *Porte étroite*. Il faut donc en tenir compte, en y comprenant ces images de leurs milieux que les individus entraînent toujours avec eux. Or, vous voyez le danger. Ce n'est pas seulement la belle nudité d'autrefois qui risque d'être couverte d'oripeaux ; le trésor empirique de notre sagesse n'est-il pas lui-même menacé ? Et ce *moi* qu'on oppo-

sait aux forces dispersées du monde, ne va-t-il pas y faire retour ?

3° Je tire de là une vue nouvelle, où les deux précédentes se complètent et s'embrassent. L'individu ne se gardera, ce me semble, et ne respectera l'ordre devenu consubstantiel à l'humanité civilisée, qu'en se référant aux antiques défenses de l'esprit et de la volonté, en aiguisant et raffermissant sans cesse sa lucidité, sa force d'observation et de pensée, et, pour tout dire, sa maîtrise, à la mesure des émotions et événements qui le peuvent assaillir.

Un individu, soit ! Mais qu'il honore le titre d'homme... Nous voici conduits à Stendhal.

II

Ce qui rattache Stendhal à la tradition psychologique de notre roman, faut-il le dire ? La rapidité inouïe de ses récits, où les personnages agissent, sentent, réfléchissent, sans que le drame languisse un instant ; la soumission exactement calculée aux circonstances, le réalisme génial de ses individualités les plus fortes ; l'exquise et spirituelle délicatesse de ses plus vives scènes d'amour : tout cela est trop connu. Mais il est utile d'appuyer sur ce qui, chez Stendhal, est exemple, et, j'ose le dire, exhortation.

Alors qu'il semble que ce soit une expérience générale, une connaissance des hommes qui aient dicté, par exemple, les lettres des *Liaisons dangereuses*, une Sansévérina, un Julien Sorel montrent une spontanéité, la création incessante d'une vie qui s'observe et

se connaît en agissant. Balzac craignait de ne pas publier assez d'admiration pour ce don magnifique de celui que Taine appelle « le plus grand psychologue des temps modernes ». En effet, la complexité d'une cour, un entrecroisement inouï d'intrigues, la plus délicate diplomatie, et, au milieu de cela, un homme de génie, voilà ce que Stendhal a fait vivre, voilà ce qui stupéfiait Balzac. On n'a que juste assez de compréhension pour admirer un Choiseul, un Metternich (dit Balzac) ; eh bien, Stendhal le crée et le fait penser, agir : et ce n'est ni Metternich, ni Choiseul, ni aucun autre politique illustre ; c'est un homme nouveau, le comte Mosca. Balzac ajoute que « la duchesse est une de ces statues qui font tout à la fois admirer l'art et maudire la nature, avare de pareils modèles ». Notez qu'en effet il y a là quelque chose à quoi Balzac n'atteignait point. Ses plus beaux personnages ou sont des types éternels ou servent aux historiens des mœurs : Julien Sorel, la Sansévérina, le comte Mosca sont des individus, et si magnifiques, que sans doute nous ne les rencontrerons jamais et qu'ils semblent néanmoins appartenir à l'histoire. Ce sont des individus de génie. J'ose à peine le dire, je le dirai pourtant : il me semble que dans les temps modernes, Shakespeare et Racine furent seuls capables de telles créations.

*
* *

Il a l'âme basse, celui qui ne souhaite d'aimer la Sansévérina, ou qui ne partage point en pensée le sort de Julien Sorel. Ces figures entrent dans le cortège des âmes supérieures qui vient du fond des temps classiques pour consoler la nostalgie née des démocraties

modernes. En un siècle de bourgeoise vie et de pensée corrompue, le culte des héros de Stendhal pourrait ressusciter l'énergie, réveiller la passion en la sublimant. Il y a un héroïsme chez Stendhal. Voyons en quoi il consiste. Encore que ceci soit le secret du génie, on peut cependant en deviner l'élément essentiel.

M. Rémy de Gourmont a noté récemment, dans un article du *Temps*, que « ce qu'il y a de beau dans les femmes de Stendhal, c'est la perpétuelle agitation de leur cœur, qui transparaît dans tous leurs actes : ce sont, dit-il, des amoureuses de toutes les minutes de la vie, et le sentiment est comme la substance de leur être ». L'amour aussi, l'ambition, le besoin de donner l'essor à une âme d'élite, ces passions ardentes soulèvent les héros de Stendhal. Ceux-ci sont nés frémissants. Quels passionnés ne font-ils point pâlir, le plus méthodique de ces hommes, le comte Mosca, la plus douce de ces amoureuses, Mme de Rénal ?

Or, l'homme qui a donné la vie à ces passions exceptionnelles est le même qui a écrit : « Le fond de tout grand génie est toujours une bonne logique », noté de Julien Sorel : « ... Il remarquait jusqu'aux plus petites circonstances », et poursuivi enfin ses héros les plus chers de son ironie. L'ironie ne le quitte jamais, ni l'extrême lucidité, ni cette domination de tout par l'esprit, qui marque les grands psychologues français. Il a fait passer ces hautes qualités dans ses personnages, il leur en a fait de véritables dons de naissance et qui s'enrichissent, s'amplifient sous nos yeux. L'amour de Clélia Conti se débat contre le devoir ; celui de Mathilde de la Môle contre l'orgueil : comme l'orgueil et le devoir sont vigilants et armés ! Admirons surtout dans Julien Sorel cette surveillance de soi, tantôt

ironique, tantôt douloureuse et comme désespérée. Stendhal dit quelque part qu'il croit ressembler à Pascal par l'âme : pense-t-il à cette puissance d'une âme frénétique qui se mesure en se déployant ?

Citons la scène du *Rouge et le Noir*, où Mathilde de la Môle est avec Julien dans la bibliothèque ; voici leurs deux amours, leurs deux fiertés dressés face à face :

... Pour se donner une contenance, elle prit dans ses mains les lettres de Mme de Fervaques ; elle les décachetait lentement. Elle eut un mouvement nerveux bien marqué quand elle reconnut l'écriture de la maréchale. Elle tournait sans les lire les feuilles de ces lettres ; la plupart avaient six pages.

. . . .

Elle tourna la tête vers lui lentement ; il fut étonné de l'extrême douleur qui était dans ses yeux, c'était à ne pas reconnaitre leur physionomie habituelle. Julien sentit ses forces l'abandonner, tant était mortellement pénible l'acte de courage qu'il s'imposait.

« Ces yeux n'exprimeront bientôt que le plus froid dédain, se dit Julien, si je me laisse entraîner au bonheur de l'aimer. » Cependant, d'une voix éteinte et avec des paroles qu'elle avait à peine la force d'achever, elle lui répétait en ce moment l'assurance de tous ses regrets pour des démarches que trop d'orgueil avait pu conseiller.

— « J'ai aussi de l'orgueil », lui dit Julien d'une voix à peine formée, et ses traits peignaient le point extrême de l'abattement physique.

Mathilde se retourna vivement vers lui. Entendre sa voix était un bonheur à l'espérance duquel elle avait presque renoncé. En ce moment, elle ne se souvenait de sa hauteur que pour la maudire...

— « C'est probablement à cause de cet orgueil, continua

Julien, que vous m'avez distingué un instant ; c'est certainement à cause de cette fermeté courageuse, et qui convient à un homme, que vous m'estimez en ce moment. Je puis avoir de l'amour pour la maréchale... »

Mathilde tressaillit ; ses yeux prirent une expression étrange. Elle allait entendre prononcer son arrêt. Ce mouvement n'échappa point à Julien ; il sentit faiblir son courage.

— Ah ! se disait-il en écoutant le son des vaines paroles que prononçait sa bouche, comme il eût fait un bruit étranger, si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles, et que tu ne le sentisses pas !

— « Je puis avoir de l'amour pour la maréchale... », etc...

La scène se tient entière dans la sublimité, mais sait-on rien de plus émouvant, rien de plus beau au monde que le cri intérieur de Julien? L'âme de Julien est à un tel point de noble effort, qu'à ce point accourt tout ce qu'elle a de grand, le plus énergique avec le plus tendre... « *Ah ! si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles, et que tu ne le sentisses pas !* » Il y a quatre ou cinq cris tels que celui-là dans la littérature française : c'est chaque fois qu'elle atteint aux limites de l'art classique, au maximum de passion et d'intelligence accordées.

*
* *

J'ai dit tout à l'heure : le classique, c'est l'homme supérieur, et l'on ne manquera pas d'objecter qu'en prétendant définir le classicisme, nous ne définissons que le génie. Soit ! mais Stendhal est contesté. Et notre critique, en effet, ne veut que savoir où est le grand.

HENRI CLOUARD.

FONDATION
D'UN PRIX STENDHAL

Si la Revue critique *consacre tout ce numéro à Stendhal, c'est, nous l'avons dit, pour des raisons qui, dépassant son œuvre, intéressent l'intelligence et l'art français. Elles ont été exposées tout à l'heure.*

Etre ou n'être pas stendhalien, ce n'est donc pas de cela qu'il s'agit; non plus que de la personne de Stendhal, ou de ses erreurs qu'il serait très vain de relever ici. Il s'agit du service spirituel qu'il a rendu. Et, notamment, en définissant la position de Stendhal à l'égard de la tradition psychologique du roman français, la Revue critique *donne à son hommage une raison d'utilité générale.*

Stendhal ayant porté à leur extrême éclat quelques-unes des plus hautes qualités françaises et classiques du roman, et le roman étant devenu le plus grand modeleur du goût, des sentiments, souvent même de la pensée, c'est travailler à notre renaissance que d'exposer les titres de l'auteur de la Chartreuse de Parme *à la direction des jeunes hommes. Mais il convenait de faire plus. Il convenait, il importait de pousser directement les écrivains d'imagination dans le sens de cet art supérieur, de jeter*

le nom de Stendhal et l'influence de son œuvre dans le courant de la création contemporaine.

C'est dans ce dessein que la Revue critique, *décidee à servir le relèvement des lettres françaises, institue aujourd'hui un* PRIX STENDHAL.

*
* *

Le PRIX STENDHAL *sera décerné chaque année au meilleur roman psychologique, à la meilleure nouvelle du même caractère, choisis parmi les manuscrits inédits présentés au concours.*

Les romans et nouvelles soumis aux règles relatives à l'attribution du prix Stendhal pour 1913 devront être déposés aux bureaux de la revue le 10 mai prochain (le règlement du concours sera envoyé à toute personne qui en fera la demande).

Le prix Stendhal attribué aux romans est fixé à 2.000 francs ; le prix Stendhal attribué aux nouvelles, à 500 francs.

Les romans et nouvelles qui recevront le prix Stendhal seront publiés par la Revue critique.

NOTES POLITIQUES

Qu'en dirait Stendhal ?

On est toujours tenté, même sans pratiquer l'art d'évoquer les morts, d'imaginer ce que des hommes dont l'influence reste sensible sur notre génération auraient pensé des spectacles contemporains.

« On ne s'appuie que sur ce qui résiste. » Cette maxime de Stendhal prouve qu'une certaine profondeur et vigueur de psychologie suffit pour rencontrer à l'occasion des vérités politiques. Beyle n'a point, toutefois, de corps de doctrine qu'on puisse appliquer à juger ce qui se passe dans l'instant immédiat.

Après en avoir tu la nécessité dans son message inaugural, le Président s'est décidé à inaugurer son septennat par la réaction redoutée : conformément à l'avis unanime du Conseil supérieur de la guerre, le rétablissement du service de trois ans est demandé aux Chambres. La classe libérable sera la première gardée encore un an sous les drapeaux.

Le projet n'est que déposé, et ce sont les lois de défense

laïque dont la discussion est commencée. Le gouvernement précise bien l'attitude qu'il entend tenir : il rachète par une surenchère d'anticléricalisme sa politique militaire. Certains que ceux qui tiennent le plus à la paix religieuse ne mettront pas de conditions à leur concours dès qu'il s'agira de la défense nationale, il ne se préoccupe que de satisfaire les autres, et tout ce projet scolaire est de l'anticléricalisme le plus bas, le plus niais et le plus tracassier.

Parmi ceux qui s'apprêtent à le voter, les moins illettrés aiment à citer parmi ceux qui ont jadis crayonné le *parti-prêtre* et la *Congrégation* Stendhal plutôt qu'Eugène Sue et *le Rouge et le Noir* plutôt que *le Juif errant.* Mais ils ne prennent pas garde que Stendhal, qui n'aimait certes pas les prêtres, n'a pourtant noté qu'une exploitation de la puissance politique sous aucun des traits propres au sentiment religieux, même adultéré, et que ce sont eux-mêmes qui tiennent depuis longtemps l'emploi de ses congréganistes. « L'abbé Castanède, « chef de la police de la Congrégation sur la frontière du « Nord », n'a eu qu'à dépouiller ce costume ecclésiastique, qui lui allait mal, pour faire un de leurs délégués. Ce n'est plus M. de Frilair qui procure des douceurs aux condamnés à mort, ou plutôt, l'aventure de Soleilland nous l'a appris, c'est toujours lui, mais il est ministre de la Religion Prétendue Réformée, et comme il est abolitionniste, il sauve, par surcroît, la tête de son protégé.

Un plus grave rapprochement vient même à l'esprit à relire tour à tour les journaux de 1913 et les écrits de Stendhal. On pense à ce chapitre de la *Note Secrète* où Stendhal fait vivre avec tant de puissance toutes les phobies des libéraux d'alors sur la politique qu'ils prêtaient à la Restauration, quand il imagine cette douzaine de grands seigneurs la ques et ecclésiastiques délibérant des projets antinationaux devant Jules Sorel qu'ils ont pris pour instrument, qui les sert pour ser-

vir son ambition tout en détestant profondément leurs projets et en murmurant : Comment dit-on de telles choses devant un plébéien.

On ne peut s'empêcher de penser que chez les hommes politiques, dans la rédaction ou l'administration des journaux qui prennent parti contre la réorganisation militaire ou qui s'attachent à exiger la guerre civile comme rançon de la défense nationale, il y a des jeunes gens qui commencent à sentir que leur intérêt de race et de culture les oppose profondément à ces serviteurs d'Israël et du roi de Prusse, et qu'avant même de s'affranchir des besognes auxquelles on les associe, ils se surprennent à penser :

Comment dit-on de telles choses devant un Français.

M. de Roux.

CHRONIQUES

De Racine à Stendhal.

Dans les romans de Paul de Kock circule souvent un monsieur d'âge mûr ; propre et coquet, déplaisant et grotesque parfois, d'autres fois il se manifeste tout à fait sympathique : un bourru bienfaisant aiguisé d'une pointe de drôlerie. C'est ce dernier qu'évoque volontiers son contemporain Henri Beyle, lequel souffrit toute sa vie de traîner ce nom vulgaire. Que n'eût-il pas donné pour s'appeler véridiquement duc de Stendhal, et pour ne pas être gras ! et surtout — car son ambition monte plus haut — pour être une de ces individualités qui obsèdent l'humanité de leur temps ! Son vrai grief contre l'ancien régime vient de ce qu'il lui eût été impossible d'y figurer un duc de Richelieu — ou un cardinal de Richelieu. Sa dévotion à Napoléon (outre les motifs de famille) s'adresse au souverain « qui avait été lieutenant d'artillerie, et avec des maréchaux qui avaient commencé par être ménétriers de campagne ou maîtres d'armes ».

Malheureusement, il était né trop tard pour réaliser la fortune ou tenir la place d'un Bernadotte, d'un Fouché, d'un Metternich, dont il se flattait, au fond de lui, d'être le pareil ; il ressentit toute sa vie la disgrâce cruelle d'être venu entre deux générations, deux époques : deux mondes. A défaut de mieux, il se contente de briller dans les salons : et c'est alors qu'il regrettera l'ancien régime ! « En 1785, il y avait *société*, c'est-à-dire que des êtres indifférents les uns aux autres, réunis dans un salon, parvenaient à se procurer, sinon des jouissances fort vives, au moins des plaisirs fort délicats et sans cesse renaissants... On n'était pas bien reçu à Versailles parce que l'on était duc et pair, mais parce que Mme de Polignac daignait vous trouver agréable. » Or César Birotteau est le maître du jour, et le vainqueur de Robespierre et Napoléon comme de Louis XIV : l'orgueil de César Birotteau n'agréerait pas un duc et pair, mais sa vanité agréerait moins encore le chétif fonctionnaire de Civita-Vecchia, et surtout l'auteur de l'*Amour*, livre que Mme de Polignac eût sans nul doute estimé au delà même des *Liaisons dangereuses* de Laclos.

Laclos : Stendhal en est, comment dire ? en est le neveu ; mais surtout un petit-fils de Racine. Stendhal serait un dévideur d'âmes unique si Racine n'existait ; mais aussi, sans Racine, Stendhal eût-il pu exister ? L'intermédiaire entre eux est Laclos. Sans vouloir attacher trop d'importance à des correspondances pourtant curieuses au moins, comment ne pas retenir que Stendhal, né le 23 janvier 1783, fut donc conçu par sa mère dans le temps même où paraissaient les *Liaisons* (21 avril 1782) et dans la ville de Grenoble, théâtre de l'affreuse et véridique aventure qu'elles relatent, et dont les héros réels nous sont actuellement connus ?

Cependant, le sadisme glacial (car les imaginations du « di-

vin marquis » sont rien que d'abjectes caricatures d'après coup, le sadisme de la Merteuil transparaissait déjà dans la cruauté naïve de tels personnages de Racine ; dans le « je conçois vos douleurs » d'Hermione, chez Roxane, Mithridate, Eriphile, comme chez Narcisse ou Néron (dans le masochisme d'Antiochus, Titus, Oreste aussi), comme on les reverra chez Julien Sorel. Notons qu'elle est spontanée, occasionnelle ; et la confession de Néron même :

> Je me fais de leur peine une image charmante,

est à peu près aussi naïve, on dirait volontiers : innocente, que celle de Narcisse célébrant avec l'admiration du connaisseur le beau style qu'apporte l'empoisonneuse Locuste à... expédier un sujet d'expérience. C'est chez l'auteur même : chez Racine, que ce sadisme existe vraiment. Cruauté ? non. Conception de l'humanité considérée telle que sujet d'expérience exactement à la façon de Locuste, façon que le Valmont et la Merteuil transporteront dans la vie.

C'est que le monde évoluait au temps de Racine, et ce sublime psychologue, le psychologue par excellence, en avait, subconsciemment, pressenti le sens.

A quoi songe le Français contemporain de Corneille et Molière ? Pourvoir à son établissement, puis celui des siens, et pourvoir à son salut. Entre temps, se divertir : guerre, intrigues, conspirations, vin, jeu, amourettes ; purs passe-temps. Chez Corneille, on n'aime qu'une fois, et c'est pour toute la vie ; s'il faut, on y sacrifiera cette vie, mais l'honneur jamais : on n'y songera même pas,

> On n'a qu'un seul honneur, il est bien des maîtresses.

On serait honteux de ne savoir se vaincre ; voyez l'Infante, dans *le Cid*, ou la profession de foi d'Auguste dans *Cinna*.

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Chez Molière, l'amour n'a pas plus d'importance. Il s'agit de se marier, fonder un ménage. Toutes fois que l'amour empiète, on le montre ridicule, ou odieux, mais extravagant avant tout, et Don Juan reste un coquin sous tous ses grands airs, et exceptionnel.

La Fontaine, contemporain de Molière et Corneille, mais aussi de Racine, constate déjà que

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison :
... J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition.

Mais comme il les traite familièrement !

Le théâtre de Racine, au contraire, est le développement impitoyable de l'apostrophe d'Euripide : « Amour, tyran des dieux et des hommes ! » Les caractères les plus déterminés se débattent en vain contre lui, Pyrrhus et Oreste, Titus, Antiochus, Bajazet, Assuérus, Mithridate, si bien que les êtres virils y sont ceux qui ne vivent que par et pour lui : les femmes.

C'est que Racine cultive en lui le plus puissant réactif du cœur humain. Mais son génie s'y emploie parce qu'il en a observé les effets autour de lui. En effet, les convulsions politiques sont apaisées depuis longtemps avec la Fronde, et pour longtemps ; la société est assise, chacun a sa vie faite : à quoi l'occuper ? Aux jeux de l'intrigue, et spécialement, et fatalement, de l'intrigue amoureuse. Elle devient un sport, comme nous dirions aujourd'hui, et comme écrira Stendhal avec ravissement, « un plaisir », et « la grande, ou, pour mieux dire, l'unique affaire de la vie ». Son action dévirilisera peu à peu les âmes : Racine se montre prophète lucide, et, cent ans plus tard, André Chénier dénoncera avec

indignation comment sous le couteau même, qu'on n'a pas su, voulu prévoir, on s'adonnera encore, avec une fièvre maladive, aux jeux de l'amour et du hasard. Les Goncourt démêlent cela avec une pénétration singulière dans leur livre *l'Amour au XVIIIe siècle.* De Racine à Marivaux, de Marivaux à Laclos, la filiation est rigoureuse ; les Valmont et les Merteuil ne font que transporter dans la vie — et du coup cela devient atroce — les spéculations intellectuelles qu'ils apprirent dans *Andromaque* ou *Bérénice.* Cette filiation est la légitime ; il en est une bâtarde : qu'un Chérubin gangrené pénètre dans cette alchimie dangereusement subtile, il s'y enivrera de drogues mal dosées, en fera d'affreux poisons pour lui et pour tous : Jean-Jacques Rousseau ; l'apprenti sorcier a déchaîné le démon, il ne sait plus s'en faire un esclave, il s'en fait l'esclave avec frénésie ; et tout chavire et c'est la catastrophe. Stendhal arrive alors ; il constate d'effroyables résultats, qui, d'autre part, l'enfièvrent. Il voudrait s'enivrer d'action, d'ambition, et ne le peut ; devant quoi il se procure un double alibi ; il transportera l'activité de son intelligence dans les derniers débris de la « société » d'avant 1789 : les salons de Paris ou d'Italie ; il la transposera surtout dans les œuvres de son cerveau. Julien Sorel, Mlle de la Môle, Lamiel, Mosca, la Sanseverina, Fabrice, c'est toujours Stendhal. C'est aussi Valmont, dépouillé de son sadisme, c'est Marivaux, mais revivifié ; c'est Racine rejoint et réconcilié par les « dessous » avec Corneille. Et ainsi renoue-t-il, à travers les furies romantiques, la tradition de la lucidité française. Nous en recueillons aujourd'hui le bénéfice.

Fagus.

Stendhal et les voyages.

Stendhal apporte le plus bel exemple à qui veut convenir, avec le proverbe, que les voyages forment la jeunesse. Autant qu'à ses lectures, le jeune Henri Beyle doit sa singulière sensibilité et la maturité de son jugement à son précoce déracinement.

Grâce à ses confidences, nous connaissons bien son enfance provinciale : nous savons comment, depuis la mort de sa mère, il ne donnait que rarement au dehors libre cours à son tempérament exubérant, et mûrissait chez lui une mélancolie de nerveux sevré de tendresse. Quelques amours enfantines comblaient mal ce besoin d'affection qui devait le torturer jusqu'à la fin, au point qu'un jour, à Civita-Vecchia, sur le déclin de sa vie, il acheta deux chiens pour avoir qui caresser. A Grenoble, quand il s'adonnait avec tant de feu à l'étude des mathématiques, il pensait bien que son besoin de logique n'en serait pas seul satisfait, et que ces chiffres sur le tableau noir de sa chambre solitaire représentaient une suite de formules magiques qui devaient lui donner *la clef des champs*. Au seuil d'une adolescence si étriquée, mais si ardente, et qu'attisait sans cesse une imagination en éveil et des lectures clandestines, comme il est préparé à goûter le romanesque et le divin hasard !

Ne nous étonnons donc point si plus tard Milan sera sa patrie d'élection. C'est là qu'il a trouvé « les premiers plaisirs ». Paris l'avait déçu ; à seize ans, il s'y était trouvé abandonné ; il n'y avait vu que l'ennui de dîner seul, la boue des rues, l'indifférence des passants ; tout l'avait rendu malade.

Mais l'Italie ! La vive émotion que lui cause sa découverte est la flamme qui révèle sa vraie nature ! Ces pro-

fondes affinités dont il était ravi ne confirment-elles pas à leur manière la tradition des Gagnon, ses ancêtres maternels, émigrés à ce qu'il croyait, vers 1650, d'Italie en Dauphiné?

L'Italie devait d'abord le prendre par la voix des Sirènes, par le charme de la musique, « le plus sensuel de tous les arts », comme précisément à propos de Stendhal le fait remarquer Sainte-Beuve. Puis, en même temps qu'il s'y enivre de liberté, il découvre l'amour. A Paris, les aventures vénales de ses camarades le dégoûtaient ; à Milan, la part de l'âme n'est jamais négligeable et la plus folle passion elle-même ne paraît pas ridicule.

Comme il est séduit par ce charmant climat, et de quel accent il répète : « Je suis en Italie ! je suis en Italie ! la patrie de la Zulietta de Jean-Jacques Rousseau ! » D'un coup, il a découvert ce qu'il devait toujours le plus adorer.

Lorsque, près de trente ans plus tard, il écrit à ses sœurs que, dût-on pour cela en être réduit à vendre sa chemise, il faut absolument visiter ce pays enchanteur, il énumère ainsi les plaisirs qui attendent le voyageur : « Respirer un air doux et pur ; voir de superbes paysages ; *To have a bit of a lover* ; voir de beaux tableaux ; entendre de belle musique ; voir de belles églises ; voir de belles statues. »

Tels sont les plaisirs qu'il recherchera dans tous les pays où une destinée tourmentée l'oblige à passer. L'air doux et pur, sans doute, il ne le trouve ni à Sagan ni à Londres. Mais dans cette dernière ville, il s'inquiète surtout de voir jouer Shakespeare, et il y fortifie ses partis pris politiques. A Moscou, il admire le Kremlin et tant de magnifiques palais que le feu allait anéantir. A Brunswick, il se gorge de musique. Et partout il ne manque pas une occasion de s'exercer à aimer.

Si rien ne lui plaît tant que de courir à l'aventure, Stendhal, en dépit de certains airs, ne fut jamais une tête folle. Il procède toujours avec méthode, et s'il conseille aux autres de se

documenter avant de se mettre en route, il n'y manque pas lui-même. Il sait combien il est sage de débattre ses prix à l'avance, avec les voituriers, les guides, les logeurs ; et, si peu que l'on séjourne dans un endroit, il insiste sur l'importance de la vue qu'on peut avoir de ses fenêtres. Il est certain que malgré la marche du temps et le changement des mœurs, les œuvres de Stendhal, en plus de leur intérêt propre, rendent encore des services pratiques.

Mais bien que les livres de Beyle soient tout pleins de souvenirs, ses joies les plus vives de voyageurs, nous ne les connaissons pas. A chaque instant, il se contente d'écrire sur ses carnets : « Sauter le bonheur. » Il répète souvent cette indication, et parfois même nous en livre le motif : « A mesure que mon voyage devient bon, mon journal devient mauvais. Souvent pour moi, d'écrire le bonheur, c'est l'affaiblir. C'est une plante trop délicate qu'il ne faut pas toucher. »

Le bonheur pour ce nerveux, c'est toute vive émotion de l'âme. Nous avons vu quels objets pour lui la devaient exciter.

Plus que tout autre, il a goûté la beauté des paysages, et s'il n'a pas parfaitement senti la grâce mesurée de l'Ile-de-France, dont il aimait bien cependant les collines boisées, on ne peut nier qu'il n'ait cependant goûté la nature d'un cœur passionné. Ce ne sont pas seulement les sites célèbres qui le captivent. Il est bien curieux de rencontrer, dès 1805, cette phrase sous sa plume : « Je ne sais si tu sens cet attendrissement mélancolique que donne le spectacle des arbres à moitié dépouillés. » Sentiment que nous retrouvons, aussi vivace, aux premières pages des *Mémoires d'un touriste* : « J'aime les beaux paysages : ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore ; ils créent des sensations folles, ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable. » On regrette

de ne pas retrouver cette émouvante justesse chez tous les romantiques. Mais romantique, en dépit de l'influence de Rousseau, Stendhal ne le fut guère.

Son activité ne s'accommodait pas longtemps de la contemplation ; ce psychologue ne parvient pas à oublier jamais les hommes : « Mais, hélas ! dit-il des environs d'Essonnes, il n'y a point de ces vieux ormeaux de deux siècles, si respectables comme en Angleterre. Ce malheur, qui ôte de la profondeur à la sensation donnée par les paysages, est général en France. Dès que le paysan voit un grand arbre, il songe à le vendre six louis. »

C'est de même qu'il a toujours décrit les monuments et les œuvres d'art, *en fonction de l'homme*. Il n'avait que dix-neuf ans quand il écrivait à sa sœur : « Ce que j'aime à voir dans une ville, ce sont ses habitants » ; et presque quarante ans plus tard, il avoue que le premier objet de sa curiosité est de deviner comment les gens chez lesquels il passe ont coutume de s'y prendre pour courir après le bonheur : « Car, ajoute-t-il, c'est là la principale affaire de la vie. »

Il juge de peinture et d'architecture, presque uniquement en homme sensible pour qui le beau, c'est tout simplement ce qui plaît, et qui prétend que chacun trouve son plaisir suivant son tempérament. Dans un tableau ou une statue, il recherche la source d'une émotion, d'une rêverie, et partout faisant de la psychologie, ne demande à l'artiste que de bien rendre les mouvements de l'âme.

Et ces aperçus ingénieux touchant les tempéraments, les climats, et dont ses œuvres nous offrent l'abondant recueil, Stendhal a bien pu les puiser dans Destutt de Tracy, dans Montesquieu et surtout dans Cabanis : il les a contrôlés, vérifiés, développés au cours de ses voyages. On ferait l'inventaire de ses idées, rien qu'à le suivre minutieusement dans ses courses à travers l'Europe ! « Il semble, glisse-t-il dans

l'avertissement de la *Chartreuse*, que toutes les fois qu'on s'avance de deux cents lieues du midi au nord, il y a lieu à un nouveau paysage comme à un nouveau roman. »

On comprend mal cet homme étonnant, doué des plus précieuses qualités d'observateur, si l'on oublie qu'il a composé les siens, qu'il a médité et écrit tous ses livres en parcourant l'Europe pendant quarante-deux ans, mêlé à une vie extraordinairement mouvementée sous des cieux divers et parmi des hommes de toute sorte.

HENRI MARTINEAU.

Deux rencontres de Stendhal.

Il eût été piquant d'imaginer une rencontre de Choderlos de Laclos et de Stendhal et de noter leur conversation en marge de la *Vie de Henri Brulard*. Les *Liaisons dangereuses* étaient l'un des livres favoris de Stendhal ; tout jeune, il avait prétendu en retrouver les originaux à Grenoble, où avait été composé ce roman. Il avait cru reconnaître Mme de Merteuil dans une dame de Montmart, qui n'avait point perdu d'œil des suites d'une petite vérole, mais, sur le tard, était devenue dévote ; elle habitait une maison en face de celle du grand-père Gagnon, et elle donnait au petit Beyle des noix confites chaque fois qu'elle le rencontrait. Sans nul doute, Stendhal eût été tenté de réclamer des détails sur la jeunesse de cette dame, et de renseigner Laclos sur sa fin édifiante. Surtout il l'eût questionné sur cette charmante présidente de Tourvel, à qui ressemble par plus d'un trait Mme de Rénal. Certes, il y avait là une page amusante à écrire.

Par un malheur, Laclos et Stendhal se sont effectivement rencontrés, et en dépit des efforts de Stendhal, la conversation

prit dès l'abord une tout autre tournure. C'était en 1800, pendant la campagne d'Italie ; le corps de Marmont traînait dans ses bagages le vieux général Laclos, impotent, revenu de toutes ses ambitions et n'élevant plus son esprit au-dessus des paperasses administratives. Un soir, à la Scala de Milan, il suivait en bâillant un opéra de Cimarosa, lorsqu'on amena dans la loge de l'état-major un jeune officier de l'intendance qui désirait être présenté au général. C'était le jeune Henri Beyle, qui avait à peine dix-huit ans, se croyait à la fois Saint-Preux et Valmont, était amoureux de toutes les Italiennes, et tout en s'étudiant à paraître un roué, était chaste par timidité. Il entreprit aussitôt de faire sa cour à l'auteur des *Liaisons dangereuses* et commençait à lui dire son admiration, lorsqu'un personnage fâcheusement obligeant, pensant que Beyle s'empêtrait dans ses compliments, vint à son secours. Il apprit à Laclos que ce jeune homme était de Grenoble. Le vieillard s'enquit des changements survenus dans cette ville qu'il avait habitée sept ans, et s'attendrit en se rappelant sa jeunesse. Il conseilla à Beyle de vivre sans ambition et sans passion et lui affirma qu'on ne pouvait être heureux que dans sa famille, entouré de nombreux enfants.

Cette entrevue diminua quelque peu l'admiration qu'éprouvait Stendhal pour l'œuvre de Laclos et il se prit à douter que le nom des *Liaisons dangereuses* parvienne jusqu'à ses lecteurs de 1880.

*
* *

C'était beaucoup plus tard... Stendhal, consul à Civita-Vecchia, était connu à Paris comme un écrivain immoral et ennuyeux et un causeur spirituel et méchant. Il allait rejoindre son poste et s'embarquait, à Lyon, pour descendre le Rhône jusqu'à la mer. Il trouva sur le bateau George Sand

et Musset qui voguaient vers l'Italie et cherchaient une cité où des amants illustres avaient déjà passé, pour abriter une passion qui les faisait douter qu'on eût jamais aimé avant eux d'une façon aussi suave. Stendhal, narquois, ne leur laissa pas un moment de solitude jusqu'à Marseille, débitant sans répit des anecdoctes graveleuses, s'attachant surtout à leur enlever leurs illusions sur l'Italie, détaillant les incommodités du voyage, dépeignant le délabrement des palais et l'ennui des soirées à Venise. Bon gré, mal gré, ils durent s'accommoder de cet encombrant conseiller. Musset dessinait sur son album le profil gravement ironique de Stendhal, et George Sand trouvait que ce gros homme avait l'esprit bien épais. Elle faillit éclater de fureur lorsque Stendhal s'imposa à leur compagnie dans la promenade qu'ils firent en Avignon. Il les escorta dans toutes les églises de la ville et les révolta par ses propos incongrus. Ils se sentirent soulagés d'un grand poids lorsqu'il les quitta à Marseille.

Bientôt pourtant ils durent reconnaître que tout n'était pas faux dans les vues de Stendhal. Pagello le leur fit bien voir.

André Bécheyras.

Les beaux habits d'un grand homme.

Et nous écoutons avec attention,
car ce savoir-là est utile.

Stendhal.

Vers l'an de grâce 1900, les très jeunes gens qui nouaient avec plus de zèle que leurs camarades leur première cravate blanche prononçaient avec respect le nom de Stendhal. L'exemple de ce grand homme excusait la faiblesse qu'ils avaient de tant regarder la coupe et le grain de leurs vête-

ments. Lui aussi, se disaient-ils, se laissait tourmenter par de telles manies, et, comme nous, il avait des amis qui se moquaient. — Une extrême finesse du goût dans la vie quotidienne expose à mille souffrances, dont les rebuffades des esprits grossiers.

Chose curieuse, cette réputation de Stendhal était, dans une certaine mesure, ce qu'on appelle une réputation toute faite. On y croyait de confiance. On y croyait avant même de connaître la *Vie de Henri Brulard*, le Journal, les Voyages, la Correspondance, enfin cet ensemble de recueils où l'on pénètre à la suite de Beyle dans le détail de ses pensées et de ses jours. Les premiers personnages de ses trois grands romans, Octave de Malivert, Julien Sorel, Fabrice del Dongo, sont tous trois des jeunes gens, des jeunes gens hors de pair, et de ce même siècle dont nous avons vu la fin. A première vue, la jeune figure de ces héros ne cadrait pas mal avec une réputation de dandysme. Enfin, le nom que Beyle avait reçu de ses parents, comme celui qu'il s'était donné lui-même, semblait lié par une association d'idées presque nécessaire à ce substantif anglais.

L'on fait mine à présent de vouloir revenir sur cette opinion. Par exemple, parlant de Stendhal, dans son *Voyage du Condottiere*, M. Suarès (qui n'a pourtant pas l'habitude d'avoir de l'esprit) écrit malicieusement : « Il est tiré à quatre épingles, mais, par disgrâce, l'une des quatre toujours tombe. » M. Jean-Louis Vaudoyer, qui a le bonheur d'assister à des assemblées d'Ombres nocturnes dans les jardins du Palais Royal, osait avouer, l'an dernier, après l'y avoir vu, qu'il le trouvait « un peu vulgaire »[1]. — Et l'autre jour, un jeune écrivain de mes amis à qui je communiquais l'idée de ces notes me parla surtout de ce dessin de Musset où le pauvre

1. *Le Gaulois*, du 2 janvier 1912. *L'Agonie du Palais Royal.*

Beyle, grossièrement botté, danse, « pareil à un ours ».

Il y a des gens heureux qui savent par cœur les textes et la vie de Stendhal. Ils vous diront qu'en telle année, à telle heure, Beyle trouvait le bonheur dans les yeux de Louason. J'ai consulté deux de ces doctes, Adolphe Paupe et Henri Martineau, qui m'ont donné des extraits de leurs dossiers. J'en avais moi-même d'assez bons. Entre autres difficultés, il serait beau de pouvoir expliquer cette gloire particulière de Stendhal et ce revirement. Mais je n'ai garde de vouloir mettre la vérité entre ces deux extrêmes. C'est autre chose que je veux dire...

Premier, il est sûr que toute sa vie Stendhal apporta le plus grand soin à s'habiller. Il professait, nous dit un peu lourdement son ami Colomb, « une soumission absolue aux lois de la mode ». A cinquante-neuf ans, obligé de teindre son collier de barbe et de couronner d'un postiche sa coiffure de jeune homme, il allait encore et d'un pas décidé. Le chapeau sur l'oreille, la canne à la main, le cigare à la bouche, il allait se mêler, vieux beau, à la belle jeunesse du boulevard des Italiens. Nous savons qu'en 1800 (donc à dix-sept ans), il avait une redingote vert olive à collet de velours, un habit bronze cannelle en 1805, un habit bleu de roi vers 1830. Nous savons cela par lui-même ; mais aussi, faites attention, c'est à peu près tout ce que nous savons ou plus exactement c'est ce que nous savons de plus précis. Il nous dit la couleur, ajoute quelques épithètes vagues : « habit *parfait*..., deux gilets *superbes*..., cravate *très bien mise*..., jabot *superbe*..., collet *Robespierre*... » Pas un seul détail dessiné, vu et qui fasse voir, bref stendhalien. On peut bien ne jamais parler vêtements (et surtout des siens). Si l'on en parle, vous exigez, car telle est la loi du genre, une précision rapide et sobre, presque technique, un tour que Stendhal ne semble pas soupçonner.

Serrons le sujet. « J'achète une canne avant d'aller voir Mme Pietragrua », écrit-il en 1811 (il avait vingt-huit ans)... « Je me suis trouvé avoir dans la main une douzaine de tours de cannes qui prouvent à n'en pas douter un homme du grand monde... Ainsi je n'ai plus eu les mains derrière le dos, à la *papa.* » Vous voilà chiffonné, du ton, des paroles et des gestes. Le même homme ne craindra pas de graver sur ses bretelles, en hommage à cette même dame, une date mémorable, et, sur la ceinture d'un pantalon blanc de tissu anglais, ce logogriphe ingénu : *J. vaisa voirla 5.* Ce qui veut dire : « Je vais avoir la cinquantaine. » Pratiques singulières, et d'une sorte originale de bonhomie, où nous sommes tentés de trouver quelque vulgarité. Cependant, réfléchissez. Pour l'inscription du pantalon, c'est affaire d'égotisme. (Il veut posséder un signe sensible d'un grand mouvement de son âme.) Et vous n'avez plus rien à dire, stendhalien que vous êtes. Pour la trouvaille des bretelles, tous les dandys ses contemporains en auraient été fiers. Car ils aimaient ces tours d'écolier. Et quant aux tours de canne, voici.

Deux fois au moins, Stendhal nous a montré quelque homme riche qui tire de sa poche une poignée de louis, et tandis qu'il s'écoute parler, regarde cet or. Et Stendhal est choqué, vous n'en doutez pas. Mais il ne donne pas ce geste comme monstrueux et parfaitement impossible. Torlonia, le fameux banquier romain qui donnait de si jolis bals à la société anglaise, l'a eu devant lui. Rappelez-vous donc que les mœurs varient. A ses premiers voyages d'Italie, Beyle trouva le *sigisbéisme* bien établi partout. — Que d'eau, sous le Pont Royal, depuis 1811 !

Il faut bien que Beyle connaisse à fond l'usage de son temps. Comment définirait-il si délicatement les nuances du salon de la Mole ou du salon de Mme de Bonnivet ? « J'avais, écrit-il en 1805, après une visite, le maintien noble et

assuré du plus grand monde. » S'il ne l'avait pas toujours, puisqu'il prend la peine de le noter, quand il l'a, du moins il sait ce que c'est. Et il faut qu'il le sache bien, pour tant souffrir du défaut de cette aisance spontanée, impossible sans doute à attraper lorsqu'on eut cette enfance solitaire et vexée, et lorsqu'on a tant de passion, et qu'on est pauvre, et qu'on est laid.

Par cette extrême recherche de sa mise il veut remédier à toutes ces infériorités physiques et morales. Le plus bel habit du monde ne lui ferait pas plaisir s'il ne relevait sa physionomie. C'est en louant celle-ci, Beyle ne l'oubliera jamais, qu'à son départ de Grenoble, son oncle Gagnon (qui s'y connaissait) l'avait consolé de sa laideur. Dès cette époque, le vêtement masculin commençait d'être cet uniforme relativement peu coûteux. Pour s'y distinguer, il n'y faut que du goût et cette finesse de l'œil, don spécial, qui en impose au tailleur. — Un bel habit bien coupé, « parfait » comme il dit, et voilà le pauvre Beyle de plain-pied avec tout ce qui compte, qui parle et dont on parle. Qu'il ait quelques louis en poche, pour se sentir libre et pouvoir jeter cent francs par la fenêtre ouverte, s'il le faut, qu'il trouve assez de sympathie dans l'air pour se laisser aller sans crainte, et il sera le premier entre les plus brillants. Ne riez pas : c'est à son bel habit qu'il devra ce bonheur.

Un jour qu'il classait par catégories les gens célèbres, Beyle distingua certains fous pleins de cœur, génies haut perchés qui sacrifient gaîment à la Muse tout le matériel de la vie. Profondément, il était de cette race. Vivre à Paris, dit-il volontiers, avec cent louis de rente et faisant des livres, quel bonheur plus pur ? Mais il ne peut s'arrêter à un seul rêve. Il cherche, avec une ardeur contrariée, des succès divers. Il aimait les plaisirs que donne un salon choisi et se souhaitait autant de bonnes fortunes que Don Juan. Sous l'Empire, il

eut même un rang officiel, avec les charges qu'il comporte et, sûrement, de l'ambition, mais intermittente. Or, dans la solitude, il retrouvait une compagnie idéale. Il voyait au dedans de lui les gestes des héros de son imagination, sentait leur présence comme une mère les mouvements de son enfant. Lorsqu'il revenait au monde ou à ses fonctions, il se peut bien qu'il eût le cœur absent et l'esprit distrait, comme s'il tombait de la lune. Pour se tirer d'embarras et ne pas se singulariser par des bizarreries de *poète* où se serait trahie (j'entre dans ses vues) une autre sorte d'infériorité sociale, trop cruelle à son orgueil, il fera donc le *fat*. C'est le premier article des commandements du dandy.

S'il a trop d'empêchement dans son caractère, dans sa personne et dans sa fortune pour faire avec un bonheur constant figure d'homme du monde accompli, du moins prendra-t-il un autre avantage. Faut-il risquer une nouvelle définition du dandy ? Essentiellement, un homme très bien vêtu qui se plaît à déconcerter son public [1]. A coup sûr, Beyle étonnait le sien. Il faisait voir au nouveau siècle un homme du dix-huitième et, de plus, un homme de génie *incognito*. Ces deux étrangetés fondamentales produisaient une suite perpétuelle de paradoxes dont ses amis et connaissances avaient peine à revenir. Paradoxes bien entendu d'une autre qualité que les pauvres grimaces du dandysme courant. Mais l'effet en était analogue : il fallait provoquer un étonnement marqué, pouvant aller de la surprise à la stupeur. Beyle, cet homme unique, y mettait à l'occasion une amabilité d'Ancien Régime et, dans les très bons jours, sa bonhomie *milanaise*... Comprenez-vous l'espèce de crédit que les dandys ont

1. Cette définition vise un dandysme bien développé. Les premiers dandys débutèrent par de pures extravagances, même dans la mise.

trouvé chez nos contemporains, et toute cette curiosité rétrospective qui s'attache à leurs pas ? Lisez dans les *Mémoires d'un touriste* la vie singulière de Paul Brémont. Rien de plus indigent. Mais un Stendhal, mais un Musset ont passé par là. La légende, ou, si l'on veut le mythe du dandysme doit beaucoup à leur ascendant.

Seulement, tandis que nul ne doute de la mise de Brummel, il arrive qu'on n'est pas sûr de la perfection de Stendhal dans cet ordre. Et pourquoi donc ? Le goût qu'il avait de l'élégance fut, il est vrai, développé systématiquement (mauvais signe) et de manière à devenir l'un des éléments du beylisme. Mais quelque fée l'en avait doué dès le berceau. Voyez l'âge qu'il avait, le jour que la belle redingote olive lui donna tant de joie. C'est une vocation.

J'espère bien que vous ne connaissez pas les *Confessions d'une aïeule.* Mauvais livre à tous égards, puisque M. Abel Hermant y a mis plus de procédé que d'invention ; mais il a des trouvailles, dont celle-ci. Jeune et belle, l'héroïne distingue un Muscadin qui remplace les grandes manières à jamais perdues d'avant la Révolution par on ne sait quoi de bien, qu'on ne peut nommer. Devenue vieille, avec des cheveux blancs, l'aïeule retrouve chez son petit-fils le même attrait. C'est le *chic.* On ne m'ôtera pas de l'idée que le *Chinois* [1] en avait. Il peut n'être pas beau[2]. Il peut n'être pas riche. *Ce n'est plus la question.* La tête pleine d'un idéal inimitable et qu'il tient des vieux salons malheureusement fermés, il peut même

1. Surnom de Stendhal, donné par Mme Pietragrua. Sainte-Beuve parle du nez *kalmouck* de Beyle.

2. Il avait la peau « blanche et délicate », comme Jules César, et la main très belle, si bien qu'il portait (autres temps...) ses ongles longs pour attirer le regard. Il n'avait pas d'autres charmes physiques. Une grosse carrure et du ventre. A l'école, ses camarades l'appelaient, déjà, *la Tour ambulante.*

regretter d'avoir, au contraire de Julien Sorel, à penser dans le monde à sa mine et à sa mise. Il n'en tiendra que plus ferme à ce dernier avantage qu'il doit à son habit. L'impatience avec laquelle il reçoit les objections de l'ami Colomb se comprend très bien comme le fier dédain d'un connaisseur. — « J'aime à la folie une robe *bien faite*, écrivait-il un jour ; c'est pour moi la volupté. »

Stendhal rapporte que sous le ministère Roland, ce naïf girondin s'était présenté à Versailles avec des souliers sans boucles. Un courtisan s'écria :

— *Grand Dieu : il n'a pas de boucles à ses souliers !*

— *Ah, Monsieur, tout est perdu,* répliqua drôlement Dumouriez.

On cherche quel était le plus nigaud de l'homme de cour ou de Roland. Dumouriez, lui, avait des boucles à ses souliers et sûrement un habit convenable.

Que par cette historiette je m'excuse d'avoir occupé le lecteur d'un sujet si frivole. J'étais d'ailleurs couvert par l'exemple et l'autorité de Taine. Heureux, si j'ai pu réunir quelques données précises sur la sensibilité de cet homme étonnant qui nous a laissé assez de confidences sans hypocrisie, pour nous apprendre à vivre.

EUGÈNE MARSAN.

FAITS ET DOCUMENTS

L'écriture de Stendhal.

A titre de document, nous reproduisons, en la réduisant un peu, une page manuscrite de Stendhal, tirée du manuscrit R. 299, tome I, folio 69, de la bibliothèque municipale de Grenoble ; nous en devons la reproduction à M. Edouard Champion qui a bien voulu nous communiquer le cliché dont il s'est servi pour son édition des œuvres complètes. Cette page est extraite de la Vie de Henry Brulard *(t. I, p. 48, de l'édition Champion) et a trait à l'enterrement de la mère de Stendhal.*

On pourra juger par l'examen de cette page, écrite « absolument de nuit » et particulièrement difficile à déchiffrer, des difficultés qu'a rencontrées dans sa tâche M. Henry Debraye, que M. Edouard Champion a chargé de la transcription des manuscrits de Stendhal ; et l'on applaudira à sa science paléographique. Deux mots pourtant ont échappé en cette page à M. Debraye. Que nos lecteurs tentent, s'ils veulent, d'être plus heureux.

Négatif G. Oddoux.

Une page du manuscrit de la Vie de Henri Brulard

69

1er Déc. écrit absolument de nuit. Dîné hier avec Alex. Dumas

2 D. Messe par Bettini San Lorenzo in Damaso

père, rue des Vieux-Jésuites ; mon père
était noir, et tout le cabinet
tapissé d'in-folio funèbres, horribles
à voir. La seule Encyclopédie
de d'Alembert et Diderot,
brochée en bleu, faisait exception à
la laideur générale.

Ce... de droit avait
appartenu à M. de Brenier,
mari de Mlle de Vaulserre et
comte de... Mlle de Vaulserre
donna ce titre à son mari,
dès lors on avait changé de nom,
Vaulserre étant plus noble et
plus beau que de Brenier. Depuis,
elle s'était faite chanoinesse.

TRANSCRIPTION DE LA PAGE MANUSCRITE CI-CONTRE.

Nous avons communiqué à M. Lionel des Rieux le fac-similé reproduit ci-dessus, sans lui dévoiler le nom de Stendhal. Bien qu'en graphologie la vue de l'autographe original soit presque indispensable, notre ami a bien voulu rédiger ce commentaire graphologique que nos lecteurs ne liront pas sans un vif intérêt.

Ce document semble indiquer une nature plus sensuelle que sensible, ni enthousiaste ni pessimiste, saine mais un peu sèche. Tous les autres êtres ne sont rien qu'une matière soumise à ses passions et à ses volontés.

Le caractère est impressionnable et spontané, dominateur, impatient, bizarre, prodigue.

Les idées sont très promptes, claires, mais parfois mal ordonnées. L'esprit est réaliste et précis, extraordinairement logique et souple.

Je vois rassemblées là toutes les qualités d'un chef : soldat ou diplomate et de l'analyste. C'est certainement une écriture géniale et elle me fait songer à celle de Napoléon.

LIONEL DES RIEUX.

En feuilletant les manuscrits de Grenoble

L'œuvre autographe d'Henri Beyle est loin d'être parvenue intégralement jusqu'à nous, et des ouvrages très importants, *le Rouge et le Noir*, par exemple, n'existent plus que dans les éditions imprimées. D'autres ont été dispersés au hasard des ventes. Du moins, la bibliothèque municipale de Grenoble en a pu sauver un certain nombre.

La belle collection de manuscrits stendhaliens que possède cette bibliothèque forme une masse de plus de 70 volumes.

Tous ont été légués à la Ville de Grenoble par la veuve de Louis Crozet ancien inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, ancien maire de Grenoble. Louis Crozet, l'un des meilleurs amis de Stendhal et son confident intellectuel, avait été le fidèle et discret dépositaire de nombreux manuscrits de son camarade. Madame Crozet les donna de son vivant, à la bibliothèque de sa ville natale ; mais craignant le scandale autour des œuvres encore inconnues du caustique écrivain, elle imposa cette sage condition de ne livrer son legs au public qu'en 1880.

Casimir Stryienski, alors professeur d'anglais au lycée, compulsa l'un des premiers les précieux volumes et en tira quatre ouvrages. Après lui, beaucoup ont dû leur notoriété à la publication d'œuvres inédites de Stendhal.

Les manuscrits autographes d'Henri Beyle sont d'une variété extraordinaire dans les sujets aussi bien que dans les écritures, les papiers et les formats. On y trouve de tout : romans, nouvelles, correspondances, documents historiques, littéraires, biographiques et autobiographiques, jusqu'à des papiers d'affaires. Il y a des travaux d'enfant : les cahiers du cours de belles-lettres de l'élève à l'Ecole centrale de Grenoble ; il y a aussi les dernières pages que Stendhal ait écrites, en 1842.

Le tout constitue un fouillis presque inextricable. Si certains ouvrages forment un tout comme *Lamiel*, comme *Lucien Leuwen*, comme la *Vie de Henri Brulard*, comme les *Souvenirs d'égotisme*, comme l'*Histoire de la peinture en Italie*, d'autres sont épars dans des volumes reliés, dans des cahiers brochés, sur des feuillets volants : les *Mémoires sur Napoléon*, les *Mémoires d'un touriste*, le *Journal*, et enfin une masse énorme d'ébauches, de pensées, de réflexions philosophiques et littéraires, d'essais dramatiques. Le désordre, déjà si grand, de ces documents, a été aggravé par la

reliure défectueuse de 28 volumes du legs de Mme veuve Crozet. On ne s'est pas inquiété de grouper les papiers par catégories ou par genres de sujets, on n'a considéré que le format des feuillets ; et les 28 volumes s'alignent sur les rayons de la bibliothèque de Grenoble, par rang de taille, depuis l'in-folio jusqu'à l'in-18.

Il faut une véritable patience pour pénétrer dans cette forêt touffue : la plupart y ont renoncé, et seuls MM. Stryienski et François de Nion en ont extrait un livre : le *Journal de Stendal*, encore a-t-il dû être complété en partie par le *Journal d'Italie*, édité par M. Paul Arbelet. D'autres en ont tiré des fragments intéressants, mais souvent inexacts.

A vrai dire, beaucoup de ces documents ne sont pas de ceux qui donnent du relief à un éditeur. Il ne faut pas non plus venir les feuilleter entre deux trains. Mais si on les consulte avec méthode, avec réflexion, en pénétrant la personnalité si diversement originale de Stendhal, ils acquièrent une vie singulière, et souvent ils éclairent d'un jour nouveau l'âme de l'auteur de la *Vie de Henri Brulard*, du *Journal*, des *Souvenirs d'égotisme*. Nous voyons le petit Henri Beyle, ce farouche républicain de la *Vie de Henri Brulard*, écrire en marge d'un de ses cahiers de cours de l'an VI : « Vivent les chouans. Signé : Beyle. » — Plus tard, il nous raconte ses embarras d'argent. — Et puis, et surtout, nous apprenons à connaître un Stendhal presque inconnu : l'auteur dramatique. Il a dit que son premier désir avait été de « faire des comédies, comme Molière ». De fait, le nombre des œuvres dramatiques qu'il a conçues et ébauchées est considérable : *l'Eteignoir*, comédie en cinq actes ; *les Deux hommes*, comédie en cinq actes ; *la Cheminée de marbre*, comédie en cinq actes ; *les Quiproquos*, comédie en cinq actes et en vers ; *Ulysse*, tragédie en cinq actes et en vers ; *le Pervertisseur* ; *le Raccommodement*. D'autres encore.

Mais, quoi qu'il pensât, Stendhal n'avait pas le génie dramatique. Il ne savait pas composer une pièce de théâtre, et avoue lui-même : « J'en ai esquissé plus de vingt, toujours trop de détails, et trop profonds, trop peu intelligibles pour le public bête .. dont la révolution de 1789 a peuplé le parterre et les loges [1]. » Du moins, il s'était préparé avec conscience à l'art dramatique. *Racine et Shakespeare* en témoignent, et de nombreuses études demeurées inédites le prouvent mieux encore.

D'autres fragments sont aussi du plus haut intérêt, car ils nous expliquent dans tous ses détails la méthode littéraire de Stendhal. Tel roman à peine ébauché porte dans les marges ou au verso des feuillets des notes de l'auteur qui indiquent avec la plus grande précision le mécanisme de sa pensée, au fur et à mesure que se déroulent les péripéties du récit.

Sans doute, en feuilletant les manuscrits de Stendhal, les admirateurs de Beyle chercheraient en vain l'équivalent de la *Chartreuse de Parme* ou de *Rouge et Noir*. D'autres compensations les attendent : biographes, critiques, curieux, *beylistes* en un mot, peuvent puiser sans crainte à cette source abondante ; c'est là qu'ils ont le plus de chances de trouver, débarrassé de la légende voulue par lui ou propagée par d'autres, un Stendhal sincère et vrai.

HENRY DEBRAYE.

L'édition des œuvres complètes de Stendhal.

M. Edouard Champion est né sous d'heureux auspices : une bonne fée à son berceau pourvut à son destin, certaine fée docte et fine qui, comme dans le songe de Sylvestre Bonnard,

1. *Vie de Henri Brulard*, éd. Champion, t. II, p. 20-21.

se cache dans la poussière des vieux livres. Son enfance a eu pour cadre une boutique du quai Voltaire dont l'intérieur encombré de livres pouvait seul le disputer à la vue riante des bords de la Seine, à la noble perspective du Louvre ; et cette boutique avait été celle du père France, celle où enfant avait rêvé le futur auteur de *Pierre Nozière*. Je gagerais qu'entre les livres savants qui sortaient des soins vigilants de son père, le grand éditeur Honoré Champion, une collection devait attirer particulièrement le jeune Edouard Champion, cette *Petite bibliothèque littéraire* formée de petits in-octavo carrés, où *l'Elvire de Lamartine* d'Anatole France rejoignait, à travers une série d'études sur l'histoire nationale, — *la Journée de Rocroy* du duc d'Aumale, *Malplaquet et Denain* du marquis de Vogüé, *la Journée de Fontenoy* du duc de Broglie, *la Formation de l'unité française*, — cet essai qui forme la base de l'œuvre magnifique de Maurras : *Chateaubriand*, *Michelet*, *Sainte-Beuve*. De tels auspices présageaient le lettré au goût sûr et fin qu'est Edouard Champion, à qui notre histoire littéraire doit déjà tant : depuis qu'il s'est associé à la direction de la librairie Honoré Champion, entre les nombreux livres qui ont vu le jour par ses soins, une édition définitive de Villon, une savante biographie de Charles d'Orléans, une autre de Ronsard sont autant de titres à la reconnaissance du public cultivé. Hier, il rééditait *Anthinea*. Aujourd'hui, il élève à la gloire de Stendhal un monument impérissable.

Entreprise audacieuse et colossale, puisqu'elle avait rebuté jusqu'ici tout autre éditeur. La plus grande partie de l'œuvre de Stendhal, peut-on dire, est ignorée ou déformée. Beyle n'avait publié que quelques volumes, parmi lesquels les deux qui suffiraient à sa gloire : *la Chartreuse de Parme* et *le Rouge et le Noir*. Ceux qui ont paru depuis, édités par Casimir Stryienski ou Jean de Mitty, à qui la mémoire de Stendhal

est cependant très redevable, — la *Vie de Henri Brulard*, le *Journal*, les *Souvenirs d'égotisme*, la *Vie de Napoléon*, — sont tout à fait incomplets, les éditeurs ayant supprimé ou retouché de nombreuses parties du texte qu'ils publiaient. Enfin, certains ouvrages sont entièrement inédits. Edouard Champion a entrepris de relever l'œuvre entière de Stendhal, encore en partie cachée, et de la remettre en sa pleine lumière.

Les premiers volumes qui paraîtront seront les ouvrages d'autobiographie : la *Vie de Henri Brulard*, le *Journal* et les *Souvenirs d'égotisme*. Puis viendront de curieux inédits. Ensuite les œuvres les plus connues, dans l'ordre de leur première publication. Et en dernier lieu, la Correspondance. Une bibliographie complète due à M. Henri Cordier, le savant membre de l'Institut, une notice iconographique et une table générale compléteront cette édition.

M. Henry Debraye, archiviste de la ville de Grenoble, s'est chargé du soin de déchiffrer les nombreux manuscrits de la bibliothèque de Grenoble ; et à en juger par le fac-similé que nous avons donné plus haut, on peut voir que ce n'est pas un travail de peu d'importance que la transcription de ces manuscrits qui ont fait errer souvent les précédents éditeurs.

Chaque volume sera précédé d'une préface. Et quelles préfaces nous promet Edouard Champion : Anatole France, Maurice Barrès, Charles Maurras, Gabriel d'Annunzio, Remy de Gourmont, Henry Roujon. Enfin, pour parfaire notre plaisir, des illustrations documentaires accompagneront les volumes, admirablement imprimés sur un papier de fil de Voiron qui assure l'immortalité à ce monument des *Œuvres complètes de Stendhal*.

J. L.

t

LA PLACE DE GRÈVE

Hugo, Zola, Brunetière.

Victor Hugo écrivait, en 1867, à un certain Robert Mannoir, romancier parfaitement oublié :

« *Il m'est impossible de comprendre votre goût pour Stendhal-Beyle, étant l'intelligence délicate et forte que vous êtes. Stendhal a de l'aplomb, vous avez de la pensée ; c'est mieux.* »

Zola, dans le Roman expérimental, *traite Stendhal de* précieux de logique... *Ses allures de mystère diplomatique, son ironie pincée, ses portes qu'il ferme et derrière lesquelles il n'y a souvent qu'un néant laborieux me donnent sur les nerfs.*

Enfin, surprenante aberration et suprême injure, il appelle Stendhal son père, « *autant que Balzac* ».

Brunetière, dans une Etude sur Balzac « La Chartreuse de Parme, *chef-d'œuvre d'ennui prétentieux.* »

Scylla et Charybde.

Stendhal a toujours été malchanceux.

La rue où il est né à Grenoble ne porte pas son nom. Elle s'appelle rue Jean-Jacques-Rousseau.

De son temps elle s'appelait rue des Vieux-Jésuites.

LE BOURREAU.

L'Administrateur gérant : EUGÈNE MARSAN.

Poitiers. — Société française d'Imprimerie.

REVUE CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES
PARIS, 155, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VIe ARRt. — Téléphone : 706-87

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO

No 117. — 25 Février 1913.

L'École romane française, ANDRÉ THÉRIVE. — *Mortel secret, grand roman d'aventures avec variantes, par le Baron de Richemont*, FRANÇOIS RENIÉ. — *La valeur scientifique des romans d'Emile Zola*, HENRI MARTINEAU. — *Systèmes philosophiques d'écoles littéraires : l'utilisation du contresens*, GILBERT MAIRE.

Notes politiques. M. DE ROUX : *De Poincaré à Madero.* — **La vie littéraire.** HENRI CLOUARD : *Un portrait de Dante.* — *Romans et nouvelles.* — *La pensée de M. Mercereau.* — *Note pour M. Blum.* — **Chroniques.** *Villon et Suares.* — *Une opinion sur les massacres de chrétiens en Turquie.* — *Le troisième centenaire de Le Nostre.* — *Une « abrivado » à Saint-Remy.* — *Ephémérides.* — **Faits et documents.** *Le mystère de la mort de Jean-Jacques Rousseau.* — *Soirées de la « Revue critique ».* — *Les Disciplines.* — **Notes de Théâtre.** ANDRÉ DU FRESNOIS : *« L'embuscade », M. Henry Kistemaeckers.* — *« Servir » et « la Chienne du roi », M. Henri Lavedan.* — *« La Maison divisée », M. André Fernet.* — *« Les Eclaireuses », M. Maurice Donnay.* — **Lettre de Belgique.** — PROSPER-HENRI DEVOS : *La culture française en Belgique.* — **Revue des Revues.** *La défense nationale et le renforcement de l'armée allemande.* — **Les Livres.** — *Principes du beau* (EDOUARD VENDÉEN). — *Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat* (EMILE CHÉNON). — *La vie d'un héros : Agrippa d'Aubigné* (SAMUEL ROCHEBLAVE). — *Mes souvenirs depuis la guerre* (GÉNÉRAL ZURLINDEN). — *La Russie de 1906 à 1912* (PIERRE POLÉJAÏEFF). — *Livres reçus.* — **La place de Grève.** LE BOURREAU.

DERNIERS ARTICLES PUBLIÉS

Etudes sociales et politiques. — *Belle Jeunesse*, par Pierre GILBERT. — *La doctrine officielle de l'Université*, par Camille LAUGIER. — *Frédéric Amouretti félibre et fédéraliste*, par Charles BENOIT.

Philosophie. — *Plaintes d'un réaliste*, par Henri CLOUARD. — *Emile Boutroux : l'avortement d'une philosophie*, par Gilbert MAIRE.

Littérature. — *La sagesse d'Anatole France*, par Henri CLOUARD. — *L'angoisse de Maurice Barrès*, par Gilbert MAIRE. — *L'expérience de Paul Bourget*, par Joseph de BONNE. — *De quelques mérites du Théâtre de M. Paul Hervieu*, par André DU FRESNOIS. *Les « Olivades » de Mistral*, par Jean-Marc BERNARD. — *Sainte-Beuve poete*, par André THÉRIVE. — *De quelques voyageurs dans l'Italie du Nord*, par Pierre DU COLOMBIER.

Souvenirs et impressions. — *Souvenirs d'une après-midi d'automne*, par Henri CLOUARD. — *Au camp turc : du scepticisme à la Guerre sainte*, par Georges RÉMOND. — *Les leçons de Florence*, par Jean LONGNON. — *Saint-Nicolas de Bari*, par Eugène MARSAN.

Histoire. — *Lettres politiques inédites du prince de Metternich*, publiées par François RENIÉ. — *Donoso Cortes : un maître de la politique*, par Georges DE PASCAL. — *Le voyage de Hongrie*, par le Marquis DE ROUX. — *Un ministre de Louis XVI : Le maréchal de Castries*, par Marc DE GERMINY.

Art. — *Jean-Jacques Rousseau musicien*, par Pierre LALO. — *La sculpture française aux débuts de la Renaissance : Ligier Richier*, par Jean LONGNON.

Politique étrangère. — *Agadir*, par François RENIÉ. — *Les enseignements de la guerre des Balkans*, par Claude ARÈS. — *Une création des Hohenzollern : la marine de guerre allemande*, par Gaston PASTRE.

REVUE CRITIQUE DES IDÉES ET DES LIVRES
PARIS, 155, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI[e] ARR[t]. — Téléphone : 706-87

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

La *Revue critique* publie dans sa partie périodique les chroniques suivantes :

Chroniques. — **Faits et Documents.** — **La place de Grève.** — **Les Nuées,** par Jean RIVAIN. — **Notes politiques,** par M. DE ROUX. — **La Vie littéraire,** par Henri CLOUARD et Eugène MARSAN. — **Notes de théâtre,** par André DU FRESNOIS. — **Notes d'Art,** par P.-J. TOULET, Pierre DU COLOMBIER. — **Revue d'Histoire,** par Jean LONGNON, François RENIÉ, Henri ROUZAUD. — **Chronique de l'enseignement supérieur.** — **Chroniques des Provinces,** par Henry CELLERIER, Charles BENOIT, Jean-Marc BERNARD, Georges DE FONCLARE, Henri ROUZAUD, André FEILDEL. — **Lettres de l'Étranger,** par J. BELLAI, Prosper-Henri DEVOS, P. GUÉRIN, Elmar MANDSEN, Adam RUDZKI, L.-M. VILLARS. — **Revue des Revues.** — **Les Revues étrangères,** par Jacques D'ANGLEJAN, Eugène MARSAN. — **Les livres.**